N° 275 — Tome LXXVI 1er Décembre 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BATAULT,
GEORGES BOHN, R. DE BURY, FERNAND CAUSSY, ALEXANDRA DAVID,
GEORGES EEKHOUD, ANDRÉ FONTAINAS, JULES DE GAULTIER,
JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH,
LOUIS LALOY, LOUIS LE CARDONNEL, TRISTAN LECLÈRE, CHARLES MERKI,
MICHEL MUTERMILCH, FRÉDÉRIC NIETZSCHE (HENRI ALBERT *trad.*),
GEORGES POLTI, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, MARCEL ROBIN,
ANDRÉ ROUVEYRE, PAUL SOUCHON, JOSÉ THÉRY, PIERRE VILLETARD.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | Étranger : 1 fr. 50

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

N° 275 — 1er Décembre 1908

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

L'ART ET L'ÉTAT

Il doit y avoir un budget des Beaux-Arts, s'il profite à la démocratie.

CH. M. COUYBA : *Les Beaux-Arts et la Nation*, p. 16.

Les rapports de l'Art avec l'Etat sont actuellement fondés sur des habitudes qui se survivent. Est-ce l'Art qui en profite? Est-ce l'Etat ? Tous deux, peut-être, dans une certaine mesure ; ni l'Etat ni l'Art, dans la mesure qui conviendrait.

On ne saurait tolérer désormais que l'Etat soit à l'égard de l'Art le dispensateur de faveurs précieuses à obtenir ; l'Art ne consent plus à être son obligé. Nous avons acquis une connaissance plus juste des obligations de l'Etat ; nous nous sommes formé une conception plus haute des droits de l'Art. Les liens qui les unissent devraient naître spontanément de la nécessité, n'être modelés en rien sur le caprice des hommes qui détiennent momentanément le pouvoir, se serrer ou se détendre au gré seul des circonstances.

Les politiciens font des formes du gouvernement l'objet de leur constante étude ; ils règlent et régissent selon des inspirations élevées les intérêts de l'Etat, mais les visées et les tendances artistiques leur échappent ; ils n'ont pas le droit d'en entraver l'essor ou de le rompre. La domination despotique qu'exerçait naturellement sur la pensée, sur la science, sur l'Art Louis XIV, gênait et révoltait sous la botte de Napoléon, et, bien qu'elle gêne toujours, n'est plus que grotesque sous la menace du grand sabre à férule de l'empereur Guillaume II.

En France, où la crainte du ridicule produit parfois des effets heureux, on abandonne toute prétention ouverte à diri-

ger, à contenir les aspirations et les réalisations esthétiques. De même que la Science, l'Art, en France, est libre. Peut-être même s'y insinue confusément la notion que l'Art est avec la Science le grand ressort de l'activité universelle, qu'il est un facteur essentiel de la civilisation, et que, sans lui, sans elle, inséparables en dépit de mainte apparence,rien du développement industriel, dont nous tirons tant de vanité, n'aurait pu se fonder ni même se concevoir. Grâce à ces chercheurs infatigables d'idéal,qui ne marchent dans des directions opposées que pour se mieux reconnaître avec joie à de certains tournants, l'esprit en éveil aiguise sans cesse son ingéniosité, le sentiment s'épure, la sensation se fait intelligente, le rêve s'entraîne toujours vers des conquêtes plus audacieuses.

Conservateur vigilant et prévoyant ménager des ressources humaines qu'il administre au mieux des besoins communs, l'Etat thésaurise, classe, groupe, avec méthode; il met en lumière la valeur relative de ses trésors entassés ; mais il doit accueillir, aussi et toujours, l'incessante accumulation de splendeurs, dont la nouveauté déconcerte, sans se soucier d'y reconnaître, pour les estimer authentiques, une ressemblance avec les formes connues des splendeurs d'autrefois.

A quoi reconnaître de bonne teinte les innovations, si elles n'ont pas été acceptées par un consentement très nombreux? A quoi les discerner des avortements de l'impuissance, des mystifications intéressées ou tapageuses? N'est-il pas plus équitable de constituer, avec ce qui forme le caractère commun de beauté dans les œuvres que les siècles ont révérées, un étalon pour y parangonner la production de chaque jour? Tout désir d'éviter l'erreur, quand on n'est pas destiné à sentir et à comprendre, justifie à merveille que soit réclamé de la sorte un type suprême, un modèle absolu. Mais l'Art est ce qui échappe au précepte et à la règle ; l'Art n'existe que dès qu'il n'est plus conforme ; et le scrupule, qui paraissait estimable, provient simplement d'une illusion qui dupe.

Si l'on confronte l'un à l'autre deux ouvrages où l'on a cru apercevoir des qualités communes de beauté, à l'examen ils ne persistent dans leur beauté l'un et l'autre qu'en raison des qualités, plus ou moins rares, qui les différencient. Le fonds analogue demeure indifférent; seules les divergences intéressent. Du reste, il n'existe pas au monde deux objets, de

quelque nature qu'ils soient, qui, rapprochés par le hasard sous un certain angle de lumière, ne présentent à l'œil attentif quelques similitudes fugitives ou réelles; ils s'appliquent à des usages divers, ils provoquent des désirs ou des sensations diverses à proportion de leurs différences, de forme, de couleur, de composition, d'adaptation, il n'importe; le principal, qu'on en soit persuadé, c'est que tout artifice créateur, en industrie, en science, en art, n'a de valeur que s'il donne la vie à un rapport ignoré la veille. Bien loin de rechercher un étalon pour y mesurer l'œuvre d'art, il faudrait, s'il était efficace ou possible d'encourager quoi que ce fût, ne soutenir que ce qui s'en éloigne et le répudie.

Où donc finit, où donc commence l'effort valable ? il serait malaisé de le définir. Les nouveautés, les inventions d'art se montrent de nature infinie autant que complexe. Pour n'examiner que des recherches récentes, la rigidité formelle à laquelle les Parnassiens soumirent le vers ample et débordant de Victor Hugo, la sécheresse colorée de leur imagination asservie sont, au moins chez les plus habiles, méritoires au même titre que la souplesse rythmique et l'abondance imagée des meilleurs symbolistes. Chez les symbolistes eux-mêmes, M. Jean Moréas, lorsqu'il publiait les cadences nuancées et délicates des *Syrtes* et du *Pélerin passionné*, n'était pas un artiste moins parfait que depuis qu'il aligne ses régulières *Stances* si précieuses ou les alexandrins sonores de son *Iphigénie*. Pour se permettre de trouver chez lui une période de défaillance, il la faudrait situer au moment d'étude trop, à notre gré, systématique où il se pliait avec tant d'exactitude à penser et à écrire, dans *les Sylves*, comme eût pensé et écrit Ronsard ou quelqu'un « de sa docte troupe ». Encore a-t-il déployé dans cette besogne appliquée un charme et un tact incomparables, et il eût été dommage que cette part de son œuvre si belle n'eût pas été composée.

Mais la poésie, mais les lettres sont moins que les autres gratifiées de bienfaits par l'Etat. Sans doute on décore avec facilité les écrivains, on leur décerne volontiers de nombreux prix de maintien, on leur commande quelquefois un discours de bienvenue rimée à l'adresse d'un souverain étranger ; le chef du Pouvoir exécutif retient à déjeuner les nouveaux élus de l'Académie française, et on a institué récemment en faveur

des jeunes poètes une bourse de voyage. Ces libéralités, qui ne seront pas taxées d'excessives, suffisent à corrompre l'orgueil des gens de lettres, quoique, parmi eux pourtant, les auteurs dramatiques, à l'instar des musiciens, des peintres, des sculpteurs, des architectes et des graveurs, manifestent des exigences plus grandes : ils veulent des salles où on les joue.

Pour ceux dont l'État s'occupe, des institutions qui les concernent fonctionnent régulièrement. La moins étrange n'est certes pas l'Académie des Beaux-Arts, où le droit est reconnu aux peintres d'être 14, aux sculpteurs 8 ainsi qu'aux architectes, aux graveurs en taille-douce et en médailles 4, aux compositeurs de musique 6, sans compter un nombre soigneusement limité de membres libres, de membres correspondants et de membres correspondants libres. A l'exemple de sa grande voisine, l'Académie des Beaux-Arts distrait ses loisirs par l'élaboration lente d'un dictionnaire, et, de plus, elle jouit de quelques prérogatives : elle juge les concours pour les prix de Rome, elle présente des candidats à la chaire d'esthétique du Collège de France, à la direction de l'école des Beaux-Arts et de la Villa Médicis. Tout ce qui détermine les tendances de l'enseignement officiel de l'Art, en France, ce qui désigne les artistes à l'attention du public, dépend de l'Académie des Beaux-Arts, et, comme elle se recrute, presque de toute nécessité, parmi les plus médiocres, les plus stériles et les plus asservis des routiniers, elle demeure rebelle à toute recherche désintéressée, elle stimule au poncif, elle dessèche et flétrit tout ce qu'elle touche. Puvis de Chavannes, malgré sa haute situation, sa gloire universelle, n'aurait pas pu prétendre à en faite partie ; César Franck n'en a pas été. Les Bouguereau, les Ambroise Thomas y foisonnent. Par bonheur, elle a si bien accoutumé le monde à des décisions et à des choix dérisoires, que son prestige extérieur en est en grande partie ruiné : c'est une vieille et méchante mégère qui agonise.

La mégère a été tenace, elle a parlé longtemps d'un verbe si impérieux, elle a allongé si obstinément ses paumes sèches sur tous les tressaillements de la vie, que les mieux intentionnés, ceux-là qui vibrent d'indignation à la révélation des désastres imputables à son égoïsme et à son ignorance féroce, n'osent pas la dénoncer tout haut, la châtier comme elle mérite, demeurent pétrifiés de crainte et de retenue en sa présence.

L'Académie des Beaux-Arts, — toute Académie, — forme un instrument admirable de contrainte et de domination. Elle se dit la gardienne autorisée de la tradition ; et, pour parler un langage moins officiel, elle perpétue la routine. Elle se permet de rejeter à l'écart tout ce qui est sain et se dérobe à son pouvoir, tout ce qui est jeune, héroïque, aventureux et fier. Elle dispose des crédits ; son sourire édenté décide des commandes et des achats ; elle récompense et, soi-disant, consacre les talents ; elle est la cause volontaire et consciente de la ruine où s'effondrent tant d'existences misérables ; elle mène à douter de soi, de sa vocation, de l'art ; elle accule au suicide moral, aux hideuses renonciations, aux complaisantes lâchetés ; elle réduit à une domestication dont les étapes sont savamment calculées. En de telles fondrières s'achèvent les idées esthétiques du Grand Roi et du Grand Empereur. Les plus nobles esprits ont payé en louanges effrontées et en viles flagorneries les avantages humiliants de leur protection. Les artistes ont formé un corps de l'Etat, préposé aux menus plaisirs du Souverain pour satisfaire à ses caprices et pour célébrer ignoblement sa gloire.

Les conditions sociales sont modifiées en partie ; des tâches auxquelles il fallait bien qu'on se soumît à moins d'user sa vie à les combattre en vain ne seraient pas consenties de nos jours, et nous apparaissent incompréhensibles. Pourtant l'esprit humain est si futile qu'il reçoit comme un honneur des servitudes qu'il pourrait éluder : on les lui a présentées comme glorieuses, ou bien il en a présumé quelque avantage. Il s'ingénie à les mériter ; il se targue d'en être digne ; il se pare avec un misérable orgueil d'un collier doré.

Sans doute l'homme qui a été accablé par l'État de faveurs, de récompenses, d'encouragements n'est plus tenu d'amoindrir son caractère, de salir sa pensée dans les mensonges d'une gratitude qui s'affiche, dans les fétidités des louanges. L'Etat reconnaît, désigne, honore les talents, et, en échange, il ne réclame rien d'eux. Sa générosité est subtile : il n'ignore pas que quiconque a obtenu une récompense désire mériter une récompense plus grande ; qui a reçu de l'or voudra de l'or encore. Une hiérarchie s'est établie, qui conduit du prix de Rome à la commande, à la Légion d'honneur, au professorat officiel, à l'Institut, — et chacune de ces catégories com-

porte plusieurs échelons. Affecte-t-on la moindre velléité d'indépendance, on est exclu de la filière, à moins qu'on ne soit susceptible d'être tout de suite ramené à l'ordre et à la sagesse par l'octroi opportun d'une faveur nouvelle.

Les rubans et cette monnaie de gloire font des serfs; les branlements de tête caducs des académiciens les désignent au choix des dispensateurs ignorants ; la sottise importante des critiques affiliés les montre à l'admiration des foules. Ceux qui luttent, qui cherchent et parfois trouvent, on les ignore (ce qui est peu); on les bafoue, on les nie sans les écouter, on brise l'élan de leurs efforts, on les tue quand on peut, et on danse sur leurs tombes. Les souvenirs effarants de la destinée de Manet, de Gauguin, de Cézanne ne remontent pas plus haut que l'abjection triomphale de Cabanel, de Benjamin-Constant ou de M. Detaille. Lorsque sont morts dans un dénûment honteux Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Henri Becque, quels immondes bateleurs étaient, à leur place, glorifiés par le monde officiel, les journaux et le public!

Une intervention de l'Etat, si l'on veut, mais non plus au profit de ceux-là ! Qu'elle ait pour effet, du moins, contre le public mal préparé, contre les journalistes imbéciles ou intéressés, de soutenir les novateurs et les isolés. On cite des cas où l'Etat n'aurait pas failli à ce devoir; ils sont exceptionnels et se perdent dans les fouillis des injustices qu'il prodigue en faveur de ses préférés, les médiocres, les insignifiants. La subsistance et la renommée ont toujours été assurées à M. Saint-Marceaux, à M. Puech plus tôt que, lors de ses débuts, à Rodin génial ou, à présent encore, à M. Maillol. La gloire de Rodin n'a plus rien à envier, mais combien de temps l'a-t-il attendue et quelle peine avant d'y parvenir! — M. Bail, M. J.-E. Blanche connaissent tous les succès ; mais M. Henri Matisse, qui se cherche et s'embrouille peut-être, M. Picasso, qui décontenance, en quoi, le jour où ils auront triomphé dans la noble lutte où ils se débattent avec tant de courageuse énergie, l'Etat leur sera-t-il venu en aide ? Il sera prêt à leur accorder sa bienfaisante protection, lorsqu'ils seront en mesure de s'en passer, lorsque des amateurs autorisés leur prodigueront déjà tout le bien que l'Etat pourrait leur faire.

L'Etat offre un soutien, signe presque évident qu'on n'en a plus besoin ; cette vieille personne empressée accourt où le

public, déjà ému, offre un gîte généreux à qui possède un domicile suffisant.

Mais le budget des Beaux-Arts existe; s'il est employé d'une manière absurde, quelles réformes pourrait-on y apporter? Des hommes d'art, des hommes politiques se sont mis en quête de la meilleure solution, et n'ont abouti à rien qui satisfasse. Les uns se plaignent d'abus invétérés, d'injustices; les autres cherchent à atténuer, à anéantir les motifs de plaintes, sans porter atteinte à des privilèges et à des prétentions reconnues. On n'aperçoit pas assez que le seul remède se trouvera dans une refonte complète, ou peut-être les réformateurs redoutent-ils d'y perdre l'occasion d'un profit, d'un avantage personnels.

M. Ch. M. Couyba qui, depuis des années, apporte à la solution de ces questions tout le concours loyal d'une conscience prudente, ne propose, dans les conclusions de ses remarquables travaux (1), que des palliatifs provisoires: « Voici, semble-t-il dire, ce qui choque, blesse, tue les artistes; il faut les aider à anéantir la cause immédiate de leurs doléances, le plus discrètement possible sans doute, et tendre à satisfaire tout le monde. » Il ne perçoit pas, il n'établit pas que le mal provient de ce qu'on ne cherche pas même à se rendre compte de la nature des relations nécessaires entre l'Art et l'Etat.

L'Etat, ou la Nation, profite de toutes les découvertes de la Science, de toutes les inventions de l'Art. Les groupements d'hommes réunis en sociétés policées, quelle que soit la forme de gouvernement qu'ils se soient donnée ou qu'ils tolèrent, s'expliquent précisément en vue d'assurer à l'Art et à la Science des facilités d'évolution et de formation dont eux-mêmes tirent avantage. C'est ainsi que les hommes se sont distingués des animaux purement instinctifs; c'est ainsi qu'ils maintiennent et développent cette distinction essentielle. Les raisons d'être de l'humanité, ce sont les esprits géniaux qui se préparent, grandissent et resplendissent au milieu d'elle; ce sont, avec Euclide, Laplace ou Darwin, aussi bien Aristophane, Michel-

(1) *Rapport fait au nom de la commission du budget chargée d'examiner le projet de loi portant fixation du budget général de 1902* (*Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Service des Beaux-Arts*), par M. Couyba, député (séance du 6 juillet 1901), — et : Ch. M. Couyba, *Les Beaux-Arts et la Nation* (Hachette, 1908).

Ange, Beethoven ; ce sont aussi les précurseurs, les prédécesseurs, les émules, les élèves de ces hommes merveilleux ; l'Etat, qui doit assurer la conservation des grandeurs du passé, doit rendre, par son intervention, plus facile que des œuvres aussi grandes naissent dans l'avenir. Cela seul légitime son existence.

Par quels moyens préparer et soutenir les génies et les talents ? C'est là le constant problème.

Si au peuple étaient inspirés le respect et l'admiration de tout ce qui a été créé de beau, la foi en ce qui peut se faire serait plus générale et plus fervente. Quoi que les savants présagent de l'avenir de la science, en matière d'art des musées devraient être fondés, conservés, agrandis qui fussent accessibles à tous, en tous temps, clairement classés et expliqués avec méthode. Les expositions devraient être mieux organisées ; les auditions lyriques, dramatiques, musicales, multipliées. Le goût de la lecture devrait être cultivé chez tous, et que tous les êtres vivants fussent admis à jouir des trésors les plus précieux de l'intelligence humaine, au lieu qu'ils soient réservés à des castes très restreintes.

Des commentateurs enthousiastes entraîneraient à la divine compréhension la foule hésitante ; l'esprit de critique véritable déposséderait l'esprit étroit de dénigrement systématique, non qu'il faille dissimuler les défauts réels d'une œuvre, mais comme ils perdent de leur importance dès que resplendissent, à côté, des beautés véritables !

Telle serait la base d'une éducation esthétique : éveiller dans l'enfance même l'amour de tout ce qui monte au delà du trivial, du commun, du médiocre. Les générations se trouveraient curieuses des procédés par lesquels se révèle ce qui est beau, désireuses de sentir palpiter et vibrer en leur présence attentive et bienveillante les aspirations à quelque idéal renouvelé ; elles connaîtraient aisément tous les moyens de métier par lesquels l'Art s'exprime. Faut-il pour cela créer des écoles ? Réformer, du moins, selon des vues plus réfléchies, tout le plan de l'enseignement public dans les écoles existantes. Comme le mystère de l'écriture matérielle est dévoilé aux élèves, pourquoi ne leur mettrait-on pas dans les mains les ressources élémentaires du dessin, du modelage, du coloris, pourquoi ne les exercerait-on pas aux rudiments du solfège ? En sortant d'une école, à présent, un enfant n'ignore rien des

exigences d'une orthographe excessive, qu'il aura tôt oubliées du reste, mais, sauf les quatre opérations d'arithmétique, sans qu'il en soit mieux façonné à la pratique de sa profession, en quoi sera-t-il préparé à tirer de l'existence ce qu'elle a de bon et de beau, à l'admirer, à l'aimer, à la comprendre?

Ce n'est pas à susciter des artistes qu'il se faut ingénier. Mais que tous sentent l'importance nécessaire de l'Art, que tous soient capables d'en subir le charme et l'ascendant. Alors l'Etat tout naturellement sera amené à encourager, à soutenir ceux qui se chercheront en dehors du troupeau et ne songera plus à les accabler sous le poids stérile d'une éducation uniforme. L'avenir se souviendra avec stupeur de cette contrainte insensée des régimes d'autrefois, que feu l'illustre statuaire Guillaume, quand il fut chargé de réorganiser l'enseignement public du dessin, avait si manifestement dévoilée, en montrant en somme ce désir de despote que, dans toutes les écoles de France, à la même minute, tous les élèves d'une même classe fussent occupés à retracer d'un même mouvement la même moulure d'un même plâtre! Aujourd'hui les réformateurs admettent plus de souplesse et de liberté dans l'enseignement, ils laissent une part plus grande à l'initiative et à la personnalité du maître. Certains secondent avec ardeur les pratiques préconisées et expérimentées dans certains établissements officiels par l'ingénieux M. Quénioux et ses collaborateurs: l'enfant dessine, à son gré, ce qu'il veut et comme il veut; le rôle du maître se limite à lui apprendre à voir, à l'habituer à se rendre compte des valeurs, volume, surface, forme, couleur, de ce qu'il voit, et à lui révéler par l'usage les secrets des procédés matériels pour s'exprimer avec exactitude. Dans des classes quelconques de lycées et d'écoles primaires, M. Quénioux a obtenu des séries de dessins qui stupéfient. Non seulement on y surprend s'éveiller quelques tempéraments doués et singuliers, mais visiblement, sans exception, les élèves se sont passionnés à leur tâche. Un grand nombre restera médiocre, c'est entendu d'avance, mais tous savent quelque chose, perçoivent comment on se sert du fusain et des pinceaux et conserveront à jamais une notion précise et suffisante de l'espèce de satisfaction que retirent exécutants et amateurs de la pratique ou de la contemplation de l'œuvre d'art. Nul n'aura du moins, comme dans la stérilité de

l'enseignement routinier, usé de son temps en pure perte.

Une éducation aussi généreuse devrait être instituée non seulement dans les lycées et les écoles primaires, mais dans les écoles spéciales des Beaux-Arts ; là, en dépit des efforts tentés à l'Ecole des Arts décoratifs autrefois par le probe et et consciencieux Lecoq de Boisbaudran, dont les leçons demeurent inoubliables à tous les grands artistes qu'il a aidés à se découvrir, et plus récemment par M. Quénioux encore, les maîtres imposent leur doctrine étroite, façonnent des disciples à leur ressemblance, atrophient en eux les ressorts de leurs élans spontanés. Redites surannées, *ficelles* qui datent de loin ; aucune ingénuité, aucun effort neuf et personnel. Mais l'Art sera pour ces jeunes gens, comme il a été pour leurs maîtres, une carrière de basse ambition ; ils produiront pour s'enrichir, ils recevront des titres, conquerront des prix, des places, des pensions ; ils seront admis dans des corps constitués où l'on jouit du privilège de se pavaner, aux grands jours, en uniforme avec une épée au côté ; et quand ils mourront, leurs tombeaux seront fleuris de toute la pompe des éloges académiques.

Un artiste vrai se soucie moins de relations confortables ou même de s'ancrer dans un beau mariage, que de surprendre, sous des voiles mystérieusement soulevés, le mystère des joies et des tristesses humaines, le frisson épié de la Nature harmonieuse et paisible, et d'en composer de son mieux avec un vouloir obstiné le simulacre révélateur. Aussi n'est-ce point à s'appauvrir de sensations, à se dépouiller d'inconscientes ressources originales que leur apprentissage devrait aboutir ; le métier n'est jamais assez vaste ; l'enthousiasme réfléchi n'est jamais trop ardent. Surtout qu'est-ce que cette vilenie qu'on entretient dans leurs désirs, de se préoccuper d'une rivalité avec leurs compagnons d'étude, de n'avoir pour but au monde que de les vaincre dans des concours ? Ne renoncera-t-on jamais à tout réduire à des compétitions dégradantes, au fétichisme grossier des Prix de Rome et à toute la quincaillerie triviale des médailles ?

Le prestige auquel se veut hausser la Nation est de citer trois ou quatre noms que des récompenses sagement établies ont désignés à son attention. Elle n'est point curieuse des recherches ni des nouveautés. Il est plus simple d'honorer le

peintre à qui est décernée la médaille d'honneur, de vanter le musicien que des succès officiels ont consacré. Au théâtre seulement le public ose, sans aller trop loin, se former des opinions ; ailleurs il en subit qui ne lui appartiennent pas. L'Art le fatigue et l'ennuie souvent, mais il est de bon ton d'en supporter un peu le tourment : c'est une coutume invétérée dont il rougirait de se défaire.

Il connaît donc et il accepte une peine où la tâche des réformateurs devrait lui préparer une volupté. M. Couyba a bien compris ce devoir; il en avoue le besoin, il accueille les suggestions qui peuvent mener à l'accomplir. L'obstacle, pour tous les services des Beaux-Arts, pour tous les services de la Science aussi, et même pour de nombreux services d'utilité pratique, provient d'une cause commune : l'insuffisance trop réelle des crédits, réservés toujours aux œuvres de destruction et de mort. Toute amélioration ne peut être que partielle et presque dérisoire dans l'état actuel de l'organisation sociale. Il ne faut donc pas laisser échapper le peu dont on est gratifié; il ne faut même améliorer qu'avec une extrême prudence, de crainte que tout ne s'écroule et ne s'évanouisse. Quel tact est nécessaire à un député, à un sénateur, à un ministre, s'il tente une modification à un budget dont les électeurs se désintéressent, et dont la défense n'accroît ni la fortune ni la popularité des hommes d'Etat !

Le patrimoine d'orgueil dont s'ennoblit la France l'incite au respect de quelques grandes traditions, comme de préserver, de conserver, de restaurer les monuments historiques; comme de continuer parfois à ouvrir aux visiteurs français et étrangers la merveille de nos musées (1), et à les enrichir à de trop rares intervalles d'acquisitions nouvelles, outre les legs et les

(1) Le Musée du Louvre est, prétend-on, ouvert tous les jours (le lundi et certains jours de fête exceptés) de 9 ou 10 heures, selon la saison, à 4 ou 5. Simple bluff! Les galeries de la sculpture antique (moins la salle des antiquités africaines) et plusieurs galeries de peinture sont ouvertes à ces heures-là Les autres salles, les plus nombreuses, ne sont ouvertes que l'après-midi, certaines deux ou 3 jours par semaine seulement; et le jeudi matin, sous le prétexte nouveau de repos hebdomadaire, tout le musée est fermé. Il semble de plus en plus que, avec le consentement tacite des pouvoirs publics, qui ne trouvent même plus le moyen de faire surveiller nos collections nationales par un nombre suffisant de gardiens, les musées soient considérés, au profit presque exclusif de MM. les Conservateurs, — érudits infiniment estimables — comme le laboratoire silencieux et secret de leurs travaux personnels. Les musées nationaux, bien commun de la Nation, devraient sans exception être à la disposition du public tous les jours, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

dons acceptés; comme de doter de subventions les théâtres nationaux (car on ne peut admettre, pour unique cause de ces libéralités, la facilité pour nos ministres de caser dans ces institutions leurs protégées et d'approcher de jeunes actrices). D'ailleurs d'autres entreprises de spectacles, de concerts graves profitent de subsides analogues; de toutes parts s'essaient, avec l'assentiment discret de l'Etat, des théâtres de plein-air et s'élaborent des projets de théâtres populaires.

On se débat ainsi en faveur du théâtre ; on aime le théâtre, on n'aime pas les autres arts. Il appartient à l'Etat, à l'enseignement de l'Etat de combattre et de vaincre ce dégoût, cette indifférence, cette incompréhension. Lui-même en retirera le plus grand bénéfice, puisque toute évolution intellectuelle dans la société organisée implique une évolution correspondante dans les formes de l'Etat, lequel est, par son essence, l'expression souveraine de l'esprit d'une nation.

Qu'une évolution semblable exige des dépenses d'argent considérables, on n'en saurait douter, mais peu à peu les modes d'activité se transforment ; ceux qui absorbent et qui ne rendent rien deviennent suspects. Le rêve pacifiste se fait, en dépit de tant de déboires, inévitable et prochain; le monde occidental entend ne pas s'effondrer tout entier dans l'épuisement par une stupidité brutale. Déjà des esprits de belle intention s'emploient à dénoncer les hontes dont les hommes s'étonneront un jour, quand ils lèveront les yeux sur les vérités hautes et vivantes. Mais qu'attendre actuellement d'une société corrompue encore de préjugés anciens, de superstitions égoïstes et implacables, et qui se détourne de sa fonction nécessaire, au point que tous les êtres dont elle se compose ne sont point sûrs d'un abri contre le froid ni d'une maigre pitance nécessaire à la vie?

ANDRÉ FONTAINAS.



THÉODULE RIBOT

ECCE HOMO

COMMENT ON DEVIENT CE QUE L'ON EST [1]

—

POURQUOI JE SUIS SI MALIN

I

Pourquoi je sais certaines choses de plus que les autres? pourquoi, d'une façon générale, je suis si malin ? — Je n'ai jamais réfléchi à des questions qui n'en sont pas, je ne me suis jamais gaspillé. Les véritables difficultés religieuses, par exemple, je ne les connais pas par expérience. Il m'a toujours complètement échappé comment je pourrais être « enclin au péché ». De même, tout critérium positif me manque pour savoir ce que c'est qu'un remords : d'après ce que l'on en *entend* dire, le remords ne me semble être rien d'estimable.... Il me déplairait de laisser en plan une action, *après coup* ; je préférerais omettre par principe, dans le problème de la valeur, le dénouement fâcheux, les *conséquences*. Quand une chose finit mal, il arrive trop facilement que l'on manque de *coup d'œil* pour ce que l'on a fait : le remords me paraît être une sorte de *mauvais œil*. Garder en honneur une chose qui ne réussit pas, précisément parce qu'elle n'a pas réussi, voilà qui serait bien plutôt conforme à ma morale.

« Dieu », « l'immortalité de l'âme », « le salut », « l'au-delà », ce sont là des conceptions auxquelles je n'ai pas accordé d'attention, au sujet desquelles je n'ai pas perdu mon temps, pas même lorsque j'étais enfant —peut-être n'étais-je pas assez ingénu pour cela! L'athéisme n'est pas chez moi le résultat de quelque chose et encore moins un événement de ma vie : chez moi il va de soi, il est une chose instinctive. Je suis trop curieux, trop incrédule, trop pétulant pour permettre que l'on me pose une question grosse comme le poing. Dieu est une question grosse comme le poing, un manque de délicatesse à l'égard de nous autres penseurs. Je dirai même qu'il n'est, en somme, qu'une interdiction grosse comme le poing : Il est défendu de penser !

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 274.

Une autre question m'intéresse bien davantage et le salut de l'humanité en dépend bien plus que d'une quelconque curiosité pour théologiens, c'est la question de la *nutrition*. On peut la formuler ainsi pour l'usage ordinaire : « Comment faut-il que tu te nourrisses, toi, pour atteindre ton maximum de force, de *virtu*, dans le sens que la Renaissance donne à ce mot, de vertu, libre de moraline ? » — Les expériences personnelles que j'ai faites sur ce domaine sont aussi mauvaises que possible ; je suis étonné maintenant que je me sois posé si tard cette question, que je n'aie pas su profiter plus tôt de ces expériences pour entendre « raison ». Seule la vilenie absolue de notre culture allemande — son « idéalisme » — peut m'expliquer tant soit peu pourquoi, sur ce chapitre, j'étais arrivé à un point qui confinait à la sainteté. Cette « culture » qui, dès l'abord, enseigne à perdre de vue les *réalités*, pour courir à tout prix après un but problématique — ce que l'on appelle les fins idéales — pour courir, par exemple, après ce que l'on appelle la « culture classique », comme si l'effort de réunir ces deux idées « classique » et « allemand » n'était pas condamné d'avance à un échec certain ! Cet effort prête même à rire. Qu'on essaye donc de s'imaginer un habitant de Leipzig avec une « culture classique » !

Le fait est que, jusqu'au moment où j'ai atteint l'âge de la maturité j'ai toujours *mal* mangé ; pour m'exprimer au point de vue moral, j'ai mangé d'une façon « impersonnelle », « désintéressée », « altruiste », pour le plus grand bien des cuisiniers et de mes autres prochains. Avec la cuisine de Leipzig, par exemple, en même temps que je faisais mes premières études de Schopenhauer (1865), j'ai nié très sincèrement ma « volonté de vivre ». S'abîmer l'estomac en se nourrissant insuffisamment, la dite cuisine me semble résoudre ce problème d'une façon singulièrement heureuse. (On m'affirme que l'année 1866 a amené sous ce rapport un changement.) Mais si l'on considère la cuisine allemande dans son ensemble, que de choses elle a sur la conscience ! La soupe avant le repas (dans les livres de cuisine vénitiens du XVIe siècle cela s'appelle encore *alla tedesca*) ; la viande cuite ; les légumes rendus gras et farineux ; l'entre-mets dégénéré au point qu'il devient un véritable presse-papier ! Si l'on y ajoute encore le besoin véritablement animal de boire après le repas, en usage chez les vieux

Allemands et non pas seulement chez les Allemands *vieux*, on comprendra aussi l'origine de l'*esprit allemand*... de cet esprit qui vient des intestins affligés. L'esprit allemand est une indigestion, il n'arrive à en finir avec rien.

Pour ce qui en est du régime anglais qui, si on le compare au régime allemand et même au français, apparaît comme une sorte de « retour à la nature », c'est-à-dire au cannibalisme, elle est profondément contraire à mon propre instinct ; il me semble qu'elle donne à l'esprit des pieds *pesants* — des pieds d'Anglaises... La meilleure cuisine est celle du Piémont.

Les boissons alcooliques me sont préjudiciables. Un verre de vin ou de bière par jour suffit largement pour que la vie devienne pour moi semblable à une vallée de larmes. C'est à Munich que vivent mes antipodes. En admettant que j'aie appris cela un peu tard, dès mon enfance j'en avais fait l'expérience. Lorsque j'étais gamin, je m'imaginais que de boire du vin et de fumer, ce n'est au début qu'une vanité de jeune homme et plus tard une mauvaise habitude. Peut-être bien que le vin de Nauembourg a contribué à provoquer chez moi ce jugement un peu *dur*. Pour croire que le vin *rassérène*, il faudrait que je fusse chrétien, je veux dire qu'il faudrait que j'eusse la foi, ce qui est pour moi une absurdité. Chose curieuse, si les *petites* doses d'alcool très dilué me mettent de mauvaise humeur, les *fortes* doses font de moi un véritable matelot. Dès mon plus jeune âge je mettais à cela une sorte de bravoure. Rédiger une longue dissertation latine en une seule veillée nocturne et la mettre au propre, avec l'ambition dans la plume d'imiter, par l'exactitude et la concision, mon modèle Saluste; verser sur mon latin quelques grogs du plus fort calibre, quand j'étais élève de la vénérable Ecole de Pforta, tout cela n'était nullement en contradiction avec ma physiologie, ni même avec celle de Saluste — quoi qu'en puisse penser la vénérable Ecole de Pforta.

A vrai dire, plus tard, vers le milieu de ma vie, je me décidai, de plus en plus, contre l'usage de toute espèce de boisson *spiritueuse*. Moi qui suis, par expérience, l'adversaire du végétarianisme, tout comme Richard Wagner, qui m'a converti, je ne saurais conseiller assez énergiquement l'abstention absolue de l'alcool, à toutes les natures d'espèce *spirituelle*. L'eau fait l'affaire... J'ai une prédilection pour les endroits où l'on a

partout l'occasion de puiser dans les eaux courantes (Nice, Turin, Sils) ; un petit verre d'eau me court après comme un chien. « In vino *veritas* » : il semble bien que pour la notion de « vérité » me voilà encore en désaccord avec tout le monde. Chez moi l'esprit plane sur les *eaux*.

Voici quelques indications encore au sujet de ma morale. Un repas substantiel est plus facile à digérer qu'un repas léger. Une des premières conditions pour une bonne digestion, c'est que l'estomac entre en activité dans sa totalité. Il faut *connaître* la dimension de son estomac. Pour la même raison, il faut éviter ces repas interminables que j'appellerai des sacrifices interrompus, les repas que l'on prend à table d'hôte. — Pas de collations entre les repas, point de café, le café assombrit. Le thé n'est salutaire que le matin. Il faut le prendre en petites quantités, mais très fort ; il devient préjudiciable et peut indisposer pour toute la journée s'il est d'un degré trop faible. Sur ce chapitre chacun a sa propre mesure qui oscille parfois entre les limites les plus étroites et les plus délicates. Dans un climat très agaçant, il faut déconseiller le thé pris à jeun : il faut commencer une heure auparavant avec une tasse de cacao épais et déshuilé.

Etre *assis* le moins possible ; ne pas ajouter foi à une idée qui ne serait venue en plein air, alors que l'on se meut librement. Il faut que les muscles eux aussi célèbrent une fête. Tous les préjugés viennent des intestins. Le cul de plomb — je l'ai déjà dit — c'est le véritable péché contre le saint-esprit.

2

La question du *lieu* et du *climat* est étroitement liée à la question de la nutrition. Personne n'est libre de vivre indifféremment n'importe où ; celui qui a de grands problèmes à résoudre, des problèmes qui mettent à contribution toute sa vigueur, n'a même qu'un choix très restreint à faire. L'influence du climat sur *l'assimilation et la désassimilation*, leur ralentissement et leur accélération, va si loin qu'une erreur de lieu ou de climat peut non seulement éloigner quelqu'un de sa tâche, mais encore lui rendre celle-ci parfaitement étrangère. Elle reste hors de sa vue. La vigueur animale n'a jamais été assez grande chez lui, pour qu'il parvienne à ce sen-

timent de liberté qui envahit l'esprit, où quelqu'un peut dire : « Moi seul je puis faire cela »...

Une petite paresse des intestins qui s'est transformée en mauvaise habitude suffit amplement pour faire d'un génie quelque chose de médiocre, quelque chose d' « allemand ». Le climat de l'Allemagne est suffisant à lui seul pour décourager de fortes entrailles et même celles qui sont portées à l'héroïsme. L'allure de l'assimilation est en rapport direct avec la mobilité ou la paralysie des *organes* de l'esprit. L' « esprit » lui-même n'est, en fin de compte, qu'une forme dans l'évolution de la matière. Groupez les lieux où il y eut de tous temps des hommes spirituels, où l'esprit, le raffinement, la malice faisaient partie du bonheur; où le génie se sentait presque nécessairement chez lui; ils jouissent tous d'un air merveilleusement sec. Paris, la Provence, Florence, Jérusalem, Athènes — ces noms démontrent quelque chose. Le génie est *conditionné* par un air sec, par un ciel clair, — c'est-à-dire par une rapide assimilation et désassimilation, par la possibilité de se procurer sans cesse de grandes et même d'énormes quantités de force.

J'ai devant les yeux l'exemple d'un esprit remarquable et de dispositions libres, qui, parce qu'il manquait de discernement dans les questions de climat, devint étroit, rampant, spécialiste et grognon. Et moi-même j'aurais, en fin de compte, pu illustrer ce cas, en admettant que la maladie ne m'eût pas fait entendre raison, ne m'eût pas forcé à réfléchir sur la raison dans la réalité. Maintenant que, par suite d'une longue expérience, je déduis les effets d'origine climatérique et météorologique sur moi-même, comme sur un instrument subtil et éprouvé, maintenant qu'un court voyage, par exemple de Turin à Milan, me suffit à contrôler physiologiquement, sur moi-même, le degré d'humidité de l'air, je songe avec terreur à ce fait inquiétant que ma vie, jusqu'à ces dix dernières années (les années qui ont mis mes jours en danger), s'est toujours déroulée en des lieux inappropriés et qui eussent dû m'être littéralement *interdits*. Nauembourg, l'Ecole de Pforta, la Thuringe en général, Leipzig, Bâle, Venise — autant de lieux de malheur pour ma physiologie particulière. Si, d'une façon générale, de toute mon enfance et de toute ma jeunesse, je ne possède pas un seul souvenir agréable, ce serait une

erreur de faire valoir ici des excuses dites « morales », par exemple l'indiscutable pénurie d'une société *suffisante;* car cette pénurie existe encore aujourd'hui, comme elle a toujours existé, sans que cela m'empêchât d'être gai et brave. Par contre, l'ignorance en matière physiologique — le maudit « idéalisme » — est la véritable fatalité de ma vie, ce qu'il y a de superflu et de bête en elle, quelque chose dont rien de bon n'est sorti, quelque chose pour qui nul accommodement, nulle compensation n'est possible. C'est par cet « idéalisme » que je m'explique toutes les méprises, toutes les grandes aberrations de l'instinct, tous les actes d' « humiliation » que j'ai commis, en m'écartant de la *tâche* véritable de ma vie. Pourquoi suis-je par exemple devenu philologue? Pourquoi pas médecin ou du moins quelque chose qui m'eût ouvert les yeux? Pendant que j'étais à Bâle, tout mon régime intellectuel, sans en excepter la division du temps, n'était qu'un gaspillage absolument insensé de forces extrordinaires, sans qu'il y ait eu compensation par l'adduction de forces nouvelles, sans que j'aie songé même à trouver une compensation à ce gaspillage. C'était l'absence de tout quant à soi, de toute *sauvegarde* d'un instinct impératif, c'était une assimilation de soi-même à n'importe qui, un « désintéressement », un oubli des distances, — quelque chose que je ne me pardonnerai jamais! Lorsque je fus presque au bout, par le fait que j'étais presque à bout, je me mis à réfléchir à la profonde déraison de ma vie, à l' « idéalisme ». La *maladie* seule me ramena à la raison.

C'est vers un petit nombre de vieux auteurs français que je retourne toujours à nouveau. Je ne crois qu'à la civilisation française et tout le reste que l'on appelle en Europe culture me semble un malentendu, pour ne rien dire de la civilisation allemande... Les rares cas de haute culture que j'ai trouvés en Allemagne étaient tous d'origine française; ainsi et surtout en était-il de Mme Cosima Wagner, la voix de beaucoup la plus autorisée en matière de goût que j'aie jamais entendue. — Si je lis Pascal, si je l'aime comme la victime la plus intéressante du christianisme, lequel a lentement assassiné d'abord son corps, puis son âme, comme le résultat logique de cette forme la plus effroyable de la cruauté inhumaine; si j'ai quelque chose de la fantaisie capricieuse de Montaigne dans l'esprit et — qui sait — peut-être dans le corps; si mon goût artistique

défend — et non sans une certaine âpreté — les noms de Molière, de Corneille et de Racine contre un génie inculte comme Shakespeare : cela ne m'empêche nullement de trouver aussi un très grand charme dans la compagnie des tout derniers venus d'entre les Français. Je ne vois pas dans quel siècle de l'histoire on pourrait réunir, par un plus beau coup de filet, des psychologues si curieux et en même temps si délicats que dans le Paris actuel : je nomme au hasard — car leur nombre est considérable — MM. Paul Bourget, Pierre Loti, Gyp, Meilhac, Anatole France, Jules Lemaître et pour en distinguer un autre, de ceux de la forte race, un vrai latin que j'aime particulièrement, Guy de Maupassant. Je préfère, entre nous soit dit, cette génération même à ses maîtres qui ont été corrompus par la philosophie allemande. Partout où atteint l'Allemagne elle corrompt la culture. Ce n'est que depuis la Guerre que l'esprit a été « libéré » en France...

Stendhal est un des plus beaux hasards de ma vie, car tout ce qui fait époque chez moi m'a été amené par le hasard et nullement par des recommandations. Il est absolument inappréciable à cause de sa psychologie qui anticipe, à cause de son art de saisir les faits, un art qui rappelle celui du plus grand des réalistes (*ex ungue Napoleonem* —) enfin, et ce n'est pas là sa moindre qualité, comme *honnête* athée — une espèce rare en France et que l'on a de la peine à découvrir — honneur soit rendu à Prosper Mérimée !... Peut-être suis-je même jaloux de Stendhal ? Il m'a enlevé l'une des meilleures plaisanteries d'athée que j'aurais pu faire : « La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas »... Moi-même j'ai dit quelque part : Quelle fut jusqu'à présent la plus grande objection contre l'existence ? *Dieu* ...

3

La plus haute conception du lyrisme m'a été donnée par Henri Heine. Je cherche en vain, dans tous les domaines qui s'étendent sur des milliers d'années, une musique à ce point douce et passionnée. Il possédait cette méchanceté divine sans laquelle je ne saurais imaginer la perfection. Je juge la valeur des hommes et des races selon le besoin qu'ils ont d'identifier leur dieu avec un satyre. — Et comme il manie la langue allemande ! On dira un jour que Henri et moi nous avons été de

beaucoup les plus grands artistes de la langue allemande et que nous laissons bien loin derrière nous tout ce qui a été fait par ceux qui n'étaient que des Allemands...

Je dois avoir une parenté intime avec le Manfred de Byron. Tous les gouffres de son âme je les ai trouvés au fond de moi-même. A treize ans, j'étais mûr pour cette œuvre. Je ne perds pas un mot, à peine un regard pour ceux qui, en présence de Manfred, osent parler de Faust. Les Allemands sont incapables de concevoir le sublime, sous quelque forme que ce soit : témoin Schumann ! De rage contre toutes les choses doucereuses, j'ai composé à dessein une « contre-ouverture » de *Manfred* dont Hans de Bulow disait qu'il n'avait jamais rien vu de semblable sur du papier à musique ; il appelait cela violer Euterpe.

Lorsque je cherche ma formule la plus élevée de Shakespeare je n'en trouve pas d'autre, sinon celle-là, qu'il a conçu le type de César. Voilà des choses que l'on ne devine pas. On est César ou on ne l'est pas. Le grand poète ne puise jamais que dans sa réalité propre, au point qu'il lui arrive après coup de ne plus pouvoir supporter son œuvre. Quand il m'arrive de jeter un regard sur mon *Zarathoustra*, je me promène pendant une demi-heure dans ma chambre, incapable de me rendre maître d'un intolérable accès de sanglots. — Je ne connais pas de lecture qui déchire le cœur autant que Shakespeare : combien un homme a dû souffrir pour avoir, à ce point, besoin de faire le pitre ! — *Comprend*-on Hamlet ? Ce n'est pas le doute, c'est la *certitude* qui rend fou. Mais pour sentir ainsi, il faut être profond, il faut être philosophe, il faut avoir un abîme en soi... Nous avons tous *peur* de la vérité... Et, que je fasse ici un aveu, je suis instinctivement certain que lord Bacon est le créateur, le tortionnaire de cette sorte de littérature, la plus inquiétante qui soit. Que m'importe le pitoyable bavardage de ces esprits américains plats et confus. La prodigieuse puissance dans la réalité des visions est non seulement compatible avec la puissance de l'action, du crime, *elle en est même le corollaire*... Nous sommes loin d'en savoir assez sur lord Bacon, ce premier réaliste, au sens le plus vaste du mot, pour savoir *tout* ce qu'il a fait, *tout* ce qu'il a voulu, *tout* ce qu'il a vécu avec lui-même... Allez donc au diable, messieurs les critiques ! En admettant que j'aie signé mon *Zarathoustra*

d'un nom qui n'était pas le mien, par exemple du nom de Richard Wagner, la sagacité de deux mille années n'aurait pas suffi pour deviner que l'auteur d'*Humain, trop humain* était le visionnaire de *Zarathoustra*...

4

En cet endroit où je parle des récréations de ma vie, il faut que je dise un mot pour exprimer ma reconnaissance envers ce qui m'a toujours et de tous temps récréé le plus profondément et le plus cordialement. Sans aucun doute, ce furent mes relations intimes avec Richard Wagner. Je fais bon marché de tous mes autres rapports avec les hommes. A aucun prix je ne voudrais effacer de ma vie les journées passées à Triebschen, des journées de confiance, de gaieté, de hasards sublimes, de moments profonds... Je ne sais pas ce qui est arrivé à d'autres avec Wagner : au-dessus de *notre* ciel jamais un nuage n'a passé.

Et, en parlant ainsi, je reviens encore une fois à la France. Je n'ai pas de raisons à invoquer contre les wagnériens *et hoc genus omnes* qui croient honorer Wagner, en le trouvant semblable à eux-mêmes. Ils ne font que m'arracher une grimace... Tel que je suis, étranger dans mes instincts les plus intimes à tout ce qui est allemand, à un point que le voisinage d'un Allemand suffit à retarder ma digestion, le premier contact avec Wagner fut le premier moment dans ma vie où je pus respirer librement. Je considérai Wagner, je le vénérai comme un produit de *l'étranger*, comme un contraste, comme une protestation vivante contre les « vertus allemandes ».

Nous autres qui, tout enfants, avons respiré l'air marécageux des années 1850, nous sommes nécessairement des pessimistes pour tout ce qui touche à « l'idée allemande ». Il nous est impossible d'être autre chose que des révolutionnaires; nous n'admettons pas un état de choses où les tartufes ont la haute main. Qu'ils aient arboré aujourd'hui d'autres couleurs, qu'ils soient vêtus d'écarlate ou qu'ils paradent en uniforme de hussard, cela m'est parfaitement indifférent... Eh bien ! Wagner était un révolutionnaire ! Il avait pris la fuite devant les Allemands... En tant qu'*artiste*, on ne saurait avoir, en Europe, d'autre patrie que Paris. La délicatesse des cinq sens en art, qui est une des conditions de l'art wagnérien, le sens

des nuances, la morbidesse psychologique, tout cela ne se rencontre qu'à Paris. Nulle part ailleurs on ne trouve cette passion pour tout ce qui touche aux questions de la forme, ce sérieux dans la mise en scène — c'est par excellence le sérieux parisien. En Allemagne on ne se doute pas de l'ambition énorme que nourrit au fond de son âme un artiste parisien. L'Allemand est bonasse — Wagner n'était rien moins que bonasse... Mais j'ai déjà suffisamment expliqué à quel domaine appartient Wagner (*Par delà le Bien et le Mal*, paragraphe 256), quels sont ses proches parents. Il est un de ces romantiques français de la seconde période, de l'espèce sublime et entraînante à laquelle appartenaient des artistes comme Delacroix, comme Berlioz, possédant dans l'intimité de leur être un fond de maladie, quelque chose d'incurable, tous fanatiques de l'expression, virtuoses de part en part... Qui donc fut le premier partisan intelligent de Wagner? Charles Baudelaire, le même qui fut le premier à comprendre Delacroix, ce décadent-type en qui toute une génération d'artistes s'est reconnue — il fut peut-être aussi le dernier...

Ce que je n'ai jamais pardonné à Wagner, c'est qu'il *condescendit* à l'Allemagne — qu'il devint Allemand de l'empire. Partout où va l'Allemagne elle corrompt la civilisation.—

5

Tout bien considéré, ma jeunesse ne m'eût pas été tolérable sans la musique wagnérienne. Car j'étais *condamné* aux Allemands. Quand on veut se débarrasser d'une insupportable oppression on prend du haschisch. Eh bien ! moi j'avais besoin de Wagner, Wagner est l'antidote contre tout ce qui est allemand par excellence, — il est un poison, je n'y contredis pas... Dès le moment où il y eut une partition pour piano de *Tristan* — mes compliments M. de Bulow ! — je fus wagnérien. Les ouvrages antérieurs de Wagner m'apparaissaient comme au-dessous de moi — ils étaient encore trop vulgaires, trop « allemands »... Aujourd'hui encore, je cherche vainement, dans tous les arts, une œuvre qui égale *Tristan* par sa fascination dangereuse, par son épouvantable et douce infinité. Toutes les étrangetés de Léonard de Vinci perdent leur charme lorsque l'on écoute la première mesure de *Tristan*. Cette œuvre est absolument le *nec plus ultra* de Wagner ; *les*

Maîtres chanteurs et *l'Anneau* n'étaient ensuite qu'un délassement. Devenir plus sain, pour une nature comme Wagner, cela équivaut à un recul...

Je considère que c'est pour moi un bonheur de tout premier ordre d'avoir vécu en temps voulu, d'avoir vécu précisément parmi les Allemands, pour être *mûr* pour cette œuvre. La curiosité du psychologue va chez moi jusque-là ! Le monde est pauvre pour celui qui n'a jamais été assez malade pour goûter cette « volupté du ciel ». Il est permis, presque commandé, d'employer ici une formule mystique. Je crois que je sais mieux que n'importe qui de quels prodiges Wagner est capable : l'évocation de cinquante univers de ravissements étranges que personne autre que lui ne peut atteindre à tire d'ailes. Et, tel que je suis, assez fort pour faire tourner à mon avantage ce qu'il y a de plus problématique et de plus dangereux, afin de devenir plus fort encore, j'appelle Wagner le plus grand bienfaiteur de ma vie. Ce qui nous unit, c'est que nous avons profondément souffert, souffert aussi l'un par l'autre, plus que les hommes de ce siècle seraient capables de souffrir. Cette alliance associera éternellement nos noms dans l'avenir. Si Wagner n'est parmi les Allemands qu'un malentendu, je le suis avec autant de certitude et le serai toujours.

Il vous faudrait d'abord deux siècles de discipline psychologique et artistique, messieurs les Germains !... Mais on ne rattrape pas de pareilles choses. —

6 (1)

Je veux encore dire un mot pour expliquer à mes auditeurs les plus choisis ce que j'exige en somme de la musique. Il faut qu'elle soit sereine et profonde comme une après-midi d'octobre. Il faut qu'elle soit particulière, exubérante et tendre, que sa rouerie et sa grâce en fassent une douce petite femme... Je n'admettrai jamais qu'un Allemand *puisse* savoir ce que c'est que la musique. Ce que l'on appelle des musiciens allemands, et avant tout les plus grands, ce sont des *étrangers*, des Slaves,

(1) Ce paragraphe devait primitivement faire partie de *Nietzsche contre Wagner*, et il se trouve en effet sous le titre *Intermezzo* dans l'édition privée de cet opuscule, publiée en 1889, à 50 exemplaires chez C.-G. Naumann, à Leipzig. Mais pendant l'impression, Nietzsche écrivit à son éditeur, en date du 20 décembre 1888, pour le prier de faire passer ce morceau, en supprimant le titre, dans le manuscrit d'*Ecce homo*. — H. A.

des Croates, des Italiens, des Hollandais — on encore des juifs ; dans d'autres cas des Allemands de la forte race, de celle qui est aujourd'hui *éteinte*, des Allemands comme Henri Schütz, Bach et Hændel. Moi-même je me sens encore assez Polonais pour faire bon marché du reste de la musique devant Chopin. Pour trois raisons, j'excepte le *Siegfried-Idyll* de Wagner, peut-être encore certaines choses de Liszt, qui surpasse tous les musiciens par les accents nobles de son orchestration et, en fin de compte, tout ce qui est né de l'autre côté des Alpes. *De ce côté-ci*... Je ne saurais me passer de Rossini et moins encore de *mon* midi dans la musique, la musique de mon maître vénitien Pietro Gasti. Et, lorsque je dis de l'autre côté des Alpes, je dis en somme seulement Venise. Lorsque je cherche un autre mot, pour exprimer le terme « musique », je ne trouve toujours que le mot Venise. Je ne sais pas faire de différence entre les larmes et la musique : je connais le bonheur de ne pas pouvoir imaginer autrement le *midi* qu'avec un frisson de terreur.

— Accoudé au pont,
j'étais debout dans la nuit brune.
De loin un chant venait jusqu'à moi :
des gouttes d'or ruisselaient
sur la face tremblante de l'eau.
Des gondoles, des lumières, de la musique...
Tout cela voguait vers le crépuscule...

Mon âme, l'accord d'une harpe,
se chantait à elle-même,
invisiblement touchée
un chant de gondolier,
tremblante d'une béatitude diaprée.
— *Quelqu'un l'écoute-t-il?...* (1).

7

Dans tout cela — dans le choix de la nourriture, du lieu et du climat, dans le choix des divertissements — l'instinct de

(1) Nietzsche se mit à chanter ces vers étranges sur lesquels il avait composé une mélodie plus étrange encore, sous le tunnel du Saint-Gothard, lorsque, dans les premiers jours de janvier 1889, déjà en proie à la folie, il fut conduit de Turin à Bâle. — H. A.

conservation commande, un instinct qui s'exprime de la façon la moins équivoque sous forme de *défense de soi*. S'abstenir de voir certaines choses, de les entendre, de les laisser venir à vous, premier commandement de la sagesse, première démonstration que l'on n'est pas un objet du hasard, mais une nécessité. Le mot courant pour cet instinct de défense s'appelle *le goût*. Son impératif commande non seulement de dire « non » quand le « oui » serait une preuve de « désintéressement », mais encore de dire « non » *le moins possible*. Se séparer, se mettre à part de ce qui obligerait toujours et encore à répondre par un « non ». La raison nous montre que les dépenses de force qui vont à la défensive, si petites qu'elles soient, lorsqu'elles deviennent la règle, l'habitude, provoquent chez nous un appauvrissement extraordinaire et parfaitement inutile. Mes *grandes* dépenses de forces ce sont les accumulations de petites dépenses. La préservation de soi, la défense des approches nécessitent une déperdition de forces — que l'on ne s'y trompe pas — une dilapidation de l'énergie, dans un but purement négatif. Quand on se tient sur la défensive, en prolongeant l'état précaire qui est conditionné par cette tactique, on finit par devenir tellement faible qu'on ne peut plus se défendre.

Admettez que je sorte de ma maison, et qu'au lieu de me trouver dans une rue de la calme et aristocratique ville de Turin je sois dans une petite ville allemande : mon instinct aurait alors à se garer, pour repousser tout ce qui viendrait à moi de ce monde écrasé et lâche. Ou bien encore je me trouverais dans une grande ville allemande, une création du vice, où rien ne pousse, où toute chose, en bien et en mal, est introduite du dehors. N'en serais-je pas réduit à me transformer en hérisson ? — Mais, se laisser pousser des piquants se serait du gaspillage, double luxe, lors même qu'il nous est loisible de nous en passer et de garder les mains *ouvertes*.

Une autre mesure de la sagesse et de la défense de soi consiste *à réagir aussi rarement que possible*, à se soustraire aux situations et aux conditions où l'on serait condamné à suspendre en quelque sorte sa « liberté », son initiative, pour devenir un simple organe de réaction. Je prends comme terme de comparaison nos rapports avec les livres. Le savant qui en somme se contente de « déplacer » des volumes, — chez le

philologue de dispositions moyennes, ce chiffre s'élève à environ 200 par jour — ce savant finit par perdre complètement la capacité de penser par lui-même. S'il ne remue pas de volumes il ne pense pas. Il *répond* à une excitation (— une idée qu'il lit) quand il pense, et finalement il se contente de réagir. Le savant dépense toute sa force à approuver et à contredire, à critiquer des choses qui ont été pensées par d'autres que lui, — lui-même ne pense plus jamais... L'instinct de défense s'est affaibli chez lui, autrement il se mettrait en garde contre les livres. Le savant est un décadent. J'ai vu de mes propres yeux des natures douées, de disposition abondante et libre, qui, lorsqu'elles ont atteint la trentaine, sont ruinées par la lecture. Elles ressemblent à des allumettes qu'il faut frotter pour qu'elles donnent des étincelles — des « idées ». Dès la première heure du matin, quand le jour se lève, quand l'esprit possède toute sa fraîcheur, quand la force est à son aurore, lire alors un livre, j'appelle cela du vice! — —

8

En cet endroit je ne puis plus éviter de donner la véritable réponse à la question, *comment l'on devient ce que l'on est*. Et par là je touche au chef-d'œuvre dans l'art de la conservation de soi, dans l'art de *l'égoïsme*... Si l'on admet, en effet, que la tâche, la détermination, la *destinée* de la tâche dépassent de beaucoup la mesure moyenne, il n'y aurait pas de plus grand danger que de s'apercevoir soi-même *en même temps* que l'on aperçoit cette tâche. Devenir ce que l'on est, cela fait supposer que l'on ne se doute même pas *de ce* que l'on est. Considérées à ce point de vue, les *méprises* que l'on commet dans la vie prennent un sens et une valeur propres. On prend parfois des chemins de traverse, on fait des détours, on s'arrête aux bords de la route, on se plaît aux situations modestes, on met tout son sérieux à accomplir des tâches qui se trouvent de l'autre côté de la tâche propre. Ainsi se manifeste une grande sagesse et même la suprême sagesse : là où *nosce te ipsum* serait le sûr moyen de se perdre, s'oublier, se *méconnaître*, se rapetisser, se rendre plus étroit et plus médiocre devient la raison même. Pour m'exprimer au point de vue moral : l'amour du prochain, la vie au service des autres et d'une autre cause *peuvent* devenir des mesures de sûreté pour conserver le plus dur

amour de soi. C'est là le cas exceptionnel, où, contre ma règle et ma conviction, je prends parti pour les instincts « désintéressés » : ils travaillent ici au service de l'*égoïsme* et de la *discipline personnelle.*

Il faut conserver intacte toute la surface de la conscience — la conscience est une surface — la préserver du contact de l'un des grands impératifs. Gardez-vous même de tout grand mot, de toute grande attitude ! On court le danger de voir l'instinct « se comprendre » trop tôt lui-même. — Dans l'intervalle, l'idée organisatrice, l'idée qui est appelée à la domination, ne cesse de grandir dans les profondeurs, — elle commence à ordonner, elle *ramène* peu à peu, des chemins de traverse et des détours, vers la directive, elle prépare *certaines* qualités et *certaines* capacités qui, comme moyens vers le but général, se montreront un jour indispensables ; — elle forme, les uns après les autres, tous les pouvoirs *esclaves*, avant de laisser entendre quelque chose de la tâche dominatrice, du « but », de la « fin », du « sens final ».

Si je la considère sous cette face, ma vie est simplement merveilleuse. Pour accomplir la tâche d'écrire une *Transmutation de toutes les valeurs*, il fallait peut-être plus de capacité qu'il y en eut jamais réunies chez un seul individu ; il fallait aussi, avant toute autre chose, des contradictions entre ces différentes capacités, sans que celles-ci fussent à même de se gêner les unes les autres ou de se détruire. La hiérarchie des capacités ; la distance ; l'art de séparer sans brouiller ; ne rien confondre et ne rien « réconcilier » ; une multiplicité prodigieuse qui, malgré cela, est l'opposé du chaos — voilà quelles furent les conditions premières, le long travail secret et la maîtrise de mon instinct. La *sauvegarde supérieure* de cet instinct se montra tellement ancrée au fond de moi-même qu'en aucun cas je ne me suis jamais douté de ce qui grandissait en moi, en sorte que toutes mes facultés jaillirent un jour, soudain, dans leur dernière perfection.

Je n'ai pas souvenir que j'aie jamais fait un effort en vue de quelque chose ; dans toute ma vie, on ne retrouve pas un seul trait de *lutte*, je suis le contraire d'une nature héroïque ; « vouloir » quelque chose, « aspirer » à quelque chose, avoir en vue un « but », un « désir », tout cela je ne le connais pas par expérience. En ce même moment encore, je jette un

regard sur mon avenir — un avenir *lointain !* — comme on regarde la mer calme, nul désir n'en agite la surface. Je ne souhaiterais nullement que les choses fussent autrement qu'elles ne sont ; moi-même je ne veux pas changer... Mais c'est ainsi que j'ai toujours vécu. Je n'ai jamais eu de désir. Quelqu'un qui, après sa quarante-quatrième année, peut dire qu'il ne s'est jamais soucié d'*honneurs*, de *femmes* et d'*argent !* — Non point qu'ils ne m'eussent jamais manqué... C'est ainsi qu'un beau jour je devins par exemple professeur d'université, et sans y avoir songé, même de loin, car j'étais à peine âgé de vingt-quatre ans. C'est ainsi que, deux années plus tôt, je fus un jour philologue, en ce sens que mon premier travail philologique, mon début à tous les points de vue, me fut demandé par mon professeur, Ritschl, qui le fit paraître dans son *Rheinisches Museum*. (Ritschl, je le dis avec vénération, fut le seul savant génial que j'aie vu jusqu'à présent. Il possédait cette agréable dépravation qui nous distingue, nous autres habitants de la Thuringe, et qui rend sympathique même un Allemand. Pour arriver à la vérité, nous préférons parfois les voies détournées. Par ces paroles je ne voudrais nullement avoir estimé trop bas mon compatriote plus proche, le *malin* Léopold de Ranke...)

9

On me demandera peut-être pourquoi j'ai raconté toutes ces petites choses, insignifiantes selon les jugements traditionnels ; on m'objectera que je ne fais que me nuire, alors que j'ai de grandes tâches à défendre. Je répondrai que toutes ces petites choses — nutrition, lieu et climat, récréation, toute la casuistique de l'amour de soi — sont à tous les points de vue beaucoup plus importantes que tout ce que l'on a considéré jusqu'ici comme important. C'est là précisément qu'il faut commencer à *changer de méthode*. Tout ce que l'humanité a évalué sérieusement jusqu'à présent, ce ne sont même pas des réalités, ce ne sont que des chimères, plus exactement des *mensonges*, nés des mauvais instincts de natures maladives et foncièrement nuisibles — toutes les notions, telles que « Dieu », « l'âme », « la vertu », « le péché », « l'au delà », « la vérité », « la vie éternelle ». Mais on y a cherché la grandeur de la nature humaine, sa « divinité »... Toutes les

questions de politique, d'ordre social, d'éducation, ont été faussées à l'origine, parce que l'on a pris les hommes les plus nuisibles pour des grands hommes, parce que l'on a enseigné à mépriser les « petites » choses, je veux dire les affaires fondamentales de la vie... Or, si je me compare aux hommes que l'on a vénérés jusqu'à présent comme les *premiers* hommes la différence qu'il y a entre eux et moi saute aux yeux. Ces prétendus « premiers » je ne les compte même pas parmi les hommes, — ils sont pour moi le rebut de l'humanité, produits de la maladie et de l'instinct de vengeance. Ce ne sont que des monstres néfastes et profondément incurables, qui veulent se venger de la vie.

Je veux être l'opposé de ces gens-là. Mon privilège c'est d'avoir les sens très aiguisés pour tous les symptômes des instincts bien portants. Il n'y a chez moi aucun trait maladif; même dans mes moments de maladies graves, je ne suis pas devenu morbide. On cherche en vain dans mon être un trait de fanatisme. A aucun moment de ma vie on ne pourra découvrir chez moi une attitude prétentieuse ou pathétique. Le pathétique de l'attitude n'appartient pas à la grandeur. Celui qui a communément besoin d'attitudes n'est pas *franc*... Gardez-vous des hommes pittoresques!

La vie m'est apparue facile, le plus facile quand elle exigeait de moi les choses les plus difficiles. Celui qui m'a vu durant les soixante-dix jours de cet automne, où, sans interruption, je n'ai écrit que des choses de premier ordre, des choses que personne ne pourrait imiter ou m'enseigner, avec la responsabilité des milliers d'années qui vont venir, celui-là n'aura su percevoir chez moi nulle trace de tension, mais bien plutôt une fraîcheur d'esprit et une gaieté débordantes. Je n'ai jamais mangé avec des sentiments plus agréables, je n'ai jamais mieux dormi.

Je ne connais pas d'autre manière, dans les rapports avec les grandes tâches, que le *jeu*. Ceci est la condition essentielle pour reconnaître la grandeur. La moindre contrainte, la mine sombre, la moindre attitude dure dans la nuque, tout cela sont des objections que l'on peut soulever contre un homme, et combien davantage contre une œuvre !.. On n'a pas le droit d'avoir des nerfs... *souffrir* de la solitude, c'est là aussi une objection. Pour ma part je n'ai jamais souffert que de la

nultitude. A une époque où j'étais absurdement jeune, à l'âge e sept ans, je savais déjà qu'aucune parole humaine ne pourrait amais m'atteindre : m'a-t-on jamais vu triste à cause de cela? — Aujourd'hui encore, je possède la même affabilité à l'égard e tout le monde, je suis même plein d'égards pour les inférieurs; dans tout cela, il n'y a pas un grain de fierté ou de népris déguisé. Quand je méprise quelqu'un, il *devine* que je le néprise : je révolte par ma seule présence tout ce qui a du ang corrompu dans les veines... Ma formule pour la granleur de l'homme, c'est *amor fati*. Il ne faut rien demander 'autre, ni dans le passé, ni dans l'avenir, pour toute éternité. l faut non seulement supporter ce qui est nécessaire, et encore noins le cacher — tout idéalisme c'est le mensonge devant la nécessité — il faut aussi l'*aimer*...

FRÉDÉRIC NIETZSCHE.

Traduit par HENRI ALBERT.

(*A suivre.*)

POÈMES

—

POUR UN DISCIPLE

Puisqu'il fallait un guide à sa pensée ardente,
Puisqu'il te pressentait au fond de l'inconnu,
Ce jeune homme tout plein de Virgile et de Dante ;
Puisque tu l'attendais, et puisqu'il est venu,

Environne son cœur de saintes jalousies ;
Défends aux souffles vils même de l'effleurer;
Trouve pour lui parler des paroles choisies ;
Sois noble et sois divin afin de l'inspirer.

Qu'il conserve en son cœur ta pieuse mémoire :
Qu'un jour il la transmette à ceux qui lui naîtront ;
Et qu'il soit ta meilleure et ta plus pure gloire,
Lorsque l'âge t'aura mis des rides au front.



POUR UN AUTRE

Toi qui rêves d'amour, toi qui rêves de gloire,
Avant que de tenter ces périlleuses mers,
Grave cette sentence au fond de ta mémoire :
Le myrte et le laurier, tous les deux sont amers.



POUR LE TROISIÈME

Tu caressais en moi mes plus nobles Chimères :
Les vers que je chantais, ta voix me les a lus ;
Puis un jour tu m'as dit des paroles amères !
Adieu, toi qui passas et ne reviendras plus.



A MARIANO FALCINELLI

Tandis que nous disions des vers, Falcinelli,
L'heure s'est échappée et le jour a pâli :
Le disque va tomber derrière les collines ;
J'entends vibrer le son de cloches cristallines.
« *Elles semblent, là-bas, pleurer le jour mourant.* »
Mais tout le ciel encor demeure transparent.
Nous avons commencé le même divin rêve,
Et devant ce couchant notre amitié se lève.



POUR UNE PORTE DE BIBLIOTHÈQUE

I

A la mémoire d'Alidor Delzant.

Porte, défends l'accès de cet intime Louvre
A ceux qui ne sont pas d'un noble songe épris !
Garde à jamais ce seuil du profane et ne t'ouvre
Qu'aux loisirs des grands cœurs et des mâles esprits.

II

Heureux qui vient ici dans la pénombre auguste
S'enivrer de silence et de recueillement,
Ou qui peut s'y survivre un jour durablement
Dans le vélin d'un livre ou dans l'airain d'un buste.

*

A BINO BINAZZI

Binazzi, le matin est venu plus léger :
Ce monde où le poète est comme un étranger
Te sourit : laisse là tes ennuis de la veille ;
Chasse l'affreuse nuit et sois comme une abeille
Qui chercherait son miel en oubliant son dard :
Templier d'aujourd'hui, lève ton étendard.
Vois, vers le clair jardin les oiseaux nous convient,
Assise est sous nos pieds : les cloches psalmodient.
Des enfants tout à l'heure ont accueilli nos pas,
Et je suis de ceux-là qui ne t'oppriment pas.
Je poserai mon bras sur ton bras : nos paroles
Ne s'égareront point en entretiens frivoles.
Tu me diras tes jours ; ton destin traversé ;
Je saurai les moments divins de ton passé,
Puis les travaux souvent payés d'ingratitude :
Je saurai ta féconde et dure solitude.
Tu me réciteras, nés longuement, tes vers !
Ah ! qu'ils t'ont consolé, bien qu'ils fussent amers !
La gloire à conquérir est rude : mais qu'importe
Que nous devions un jour forcer sa sombre porte ?
Ce qui compte est d'avoir, par son âme, exalté
Des âmes ; c'est d'avoir désiré la Beauté !
Laisse tomber les jours, puisque tu les fécondes ;
Laisse les soleils fuir, laisse mourir les mondes.
Je te dirai cela, peut-être, et, Binazzi,
Tu t'en iras, d'un souffle auguste ressaisi,
Et, de jeunes gens fiers une troupe serrée
Marchera sur tes pas en Légion Sacrée.

LOUIS LE CARDONNEL.

LA MUSIQUE DE L'AVENIR

Cette expression fut, à peine s'en souvient-on aujourd'hui, le « tarte à la crème » des antiwagnériens. A les entendre, on pouvait se croire revenu au temps des magistrats rigoristes qui, à Sparte, tranchaient la huitième ou la neuvième corde d'une lyre coupable d'avoir ajouté un ton ou deux à la gamme des ancêtres : il semblait qu'il ne pût être question de progrès en musique, mais seulement de modèles, de règles et de traditions. Aujourd'hui, par un brusque revirement, qui est bien du caractère français, nous considérons d'abord, dans une œuvre, ce qu'elle apporte de nouveau. Peu nous importe le charme, et même la force ou la suite des pensées ; il nous faut une surprise. Tout auteur qui ne cherche pas l'originalité à tout prix est disqualifié ; tout inventeur de formes ou d'accords qui s'attarde à éprouver ses effets, à tirer parti de ses découvertes, à organiser ses conquêtes, est accusé aussitôt d'indolence ou de lâcheté. La marche en avant est impitoyable : on bouscule tous ceux qui voudraient admirer les beautés de la route. C'est une course au clocher, c'est une débandade, et bientôt une panique : on se sauve, à toutes jambes, du passé ; et plus on le fuit, plus sa poursuite devient rapide. Si nous cessions de courir un instant, nous deviendrions sa proie, et nous croirions perdus. De là une louable émulation, parfois une belle hardiesse, plus souvent un assez puéril défi d'harmonie fortuite ou de déclamation arbitraire. *De plus fort en plus fort*, *Malgré tout*, *Quand même*, telles sont les devises que pourraient prendre les plus fêtés de nos jeunes auteurs.

Le présent ne compte pas pour nous. A vrai dire, il n'a jamais compté. Il y a cette seule différence qu'autrefois nous jugions les œuvres en raison du passé ; nous les apprécions aujourd'hui au nom de l'avenir. Cette manie de comparaison trahit, sans doute, des natures plus capables de raisonner que de sentir. L'Allemagne n'y est pas sujette : il lui suffit d'être émue, elle ne regarde pas trop au choix des moyens, et admet

également les plus éprouvés, et les plus neufs : Brahms et R. Strauss ; Wagner, et l'opérette. Nous la trouvons peu délicate ; mais elle nous dit frivoles ; elle entend par là que nous ne nous livrons jamais qu'à demi, et il est bien possible qu'elle n'ait pas tort. Rien à faire à cela : les races ont les défauts de leurs qualités. Le goût français est éclairé : de tous temps il a penché vers la préciosité ; l'esprit français est logicien : il a toujours abusé de l'abstraction.

Mais cet avenir, dont nous nous faisons aujourd'hui les champions, il serait bon peut-être d'en tenter une définition, non pas totale, ni certaine, mais approchée, et conjecturale. Ainsi pourrons-nous au moins éviter de trop grosses erreurs, comme de combler d'éloges, pour avoir approché de la perfection future, une œuvre qui se trouverait orientée dans un sens tout contraire.

§

Je ne reprendrai pas ici la querelle qui, depuis quelques années, met aux prises les spécialistes de l'harmonie et du contrepoint. Ceux qui soutiennent la première ne donnent le nom de musique qu'à une succession d'accords, aussi variés, d'ailleurs, riches et figurés qu'il se pourra. Les partisans du second ne reconnaissent que des mélodies, que l'on peut superposer entre elles ; et de leur rencontre il résulte bien des accords aussi, mais qui n'ont aucune signification, séparés des chants qui les ont accidentellement fait naître. Il arrive que dans ce camp on défende aussi les formes fixes, qui dictent à l'artiste un plan uniforme et d'avance arrêté : fugues ou sonates ; au lieu que les harmonistes revendiquent une indépendance entière et le droit de n'obéir qu'à leur sentiment, ou leur fantaisie. Rien de plus naturel : le contrepoint traduit un besoin de construction, l'harmonie un goût de liberté. C'est dire que la lutte, sous diverses formes et avec un succès variable, durera aussi longtemps que l'art aura pour termes, d'un côté, la logique, de l'autre, la nature. Il est donc permis de conserver des préférences personnelles, non de fermer l'avenir à l'un ou l'autre de ces deux styles. Il est à remarquer d'ailleurs que la théorie seule les ferait croire incompatibles ; les plus belles œuvres les réconcilient. M. Claude Debussy, qu'on désigne comme le maître des pures harmonies et des formes

indéfiniment souples, ne se fait pas faute d'employer les figures du contrepoint, même les plus rigoureuses, l'imitation ou le canon (1), lorsqu'elles conviennent à sa pensée ; et, pour trouver des plans aussi réguliers et solides que les siens, il faudrait remonter jusqu'à Mozart. D'autre part, César Franck, dont se réclament M. Vincent d'Indy et ses disciples, n'est pas seulement un bon ouvrier de la fugue il a un sentiment personnel de l'harmonie ; c'est même là le plus précieux de ses dons.

Il est donc fort probable que le contrepoint comme l'harmonie auront, dans les temps futurs, des représentants. Mais ces deux mots désigneront sans aucun doute des assemblages de sons très différents de ce que nous avons coutume d'entendre, et dont notre oreille serait, au premier abord, fort déroutée. Il n'y a pas de chance pour que la musique se modifie, dans l'avenir, avec moins de rapidité que jusqu'à nos jours. Bien au contraire, le mouvement qui l'entraîne, avec les autres arts et les sciences, s'est toujours accéléré depuis une dizaine de siècles. Imaginons Gui d'Arezzo écoutant un motet du XIIIe siècle, Ockeghem ressuscitant au temps de Roland de Lassus et de Claude Lejeune, Lully assistant à *Parsifal*, ou Rameau à *Pelléas et Mélisande*, et nous n'aurons qu'une bien faible idée de la stupeur où nous serions plongés, sitôt entrés dans une salle de théâtre ou de concert, vers le début du XXIIe siècle. Sans doute recevrions-nous quelque vague impression de grandeur et de force, ou bien de délicatesse et de douceur ; mais nous serions incapables et de suivre l'œuvre et de lui assigner une signification quelconque, parce que nous ne pourrions ni démêler ni coordonner nos sensations. Les lois générales de l'art ne varient pas plus que celles de l'esprit humain ; ce sont les moyens qui se modifient, au point de rendre presque inintelligible aux grands-pères le langage de leurs petits-fils. Ce n'est donc pas une discussion d'esthétique qui pourra nous faire augurer quoi que ce soit sur la musique de l'avenir, mais l'étude du progrès qui surviendra dans la production et la perception du son.

(1) On trouve un canon strict à l'octave entre les violons, puis les flûtes, et le basson, dans *Pelléas et Mélisande*, à la 3e scène du 4e acte, quand Yniold veut soulever la grosse pierre, et qu'elle résiste (p. 309 de la partition d'orchestre). Dans l'une des œuvres de piano les plus récentes, *Et la lune descend sur le temple qui fut*, la première idée est tracée avec des accords, et la seconde se compose de deux mélodies conjuguées : ainsi l'harmonie et le contrepoint se répondent.

§

Production et perception d'ailleurs sont étroitement solidaires. Des instruments imparfaits émoussent la finesse de l'oreille et ne lui permettent pas de se développer; toute amélioration de facture a presque aussitôt un contrecoup dans la musique. Les anciens Grecs n'avaient que des sortes de hautbois, d'une perce très rudimentaire, et des lyres, où seule la tension des cordes est variable, non leur longueur. Il leur était donc fort difficile de régler la distance de leurs notes et de la conformer aux expériences, très délicates, qu'ils faisaient sur le monocorde. Seule la quarte, la quinte et l'octave avaient des grandeurs fixes (1); pour les intervalles plus petits, on était libre, et les savantes classifications des théoriciens, habiles à distinguer les quarts de ton enharmoniques, les demi-tons chromatiques, les tiers de ton, et les autres « nuances », ne traduisent que l'incertitude de l'usage. L'invention des orgues, à l'époque alexandrine, permit enfin de fixer, une fois pour toutes, chaque note d'une gamme donnée. Transmis au Moyen-âge, ces instruments assignèrent une forme définie, et qu'on pouvait croire immuable, aux modes de la musique : la forme diatonique, qui sagement mélange cinq tons et deux demi-tons. Mais la série, établie dans une certaine octave, ne pouvait se transposer indifféremment à toute autre : dès qu'on s'écartait trop de l'origine, les proportions n'étaient plus gardées, car les intervalles, d'abord tirés de la quinte et de la quarte, selon la règle pythagoricienne, puis de la tierce consonante, n'étaient pas exactement superposables. Or la polyphonie, c'est-à-dire l'art d'associer les voix ou les parties d'instruments, avait fait naître le sentiment de l'accord, et, avec lui, le besoin de la modulation. Les huit ou douze modes ecclésiastiques se réduisaient peu à peu à deux gammes, fondées sur les deux premiers accords de trois sons, le majeur et le mineur, et ces deux gammes, toujours pareilles à elles-mêmes, voulaient retrouver la diversité par leurs changements de situation : d'où la multiplication des dièses et des bémols, qui vinrent recouper chaque ton entier, et diverses tentatives

(1) C'est ce que la théorie exprimait en qualifiant d'immobiles (ἀκίνητοι) les sons qui limitent ces intervalles; les sons intermédiaires étaient mobiles (κινούμενοι φερόμενοι).

pour égaliser entre eux au moins le plus grand nombre des tons et des demi-tons, par une altération prudente qu'on appelle le tempérament. Les instruments à clavier, orgues et ancêtres du clavecin, se prêtaient seuls à la délicatesse d'un accord préalable ; les autres suivaient comme ils pouvaient, les violes et les luths assez exactement, en raison des sillets qui marquaient à l'avance la position des doigts, les instruments à vent, saqueboutes ou cornets, se contentaient d'un réglage très imparfait et variable. Lorsque ces divers instruments se trouvaient associés, soit entre eux, soit avec les voix, il se produisait une mêlée de sons, de part et d'autre de la note demandée : mais l'oreille s'en contentait. En outre, les tons chargés d'accidents sonnaient toujours faux, même sur l'orgue et le clavecin, qui n'avaient pas encore adopté le tempérament égal. On sait que ce procédé, qui divise l'octave en douze intervalles sensiblement égaux, fut recommandé, au début du XVIIIe siècle, à la fois par Bach et par Rameau, et se répandit alors, malgré l'opposition de certains musiciens qui trouvaient du charme à ces discordances (1). Mais ce n'est que vers le milieu du XIXe siècle que les instruments à vent parvinrent à se l'approprier, les flûtes, hautbois, clarinettes, et bassons, grâce au système de Boehm, les cors et trompettes par le mécanisme des pistons. Aujourd'hui notre musique repose sur une série, prolongée le long de six ou sept octaves, de demi-tons égaux entre eux. C'est, à peu de chose près, le système des douze *lu* chinois, déterminés, trente siècles avant notre ère, par un sage empereur et son bon ministre, mais dont la musique chinoise, faute de moyens suffisants, ne put faire usage. Par le progrès de nos instruments, l'art occidental arrive aujourd'hui à produire exactement les sons à la hauteur voulue. Qu'en est-il résulté ? D'abord que notre oreille, devenue exigeante, ne reconnaîtrait sans doute qu'une regrettable cacophonie dans un de ces concerts symphoniques, chers aux amateurs du XVIIIe siècle, où des hautbois incertains et de vagues bassons rôdaient parmi une bande indisciplinée de violons. Mais aussi nous n'y mettons plus du nôtre ; nous ne tenons plus aucun compte des bonnes intentions ; c'est un la dièse qu'il nous faut, rien de plus ni de moins, et nous

(1) On verra ce préjugé [illegible] et réfuté dans les *Éléments de musique* de *[illegible]*, [illegible], p. 18.

ne prenons pas la peine de chercher si cette note, par le ton où elle se trouve et la position qu'elle y occupe, doit compter pour la dièse, bien qu'elle incline au si. Nous sentons mieux, et nous interprétons moins. La perfection matérielle exempte notre esprit d'un effort.

Or, c'est là, semble-t-il, une loi commune à tous les arts. Leur maladresse ou leur timidité en fait, pour commencer, des langages entièrement conventionnels, où peu à peu le naturel s'introduit. Il faut une véritable initiation pour comprendre ces primitives sculptures grecques, aux formes carrées, comme découpées à l'emporte-pièce, ou ces dessins du Dipylon qui montrent le corps de face, la figure de profil, avec l'œil de face cependant, le buste triangulaire, les bras et les jambes réduits à des traits. Dès le v[e] siècle avant notre ère, on savait retracer exactement les formes et les contours ; mais les distances entre les figures n'étaient signifiées, sur une surface plane, que par leur superposition, non par une réduction de leur taille. C'est au xvi[e] siècle qu'on apprit à observer les lois de la perspective. Quant aux couleurs, elles ont d'abord été entièrement arbitraires, barbes rouges et cheveux bleus, puis ont imité la nature, mais en la simplifiant, réduisant sa complexité de nuances à des teintes pures et fixes ; c'est de nos jours seulement que leurs réactions mutuelles, pressenties par quelques artistes d'autrefois, ont été étudiées : l'ombre n'est plus nécessairement noire ou grise, ni la lumière blanche ou blonde; un tableau moderne nous montre ce qu'un tableau ancien nous priait de deviner. De même encore, les auteurs classiques du xvii[e] siècle n'éclairent, de notre vie, que certains points d'élection, ceux qui peuvent être notés en leur langue abstraite ; le reste est sous-entendu ; nous arrivons à cerner les mouvements des êtres, et même des choses, d'un trait autrement délié, et accidenté. Le réalisme de Racine est, en grande partie, virtuel ; celui de Flaubert est presque tout en acte.

Je ne veux pas dire que l'art des temps passés ait vécu de conventions reconnues et acceptées, ni que le nôtre n'en ait plus. Une convention générale passe toujours inaperçue, et nous avons les nôtres, qui paraîtront aussi marquées, dans deux ou trois cents ans, que celles de la tragédie classique aujourd'hui. Mais plus on descend le cours des âges, plus on voit

les conventions se détendre, l'une après l'autre, et les sens se substituer à l'intelligence. Nous devons donc supposer qu'on arrivera à régler le son avec une précision croissante. Mais est-ce dans la hauteur qu'on établira des subdivisions nouvelles ? Sans doute, un temps viendra où on ne se contentera plus du demi-ton, comme unité de distance; selon le vœu que formait déjà Costeley à la fin du XVIe siècle, on saura mesurer des intervalles plus étroits. Mais ce progrès n'est pas prochain, parce qu'il exige une réforme dans la construction des instruments, les doigtés, et le système de notation. Il est une autre détermination, à laquelle on s'applique depuis deux siècles seulement, et qui ne demande d'abord, pour être poussée plus loin, qu'une utilisation meilleure des ressources présentes : c'est celle du timbre, ou de la sonorité.

I

La musique grecque ne connaissait que trois sonorités : celles de la voix, de la lyre et du hautbois. La musique du Moyen-âge et de la Renaissance est beaucoup plus riche, mais indifférente à la qualité : ce qui se chante peut aussi se jouer, et il est rare que le compositeur réclame un instrument, plutôt qu'un autre (1) ; on emploie ceux dont on dispose : une harpe, trois trombones, un clavicorde, ou bien des luths, des violes et des cornets ; on n'observe aucune loi d'association. Au XVIIe et au XVIIIe siècle, l'orchestre se régularise, mais, sauf à de certains endroits, où s'isolent un ou deux instruments, on ne cherche à produire d'autres différences que celles de l'intensité. Et ce qui est écrit pour une grande symphonie se réduit tout aussi bien pour un petit concert, ou pour clavecin. La musique existe par ses notes seules ; la sonorité est un caractère accidentel, qu'on peut négliger. Le sentiment du timbre, déjà très vif chez Rameau (2), se développe par la suite, et Wagner

(1) Il faut citer comme une remarquable exception la belle chanson de Pierre Fontaine (XVe siècle), publiée par M. Pierre Aubry (*Sammelbaende der internationalen Musikgesellschaft*, VIII, 4, p. 526), où la partie de contraténor est expressément attribuée à la trompette, c'est-à-dire au trombone. Nous nous sommes autorisés de cet exemple, M. Aubry et moi, pour faire jouer à un trombone, amorti d'un alto, la partie de ténor dans une pièce d'un contemporain, Henrich Isaak (*La-mi-la-sol*). L'effet est fort beau : le compositeur ne l'a pourtant pas indiqué.

(2) Les « philosophes », fort pauvres partisans du progrès en musique, ne le lui pardonnent pas, et Rousseau écrit, dans sa *Lettre sur la musique française* (1753), à la page 158 (éd. Petitain) : « De faire chanter à part des violons d'un côté, de l'autre des flûtes, de l'autre des bassons, chacun sur un dessin particulier, et presque sans rapport entre eux, et d'appeler tout ce chaos de la musique, c'est insulter

en tire de grands effets. Mais il n'opère encore que par masses, mélangeant les instruments à la façon d'un peintre qui broie ensemble les couleurs pour les étendre ensuite, à grands coups de pinceau. On veut plus de nuances aujourd'hui.

Les instruments à cordes sont encore en grande majorité dans notre orchestre, parce qu'autrefois ils étaient seuls capables de tout exécuter; mais les instruments à vent peuvent lutter avec eux de souplesse et d'agilité; on tâche donc d'accroître leur nombre et d'augmenter l'importance de leurs rôles; ainsi se dissipe peu à peu, chez tous les musiciens, qu'ils se nomment Borodine, Balakirev, Rimski-Korsakov, R. Strauss, d'Indy, Debussy ou Dukas, la grisaille uniforme dont les archets, jusque chez Wagner, enveloppaient toute musique ; l'ombre et la lumière se colorent. En même temps, on forme avec ces différents timbres des ensembles moins vastes, mais plus variés. On sait unir et détacher tour à tour la flûte et le hautbois, la clarinette, le cor anglais et le basson, les cors, les trompettes, les trombones et le cornet à pistons. Les couleurs deviennent multiples et précises. Mais il reste beaucoup à faire, et tel sera sans doute l'effort des prochaines années. Il faut d'abord achever l'équilibre de l'orchestre, en mettant à la disposition du compositeur, dans chaque groupe, des familles complètes d'instruments, comme c'est le cas aujourd'hui pour les cordes et pour les hautbois ; et en égalisant les effectifs : un ensemble de six ou huit clarinettes doit être possible au même titre qu'un trio de violons, altos et violoncelles. On se préoccupera ensuite de mélanger les timbres en proportions définies, et pour cela de fixer le nombre des instruments, ainsi que la nuance où devra se tenir chacun d'eux. Il conviendra, à ce moment, que tout musicien de l'orchestre prenne conscience de son rôle; aujourd'hui, à part quelques solistes désignés d'avance, chacun compte sur le voisin, et tous obéissent au geste unique du chef; dans l'orchestre de l'avenir, il n'y aura que des solistes, et très probablement le chef deviendra inutile, comme il l'est aujourd'hui dans la musique de chambre. Dès aujourd'hui, nos compositeurs demandent une initiative personnelle aux exécutants; et c'est pour

également l'oreille et le jugement des auditeurs. » Disons pour son excuse que peut-être l'orchestre de l'Opéra faisait, en effet, un chaos d'une musique claire et toute en reliefs : il s'en montre bien capable encore aujourd'hui.

cela qu'il est si difficile d'obtenir une bonne interprétation de *Pelléas et Mélisande*, ou de *la Mer*, ou du *Jet d'eau*, de Cl. Debussy ; il faut que le huitième des seconds violons, ou le quatrième cor, ou le sixième violoncelle, s'entende, écoute les autres, et calcule sa sonorité en raison de l'effet à obtenir.

La musique de l'avenir n'aura-t-elle recours qu'aux instruments, ou bien fera-t-elle appel encore à la voix humaine ? La voix est l'un des premiers instruments connus, parce qu'il ne possède aucun mécanisme extérieur. Mais il n'est pas des plus sûrs, parce que la justesse comme le timbre en sont variables, avec les sujets et les circonstances. Aussi a-t-on vu, à partir de Wagner, qu'on lui faisait la part de plus en plus faible, et moins belle. Comme d'ailleurs toute notre civilisation s'efforce de substituer l'outil à l'homme, on peut croire le chanteur appelé à disparaître au même titre que le geindre de nos boulangeries ou la fileuse des vieilles romances. Mais ce qui est vrai du chanteur ou du chant n'est peut-être pas aussi exact pour la voix : elle est aujourd'hui chargée de deux rôles à la fois, puisqu'elle articule des syllabes en même temps qu'elle profère des notes. On arrivera, par le progrès de l'analyse, à séparer ces attributions : on pourra conserver, dans certains cas, une déclamation réglée, une sorte de « mélodrame », tandis que la voix pure, inarticulée, entrera dans l'orchestre, nouvel instrument : c'est ce qu'ont déjà tenté M. Debussy en son *Printemps* et son *3e Nocturne*, et M. d'Indy au 3e acte de *l'Etranger* : je crois même qu'un jeune compositeur écrit en ce moment un quatuor à cordes avec voix. Débarrassés du souci des mots, il est certain que des artistes spéciaux pourront arriver à une sûreté d'intonation et de nuance inconnue à nos parleurs d'aujourd'hui.

Tel sera, je suppose, l'état de la musique dans une cinquantaine d'années. Mais on ira plus loin : ces joueurs d'instruments et ces vocalisateurs, ce sont des ouvriers encore, en possession de machines plus ou moins compliquées, qu'ils dirigent comme un tisserand fait marcher son métier. La machine, en se perfectionnant, arrivera à se diriger elle-même, et il n'y aura plus d'ouvriers, je veux dire qu'il y aura des violons, des hautbois et même des voix mécaniques, comme il y a des mé-

tiers Jacquart ou des fondeuses automatiques de caractères. Ce mot de mécanique fait horreur à bien des artistes, parce qu'il leur donne l'idée d'un art sans rythme et sans nuances : cela tient à ce que, jusqu'à ses dernières années, on avait à peine dépassé le cruel orgue de Barbarie. Mais on étudie en ce moment les moyens de reproduire aussi les intensités relatives ; le problème n'est pas insoluble, et des instruments tels que l'Æolian ou le Pleyela donnent déjà des résultats assez satisfaisants. Quant à la production artificielle des timbres, l'orgue de nos églises s'y essaye depuis un nombre respectable de siècles, et arrivera certainement à une imitation beaucoup plus parfaite, le jour où il pourra nuancer, au lieu d'étaler les sons en une nappe uniforme. Il faut dire aussi que l'orgue est une machine bien primitive, où tout se fait par des leviers lourds et rigides ; il est urgent de lui appliquer l'électricité, qui permet, grâce aux variations de résistance, une souplesse inconnue aux appareils de contact direct.

Tel sera le premier stade de ce développement : un orgue mécanique et perfectionné, qui imitera, par des jeux d'anches, de tuyaux, de membranes, de plaques et de cordes, toutes les voix de l'orchestre. Ainsi seront supprimés ces intermédiaires, jusque-là indispensables, entre le compositeur et l'auditeur, qui se nomment les exécutants. La situation actuelle d'un musicien est celle d'un peintre dont on ne verrait jamais les tableaux, mais seulement des copies. Le chef d'orchestre est un marchand de copies, ceux qu'il dirige sont ses employés ; c'est un négoce qui disparaîtra. Tranquille, dans son cabinet, à sa table, de temps en temps au clavier de son petit orgue d'essai, l'auteur disposera ses sonorités et en réglera, d'une façon définitive, les proportions incessamment variables : tout ce qu'il aura voulu sera réalisé, et les temps seront révolus où le meilleur moyen de bien apprécier une œuvre d'orchestre était d'en lire la partition, non de l'entendre : ce sont les temps présents.

I

Mais on peut rêver encore un autre progrès. Après avoir imité les instruments anciens, l'orgue découvrira des ressources nouvelles, et voici comment. Le timbre d'un instrument répond à une vibration d'une certaine forme, où l'ana-

lyse découvre principalement une superposition de vibrations simples ou pendulaires, dont la rapidité croît comme la suite des nombres entiers. Un autre timbre est représenté par un autre ensemble; et les deux, combinés, produisent, suivant la loi du mélange, un certain nombre de timbres différents. De combien ce nombre pourrait être augmenté si, au lieu d'additionner des sommes déjà constituées, on opérait sur les éléments! On pourrait à volonté faire naître ou disparaître, renforcer ou diminuer tel ou tel son partiel, que les corps vibrants de la nature ne savent nous donner que d'une manière. On passerait d'un timbre à l'autre par des transitions insensibles, et on en formerait d'entièrement nouveaux : la série des couleurs serait à la fois intrapolée et extrapolée, presque sans limites. L'appareil peut se concevoir sous forme d'une série de diapasons, échelonnés à distance d'une vibration par seconde, ou même moins, et auxquels l'électricité imprimerait un mouvement d'une amplitude et d'une durée déterminées. Peut-être même arriverait-on à se passer des diapasons, qui sont des corps matériels, donc présentent une certaine inertie, et parfois ne donnent pas des sons purs. Quel serait le mobile ? Particules matérielles ? Molécules gazeuses ? Pourrait-on transformer directement en vibrations d'air les périodes d'un courant alternatif, en se passant de la fâcheuse membrane du téléphone ? C'est ce que l'avenir montrera. A coup sûr, on peut supposer qu'on produira à volonté les vibrations pendulaires. En les associant, on obtiendra tous les sons désirables, et la plupart des bruits. En effet, les sons résultent de vibrations périodiques, c'est-à-dire dont les maxima et les minima sont équidistants, les bruits de vibrations quelconques. On obtient toutes les vibrations périodiques, quelle qu'en soit la forme, en superposant des vibrations pendulaires, dont les rapidités soient, comme il vient d'être dit, proportionnelles aux nombres entiers successifs : c'est ce qu'on nomme les sons harmoniques. Très probablement, on obtiendrait la plupart des bruits en superposant des vibrations pendulaires dont les périodes ne suivraient pas cette loi. La musique se compose de sons et de bruits; ces derniers y tiennent plus de place qu'on ne croit, et nous ne reconnaîtrions plus notre orchestre, s'il y manquait le grincement des archets, le battement des anches, le cri du cuivre. Il n'y a aucune raison pour que le bruit soit

proscrit, d'ailleurs, ni même suspect : beaucoup de peuples, les uns sauvages, comme diverses tribus de l'Afrique, les autres fort raffinés, comme les Chinois, les Javanais ou les Hindous, trouvent un plaisir artistique dans la contemplation d'une seule note de tambour, de gong, de xylophone ou d'un instrument à cordes ; nous partageons leur sentiment, quand nous entendons leur musique, et la nôtre, en partie sous cette influence, en partie par une évolution naturelle, cherche à mieux utiliser les instruments à percussion, qui donnent des bruits : la timbale voudrait bien devenir chromatique, le xylophone figure déjà dans des œuvres plus sérieuses que la *Danse macabre* de Saint-Saens, le célesta est, comme le disent les annonces de la maison Mustel, « la seule nouveauté qui se soit introduite à l'orchestre depuis cinquante ans ». D'où vient donc que notre musique, depuis l'antiquité jusqu'à ces dernières années, n'ait guère fait état que des sons ? C'est que le son, étant d'une structure plus simple, manifeste mieux une hauteur déterminée : chacun sait combien il est plus facile d'accorder un violon qu'une timbale. L'esprit occidental, moins rêveur que celui des Asiatiques ou des Africains, voulait avant tout une musique mesurable. Mais dans cet avenir, où nous serons maîtres de produire à notre gré un son de telle hauteur donnée, nous pourrons nous permettre de reconstituer les bruits, non pas empiriquement, en frappant sur des peaux ou des lames de bois, mais par une combinaison méthodique de vibrations élémentaires. Nous n'avons pas voulu de la confusion, nous avons préféré l'analyse avec toute la sécheresse de ses premières données : nous aurons la synthèse.

Dans notre musique même, nous l'essayons déjà, par le moyen de l'harmonie. On a employé d'abord des accords d'octave, de quinte et de quarte ; les tierces et les sixtes ont été perçues comme consonantes à partir du XIIIe siècle, et aujourd'hui on traite comme des accords indépendants, c'est-à-dire comme des consonances, les septièmes et les neuvièmes. On a donc pu dire (1) que l'harmonie avait suivi dans son développement l'ordre même des harmoniques. C'est une analogie, et peut-être, jusqu'à un certain point, une explication : on aura voulu imiter, avec plusieurs sons, la plénitude de certains sons

(1) Personne ne l'a dit mieux, ni avec de meilleures preuves, que M. Jean Marnold.

isolés, et l'on a ainsi trouvé d'instinct leurs parties constitutives, déjà assemblées d'ailleurs dans quelques jeux d'orgue, dits de fourniture. Mais il n'en ira pas toujours ainsi. Dès aujourd'hui un grand nombre d'accords ne s'expliquent pas par l'imitation d'un tube ou d'une corde vibrante. Je sais bien qu'on peut, moyennant certains artifices, réduire ces accords à des séries d'harmoniques; mais il faut pour cela intervertir l'ordre des notes, les changer d'octave, et ne pas tenir compte du tempérament qui ne permet guère de prendre un si bémol pour le septième harmonique d'ut, ni un fa dièse pour le treizième. Si d'ailleurs on analyse l'impression que ces accords nous donnent, on reconnaît qu'elle doit son charme justement à un caractère irrégulier, insolite, unique, qui est celui d'un phénomène naturel, d'un bruit, non d'un produit de l'industrie humaine, d'un son.

I

La musique en effet ne diffère des autres arts que par des difficultés particulières, non par son point de départ, qui est la nature même. Mais le monde sonore qu'elle veut imiter est un monde instable, qu'on ne peut étudier à loisir, comme le peintre son modèle. Rien d'étonnant à ce qu'elle n'ait d'abord attrapé la ressemblance qu'au prix d'une grande simplification. Le musicien qui travaille avec les notes de la gamme est pareil à un paysagiste qui n'aurait sur sa palette que sept ou bien douze couleurs, qu'il lui serait interdit de mélanger. On reconnaîtrait cependant un arbre, une rivière, un champ de blé, mais à condition d'être au courant du procédé. C'est notre cas; un jour viendra où nos symphonies pastorales sembleront aussi peu nuancées que des icones byzantines; ce jour-là seulement, la musique sera parvenue au point où est aujourd'hui la peinture: les sensations qu'elle nous donnera seront, à peu de chose près, celles mêmes que nous font éprouver les objets. Elle sera libérée de ces conventions : les gammes, qui ne retiennent, dans l'immense variété des mouvements vibratoires, qu'un nombre infime de valeurs arbitrairement choisies, et les instruments, qui ne nous font connaître chacun qu'une seule manière de combiner entre eux ces mouvements. Ses mélodies ne seront plus des lignes brisées, en forme d'escalier, mais des courbes lentement infléchies; ses harmonies ne seront

plus des assemblages de notes espacées et de timbres tout formés, mais des sonorités toujours variées et nouvelles. Alors elle deviendra pareille à la caresse du vent sur les feuilles, ou au bruissement changeant des vagues inégales.

Mais si la nature est si fidèlement rendue, où sera l'art ? Il sera dans l'ordonnance et le sentiment. Plus les impressions sont fortes et directes, plus l'œuvre est susceptible d'une belle ordonnance, comme si les forces de l'esprit, ne s'usant plus à l'interprétation du détail, devenaient capables de mieux embrasser de grands ensembles. La peinture où les rapports des tons et des valeurs sont le mieux observés peut être aussi la plus décorative : ceux qui admirent Puvis de Chavannes, Carrière ou Gauguin ne le contesteront pas. La musique de l'avenir aura ses symphonies ; sans doute elles ne seront plus construites selon le plan classique, puisque les gammes majeures et mineures seront abandonnées depuis longtemps ; mais elles offriront à l'esprit d'harmonieux équilibres, et une logique qui, pour être concrète et substantielle, n'en sera que plus émouvante. Et, comme elle aura ses architectes, cette musique aura aussi ses poètes, qui feront, avec les sons et les bruits du monde réel, un monde imaginaire, où, selon leur fantaisie, le zéphir sera plus suave, et l'ouragan plus fort, où la mer roulera des flots de lumière, et où l'on entendra danser les étoiles. Magiciens de l'air, ils le feront vibrer aux rythmes de leur rêve, et par eux toute vision s'animera.

§

Mais il est temps que nous quittions nous-mêmes la région des rêves où nous sommes entrés. Tout ce qui vient d'être dit doit se prendre à la façon d'un mythe, et non pas à la lettre. L'avenir ne peut être prophétisé : car il se réalise en vertu de lois si complexes qu'elles nous donnent l'illusion de la liberté. Ce qui sera diffère entièrement de ce que nous pensons. Mais nous pouvons déterminer la direction du mouvement qui nous entraîne, et, pour la mieux fixer, en prolonger la trace dans le futur, d'une façon d'ailleurs tout arbitraire. Je n'ai pas voulu faire autre chose, et je suis bien persuadé que ma machine à vibrations pendulaires ne sera jamais construite. Mais une autre machine existera, un autre appareil, qui mettra en jeu des forces aussi inconnues aujourd'hui que l'étaient,

il y a cent ans, les oscillations électriques, et qui répondra beaucoup mieux à l'objet proposé. Je crois que c'est cet objet qu'on se proposera, non un autre : le progrès se fera vers une détermination toujours plus précise des hauteurs et des sonorités.

Tout se tient dans une société humaine, et l'on peut, par une sorte de méthode inverse, induire, d'après l'état de la musique, l'état des mœurs. A quels résultats serions-nous amenés ainsi? Il n'y aura, dans un avenir prochain, plus de chef d'orchestre ; il n'y aura donc pas de chef d'Etat non plus : chacun sera le collaborateur libre et conscient d'une œuvre commune ; au régime politique aura succédé un régime social. Mais, plus tard, par le progrès de la machine, ce concours même deviendra inutile ; il n'y aura plus de musiciens d'orchestre, donc plus d'ouvriers. Pareillement, il n'y aura plus d'intermédiaire entre le producteur et le consommateur : plus de commerce. Tous les échanges seront libres et se feront sans aucun bénéfice de part ni d'autre. Non seulement aucune discipline ne sera nécessaire, mais pas même aucune entente préalable, aucun contrat. L'intérêt de chacun sera de donner ce qu'il a, pour recevoir ce qu'il n'a pas : tout travail d'ailleurs sera intellectuel, l'exercice physique n'étant plus qu'un plaisir. Au régime social en aura succédé un autre, que j'appellerai anarchique, en priant de prendre ce mot dans son véritable sens : absence de gouvernement.

La sensation sera donnée, par la musique comme par les autres arts, telle quelle, et non pas transposée en formules ; donc les hommes ne songeront pas davantage à l'envelopper de raisonnements, ni à lui attribuer un sens mystique. Il ne sera ni louable, ni répréhensible de sentir, mais seulement agréable ou douloureux, utile ou funeste. En revanche, la vie, comme l'œuvre, saura se construire sur un plan autrement vaste et généreux, parce qu'elle ne sera pas, à tout instant, troublée de scrupules. Enfin, un art moins conventionnel sera plus généralement compris, et on pourrait dire que la musique sera alors, et seulement alors, une langue internationale ; mais ce mot n'aura pas de sens, car, depuis longtemps, il n'y aura plus de nations. On m'objectera sans doute qu'en tout ce qui précède je n'ai considéré que l'Europe : mais il est certain

que sa science et son habileté seront adoptées par l'univers entier. Quant aux idées philosophiques, l'Asie [illegible] lui en fournira d'excellentes ; mais je n'ai voulu étudier ici que la matière de l'art, non son esprit.

§

Ne sommes-nous pas maintenant en possession de quelques règles qui nous permettraient de déterminer au moins l'orientation générale d'une œuvre? En contraire au progrès, toute musique qui ne veut pas tenir compte de la sensation et ne considère que les notes, non les sons. Toute musique aussi qui veut rester fidèle aux anciennes gammes, majeure et mineure, qui prétendent [illegible] déjà, [illegible] Toute musique enfin qui ne cherchera que des effets d'intensité, non de couleur.

Je dis qu'une telle musique regarde le passé, non l'avenir. Je ne dis pas qu'elle ne puisse être belle. L'habitude a produit des chefs-d'œuvre. Et il n'est même pas nécessaire, ni désirable, que l'art soit composé uniquement de chefs-d'œuvre. Il faut un art pour toutes les minutes de la vie ; il en est de sublimes, il en est aussi de familières, qui peuvent encore être jolies, saines, charmantes et touchantes. La musique la plus haute est pareille à un temple ; mais une musique moins relevée peut assumer la beauté d'un salon élégant, voire d'une chambre molle et parfumée.

Si Peau-d'Ane m'était conté,
J'y prendrais un plaisir extrême.

Non, une musique telle que cette musique me paraît, en de certains instants, préférable à de laborieuses élucubrations ; je voudrais aussi honorer à la fois la modestie aimable des bons compagnons qui la répandent, et l'orgueil louable de ceux qui cherchent à s'élever jusqu'aux cimes arides.

LOUIS LALOY.

APOLLON ET DIONYSOS

LEUR VRAI SENS CHEZ NIETZSCHE

—

J'ai suivi avec le plus haut intérêt la polémique, qui n'est peut-être point encore close, entre M. Louis Dumur et M. Jules de Gaultier, à propos de Nietzsche. Et c'est, excluant tout point de vue personnel, d'un point de vue aussi strictement nietzschéen que possible que je voudrais considérer ce débat. Quelques mots sur sa généalogie ne seraient pas, je pense, pour nuire à la compréhension de ce qui va suivre.

Dans un travail sur *Nietzsche et la culture* (1), M. L. Dumur, prenant prétexte des *Considérations inactuelles* de Nietzsche, s'est en quelque sorte retranché derrière un essai critique pour exposer ses idées personnelles sur *la Culture*. Nous avons eu l'occasion de voir combien elles sont intéressantes et actuelles, mais nous sommes aussi en droit de reprocher à M. Dumur de n'avoir voulu étudier Nietzsche et ses idées culturelles qu'au travers d'une seule œuvre. Point n'était besoin peut-être de considérer cet article comme une étude sur la philosophie nietzschéenne, les idées personnelles qu'il renfermait suffisant à lui assurer un très haut intérêt ; il faut néanmoins avouer que l'on pouvait être tenté de le faire ; et qu'on l'a fait. Quelque temps après la publication de l'essai de M. Dumur, M. Jules de Gaultier le reprenait et le discutait dans une étude sur le *Bovarysme de l'histoire* (2). Prenons le débat dès le commencement et voyons les arguments présentés; nous retrouverons en cours de route les articles subséquents, *le Surhomme contre Nietzsche*, de M. Dumur, *Nietzsche contre le Surhomme*, de M. de Gaultier.

Si l'on peut révoquer en doute la valeur de quelques-uns des arguments présentés par M. Dumur, qui n'a pas dissimulé qu'il exposait des vues personnelles, doit-on considérer que M. J. de Gaultier a toutes qualités pour défendre la pensée de

(1) *Mercure de France*, 1er février 1908.
(2) *Ibid.*, 16 avril 1908.

Nietzsche? La question, qui n'est point de pure chicane, vaut que l'on l'examine. Je ne pense pas que Nietzsche puisse trouver là un défenseur excellent, non pas que M. de Gaultier n'ait pas une connaissance approfondie de son œuvre; personne peut-être en France n'a fréquenté plus assidûment Nietzsche que l'inventeur du bovarysme. Personne n'y a apporté plus de lucidité, plus de perspicacité critique. Mais M. de Gaultier, qui est certes l'un des critiques les plus remarquables que je sache, est encore un fondateur de système. Il expose et défend, depuis quelques années, une philosophie de l'illusion qu'il a assez mal à propos baptisée du nom de bovarysme. J'ai proposé pour le même ordre de pensées le mot de [illegible], qui me semble sinon aussi littérairement harmonieux, du moins plus immédiatement clair. Ce n'est pas ici le moment d'exposer la philosophie de M. de Gaultier, quelque intérêt qu'elle puisse offrir, c'est de Nietzsche que nous devons parler. Et M. de Gaultier, tout attaché, ce dont je le loue, à faire triompher son système, tend trop souvent, ce me semble, à englober Nietzsche, qui est un des maîtres à qui il doit le plus, dans sa systématique, à l'accaparer pour un usage trop strictement personnel.

Qui sait si ce n'est pas chez M. de Gaultier un fait de bovarysme aussi que de considérer Nietzsche comme il le fait : c'est-à-dire sans apporter toute l'objectivité nécessaire à un débat, où l'on défend d'autres idées que les siennes propres? Tandis que le philosophe de Zarathoustra place la volonté de puissance à la source de tout, antérieurement à l'intelligence elle-même, antérieurement à la conscience, et que son système est, à le bien considérer, pragmatiste, à fins pratiques, M. J. de Gaultier, qui, au contraire de Nietzsche, incline à l'[illegible], crée un système intellectualiste, à fins esthétiques et spectaculaires. Si certains détails créent des ressemblances entre les deux systèmes, il faut avouer qu'ils sont en somme fort antagonistes l'un de l'autre. Dès lors n'est-on pas en droit de révoquer en doute l'argumentation de M. de Gaultier, qui veut défendre à la fois la philosophie de Nietzsche et la sienne propre?

M. Dumur incline, lui, dans un sens plus nietzschéen à mon avis vers le dionysisme, mais il croit découvrir en Nietzsche deux hommes antagonistes, l'apollinien, l'homme de la cul-

ture, et le dionysien, l'homme du progrès. On est trop porté à considérer Nietzsche comme un philosophe se contredisant continuellement ; une étude approfondie de son œuvre ne m'y a fait découvrir qu'une seule contradiction irréductible que j'ai signalée ailleurs (1). M. Dumur est tombé dans ce travers, en voulant étendre démesurément la contradiction métaphysique que je démontrai, et en voulant scinder en deux parties la philosophie de Nietzsche. M. J. de Gaultier a voulu défendre le philosophe allemand de ce chef et a employé à cet égard différents arguments, dont les uns sont empreints de toute la rigueur critique qui le caractérise, tandis que les autres lui sont directement inspirés de son propre système ; d'où une faiblesse réelle dans ses moyens de défense, et dans la valeur de cette défense.

Nietzsche est-il, à le bien considérer, apollinien ou dionysien? Ni l'un ni l'autre, ou plutôt tantôt l'un, tantôt l'autre, répond M. Dumur ; l'un et l'autre, ou plutôt tantôt l'un, tantôt l'autre, répond dans un sens différent M. de Gaultier. Car, pour M. Dumur, il y a contradiction absolue entre ces deux points de vue, tandis que M. de Gaultier considère que c'est de cette contradiction que naît une philosophie de la vie ; une haute vue spectaculaire de l'existence. Je veux m'attacher à démontrer dans la présente étude que Nietzsche est à la fois apollinien et dionysien, sans que l'on puisse voir là l'ombre d'une contradiction, que ces deux états s'entremêlent de telle façon qu'il n'en peut être autrement, et que Nietzsche n'en arrive point à une philosophie intellectualiste et spectaculaire, mais au contraire à une philosophie pragmatiste de l'action.

Pour bien considérer Nietzsche, il ne faut point tant le prendre au cours de son évolution qu'au terme de cette évolution, et c'est seulement dans ses derniers ouvrages que l'on découvre l'aboutissement de ses recherches, de ses travaux, de sa pensée. J'ai avancé que la philosophie de Nietzsche n'était pas intellectualiste ; ce point est assez important et notre philosophe y a insisté dans maintes parties de son œuvre. Qu'on en juge seulement par cette citation : « Il n'y a ni « esprit », ni raison, ni pensée, ni conscience, ni âme, ni volonté, ni vérité : ce ne sont là que des fictions inutilisables. Il ne s'agit pas de « sujet et d'objet », mais d'une certaine espèce animale qui

(1) Cf. *Archiv für Philosophie*. Band. IV, 1907.

ne prospère que sous l'empire d'une *justesse* relative de ses perceptions, et avant tout avec la régularité de celles-ci (en sorte qu'elle est à même de capitaliser des expériences)... La connaissance travaille comme instrument de la puissance. Il est donc évident qu'elle grandit à chaque surcroît de puissance... » — et plus loin :

« La mesure du besoin de connaître dépend de la mesure de croissance dans la volonté de puissance de l'espèce, une espèce s'empare d'une quantité de réalité pour se rendre maître de celle-ci, pour la prendre à son service (1). » « Le monde de la conscience, dit-il ailleurs, est surajouté (2), » et encore : « Généralement, on prend la conscience elle-même comme assemblage sensoriel et instance supérieure : du reste elle n'est qu'un *moyen de communication*, elle s'est développée dans les rapports, eu égard aux intérêts de relation (3) »... Certes, Nietzsche considère, comme le veut M. de Gaultier, toute connaissance comme une fiction nécessaire, mais il ne fait point de cette fiction l'élément primordial, elle n'existe pour lui qu'en fonction de l'élan vital et n'a pas de valeur plus grande que tels instincts nécessaires. Tandis que M. de Gaultier conclut à une théorie de la connaissance et à une philosophie du spectacle (4), Nietzsche déclare que la connaissance et le devenir s'excluent (5) et que, par conséquent, la connaissance naît d'une volonté de rendre connaissable, d'un devenir qui crée *l'illusion de l'être*, mais cette croyance en *l'être* ne naît que d'une méfiance et d'un mépris à l'égard du devenir. Vérité, dit-il encore, c'est la volonté de se rendre maître de la multiplicité des sensations, de sérier les phénomènes sur des catégories déterminées (5), et, en un autre endroit, volonté du Vrai — c'est l'impuissance dans la volonté de créer (6). Ne découle-t-il pas de ceci que Nietzsche est bien, comme le désire M. Dumur, un dionysien, et je borne ici mes citations, qui pourraient être cent fois augmentées dans le même sens. Mais dès lors, demande M. Dumur, pourquoi la position si favorable de Nietzsche à l'égard

(1) *Volonté de puissance*, t. II, aph. 270.
(2) *Ibid.* aph. 263.
(3) *Ibid.* aph. 266.
(4) Cf. spécialement l'article : *la Fin esthétique et le sens spectaculaire*, dans *les Raisons de l'Idéalisme*.
(5) *Volonté de puissance*, aph. 273.
(6) *Ibid.* aph. 285.

de la culture? Nietzsche dans toute une partie de son œuvre est dionysien, mais pourquoi devient-il soudain apollinien, dans certains cas assez fréquents? M. Dumur précise cette idée en disant que toutes les fois que Nietzsche se trouve en face d'un fait concret il est apollinien. C'est bien aussi mon avis, et je justifierai facilement Nietzsche de ce fait. Mais, sur ce point-là encore, M. de Gaultier apporte pour défendre Nietzsche des arguments qui ne me semblent point concluants, et cite un passage sur la Renaissance où Nietzsche considère un fait historique du point de vue dionysien.

M. J. de Gaultier doit savoir, comme moi, comme tous ceux qui se sont livrés à une étude approfondie de l'œuvre de Nietzsche, qu'on y peut trouver, en cherchant bien, tout ce que l'on veut. Nul lien systématique n'en relie les différentes parties, et ce n'est point en choisissant tel ou tel passage, relativement isolé, que l'on peut parvenir à saisir les idées maîtresses de Nietzsche. C'est, je pense, un mode un peu vain, presque un peu traître que de discuter ainsi. Que M. de Gaultier, que M. Dumur nous exposent leurs idées personnelles, auxquelles nous attachons un prix très haut, mais pourquoi se dissimuler derrière Nietzsche et le mettre en contradiction avec lui-même, lorsque seuls les deux auteurs en présence sont en contradiction?

Il est, dans Nietzsche, de grands courants d'idées, qui se systématisent parfaitement et dont il ressort une philosophie de l'action, c'est le fond même de la pensée de ce philosophe, qui, incertain dans ses premiers ouvrages, a fini par se préciser au fur des années, pour arriver à complète expression dans *la Volonté de puissance*. On n'est en droit, ni de juger Nietzsche sur les seules *Considérations inactuelles*, qui sont une œuvre de début, ni de le juger du point de vue du bovarysme et comme étroitement lié à cette théorie toute personnelle; enfermer ainsi un auteur dans des considérations systématiques personnelles, c'est là un fait de bovarysme, ou pouvoir de concevoir non plus soi-même dans le cas présent — mais une œuvre, autre qu'elle n'est réellement. Si j'ai voulu participer à ce débat, c'est pour tenter, en faisant abstraction de toute vue personnelle, de montrer combien la philosophie de Nietzsche, si diverse dans ses exposés, est une, et combien elle est dionysienne. Je veux faire justice immédiatement du fait de contra-

diction dont M. Dumur incrimine Nietzsche, et montrer que, s'il considère les faits concrets du point de vue apollinien, c'est qu'il devait en être ainsi pour que son système soit dionysien. Nietzsche tient énormément à la culture grecque anté-socratique, qu'il appelle une culture d'homme ; c'est certainement un fait de culture semblable qu'il retrouve dans la Renaissance, et qu'il pense encore retrouver chez les classiques français.

« Notre connaissance du monde est purement arbitraire; nous le considérons selon un schéma logique, par nous fixé. La logique était considérée comme moyen pour faciliter la pensée : comme moyen d'expression, non point comme vérité... plus tard elle agit comme vérité (1). » On peut appliquer ces mots à la culture. Toute culture est une tentative de schématisation du monde ; on peut, à considérer ses résultats, voir si cette culture est forte ou faible ; mais quelle qu'elle soit, elle est apollinienne puisque née d'une vue générale embrassant le monde extérieur et le systématisant, sur le plan d'une illusion plus ou moins féconde. Nous voilà, ce me semble, pas loin du système fictionniste de M. de Gaultier; céder à cela, c'est adopter du monde une vue spéciale, que l'on veut être la plus riche possible ; c'est faire une évaluation telle que l'on parvienne à concevoir comme réel le monde phénoménal et l'être lui-même ; et cette évaluation fait encore partie de l'être. Mais envisager l'être, c'est exclure le devenir. « Il faut, dit Nietzsche, remettre l'acteur dans l'action, après qu'il en a été retiré d'une façon abstraite, l'action ayant été ainsi vidée de son contenu ;... toutes les évaluations ne sont que des conséquences et des perspectives de l'unique volonté : l'évaluation elle-même n'est que cette volonté de puissance ; une critique de l'être, basée sur une quelconque de ces valeurs, est quelque chose d'insensé et d'incompréhensible (2). » Nous ne sommes certes pas ici en présence d'une philosophie intellectualiste ; Nietzsche ne fait de la connaissance qu'un mode de la volonté et va jusqu'à dire : « Une tâche demeure toute nouvelle et à peine perceptible à l'œil humain, la tâche de s'incorporer le savoir et de le rendre instinctif (3). » L'homme s'est perdu dans les différentes cultures en accordant la réalité absolue au schéma fixé ; em-

(1) *Volonté de puissance*, t. II, aph. 274.
(2) *Ibid.*, *id.*, aph. 211.
(3) *Gai Savoir*, aph. 11, p. 51.

porté par l'éternel devenir il a voulu se faire l'être et s'immobiliser ; se campant ainsi dans un monde de plus en plus artificiel, il s'est affaibli. C'est ce contre quoi s'élève Nietzsche ; l'intelligence, l'intelligibilité est devenue si forte qu'elle tend à tuer l'instinct et la volonté. Nous avons extériorisé notre vie, c'est ce à quoi ont tendu presque toutes les cultures, ce à quoi elles ont toutes abouti. Mais leurs prémisses n'étaient pas toutes pareilles, et c'est dans sa source que la culture grecque semble supérieure à toutes les autres.

De toute culture se dégage un ensemble de processus, et ceux de la culture grecque sont essentiellement vitaux. Leur but n'est précisément pas de créer à côté, au delà de la vie une réalité concrétisée qui prend une valeur objective, mais de ramener tout au fait de Vie. C'est une culture dans le devenir avec le « moi » à sa source et le « moi » comme but.

L'assujettissement des Grecs au style ne doit pas être interprété comme objection à cela. « Ce sont les natures fortes et dominatrices qui trouveront en un tel assujettissement et une telle perfection, sous une loi propre, leur joie la plus subtile ; la passion de leur volonté s'allège à l'aspect de toute nature stylée, de toute nature vaincue et assouvie ; même lorsqu'elles ont des palais à construire et des jardins à planter, elles répugnent à libérer la nature (1). »

Les natures faibles au contraire haïssent le style, et laissent ainsi prendre au monde extérieur une valeur propre exagérée. Ceci me semble bien être un point de vue apollinien, mais pas du tout une considération spectaculaire d'arrêt. Asservir à soi, grâce à un schéma fixé et ayant donné des preuves de sa valeur, la nature, c'est s'en rendre maître, en acquérant ainsi dans le cours du devenir la possibilité d'atteindre à des valeurs plus hautes. L'acceptation d'une culture, fût-ce de la meilleure, ne va point sans quelque danger ; la preuve en est que, dès qu'elle acquiert une autorité si grande qu'on lui puisse accorder une valeur objective, elle dégage ainsi l'individu, et la société *a fortiori*, du rythme de la durée, et l'arrête dans une outrance apollinienne, à une conception purement spatiale et spectaculaire du monde. Accepter une culture, c'est profiter des expériences séculaires de l'espèce ; s'y confiner, c'est renoncer au progrès, c'est vouloir échapper à l'élan

(1) *Gai savoir*, aph. 290.

vital qui nous emporte. Dès l'instant où l'intellectualité prime la volonté de puissance, l'apollinisme, le dionysisme, l'espèce visée entre en décadence. Toutes ces choses n'ont point échappé au regard perspicace de Nietzsche, et ce qu'il peut sembler y avoir de contradictoire se résoud en clarté dans ses explications.

M. Dumur a raison, je pense, lorsqu'il affirme que, dès que Nietzsche se trouve en présence d'un fait concret, il est apollinien : en pourrait-il être autrement? Lorsqu'il considère une culture, ou ses résultats, Nietzsche se livre à une interprétation de valeurs, c'est-à-dire qu'il accorde à ces valeurs une objectivité, qui les place en dehors du devenir, et par conséquent hors de tout dionysisme. « J'interprète, dit Nietzsche (1), le plus volontiers les hommes exceptionnels d'une époque, comme les pousses tardives, soudainement émergées de cultures passées et des forces de ces cultures : en quelque sorte comme l'atavisme d'un peuple et de ses mœurs : c'est ainsi seulement que l'on pourra trouver chez eux quelque chose à interpréter. » Interpréter, c'est user vis-à-vis d'un ensemble de faits, de considérations et de mesures logiques, c'est isoler certains faits ou certains groupes de faits de caractères identiques. Si cette faculté d'interprétation est possible, elle ne l'est qu'en admettant un schéma fixe et objectif ; or, en réalité, l'ensemble de notre activité et de notre connaissance n'est pas une série de faits et d'espaces intermédiaires vides, *c'est un courant continu* (2). Comme l'a dit ailleurs Nietzsche, la conscience est surajoutée, mais elle n'en existe pas moins avec ses fonctions déterminées, qui sont de nous permettre d'enfermer le monde dans un schéma particulier et de l'asservir de cette façon. Mettant la discontinuité dans le monde, la conscience nous permet sur lui une emprise profonde, mais elle nous plonge, en nous dégageant du rythme de la durée, dans un cruel dilemme. Eriger d'un côté le monde phénoménal en monde réel, accorder ainsi d'une façon absolue nos perceptions aux choses perçues, en excluant ainsi toute possibilité de progrès; suivre d'un autre côté l'élan vital continu sans prendre conscience, sans donner naissance au schéma extérieur, mais renoncer ainsi à toute connaissance et s'abîmer dans la solitude d'un

(1) *Gai Savoir*, aph. 10, p. 49.
(2) *Le Voyageur et son Ombre*, aph. 11, p. 221.

monde impénétré. Comme l'a montré M. J. de Gaultier, ce n'est que d'un compromis entre le mode apollinien et le mode dionysien que peut naître la vie telle que nous l'entendons. Mais à l'inverse de ce qu'il en conclut, c'est-à-dire de l'aboutissement à un schéma illusoire auquel on accorde une valeur infinie, en se résolvant à une attitude spectaculaire et à une interprétation interne et esthétique, Nietzsche veut que toute culture ne naisse que pour mourir, que nous dégageant un instant de la durée, elle nous permette de nous y réintroduire plus puissamment armés, pour asservir une réalité nouvelle à notre puissance, et qu'elle nous donne le droit d'une édification nouvelle des valeurs. Comme il le dit lui-même : « Ce n'est que comme créateurs que nous pouvons détruire (1). »

On peut, sans doute, ainsi que l'a fait M. L. Dumur, considérer que l'apollinisme est une modalité esthétique du Retour Eternel, et que, placé dans le cercle fatal, l'homme a le droit et le pouvoir d'interpréter librement les faits auxquels il est nécessairement lié ; ce qui semble bien devoir nous amener à considérer la position apollinienne comme absolument antagoniste de la position dionysienne, en niant toute espèce de devenir. Mais l'apollinisme n'est pas que cela, il peut s'interpréter différemment, et ce n'est pas ainsi que Nietzsche l'a conçu. Pour avoir une emprise sur le monde extérieur, l'individu qui est entraîné dans le courant de la durée parvient, grâce à la conscience, à se dégager du continu, en le morcelant selon un schéma propre ; il peut, en introduisant ainsi le discontinu, accaparer le monde extérieur, et le faire servir à ses fins individuelles. Si M. J. de Gaultier, critique, a vu combien étaient inséparables les deux notions, apollinienne et dionysienne, et que c'est de leur compromis que la vie prend naissance, M. J. de Gaultier, philosophe spectaculaire, n'a pas pu interpréter ce compromis, comme l'aurait voulu Nietzsche, dans un sens dionysien. L'auteur du Bovarysme considère que la conscience volontaire n'a pas d'influence sur le monde extérieur, et n'a qu'un pouvoir de l'interpréter, de le concevoir autre qu'il n'est ; tandis que Nietzsche veut démontrer que ses interprétations n'ont d'autre but que d'asservir le monde et que d'en faire un instrument de plus en plus docile aux fins de devenir de la volonté de puissance.

(1) *Gai Savoir*, aph. 58.

Apollon ou Dionysos, Nietzsche ne choisit pas, ne peut pas choisir, c'est Apollon et Dionysos, si intimement liés dans sa pensée qu'on ne peut pas les séparer. Et c'est pourquoi je pense qu'il est inutile que la discussion entre M. L. Dumur, et M. J. de Gaultier prenne pour prétexte l'œuvre de Nietzsche. M. J. de Gaultier s'est affirmé philosophe intellectualiste, il a exposé dans des œuvres fort intéressantes ses idées, et l'on sait avec quelle science et quel courage il les a toujours défendues. M. L. Dumur, absolument pragmatiste, autant que l'on en peut juger par ses derniers travaux, s'écarte, par la base même, du système de M. de Gaultier. Je pense pourtant, s'il m'est permis de porter une appréciation, que M. Dumur est plus près de la pensée vivante de Nietzsche que M. de Gaultier. Tandis que, pour ce dernier, l'intelligence et la conscience sont primordiales et capitales, le philosophe de Zarathoustra ne les considère l'une et l'autre que comme surajoutées et n'y voit qu'un moyen, admirable sans doute, qu'un instrument parfait et parfois dangereux, dont se sert une espèce animale pour donner à sa volonté de puissance le plus libre épanouissement possible.

Quoi qu'il en soit, Nietzsche ne doit pas sortir de ce débat entaché de cent contradictions irréductibles; sa pensée, quelque peu difficile à saisir au travers du morcellement de son œuvre, n'en ressort pas moins, à un examen attentif et impartial, comme une idéologie très pure et très haute, se coordonnant dans un système parfaitement logique. Ceux qui ont accusé Nietzsche de n'être aucunement systématique ne doivent ce reproche qu'à eux-mêmes, qu'à une impuissance logique qui leur est propre. Pour tous ceux qui l'étudient de près, l'œuvre de Nietzsche se présente comme une des synthèses les plus grandioses qui soient de la vie, et je ne doute pas une minute que — mettant de côté leurs divergences personnelles — M. Dumur et M. de Gaultier ne se plaisent à le reconnaître.

GEORGES BATAULT.

UN « STIRNER » CHINOIS

Rien n'est, pour Moi, au-dessus de Moi.
MAX STIRNER.
Marche comme ton cœur te mène.
ECCLÉSIASTE.

Nous sommes loin de nous douter, en Europe, de la diversité des théories philosophiques qui ont été émises en Chine. L'idée que Confucius résume toute la pensée du monde jaune est généralement ancrée chez nous et, volontiers, jugeant les Chinois à travers les discours de ce Maître, nous les croirions irrémédiablement voués au « juste milieu » et incapable de toute attitude extrême. Il n'en est rien.

Le Céleste Empire, secouant la torpeur séculaire à laquelle il s'abandonnait et contraint, par les nations occidentales, de délaisser son antique idéal de paix et de quiétude, cherche à étayer, sur de nouvelles bases, sa vie et son activité. Un grand nombre de Chinois, on ne peut l'ignorer, dans leur hâte de se transformer, semblent jeter par-dessus bord tout l'héritage philosophique qu'ils tiennent de leurs pères. Du mépris manifesté, jadis, aux « barbares » d'Occident, ils passent trop aisément, dans les classes intellectuelles, à une estime peut-être exagérée pour leurs méthodes et leurs théories. Cependant, un atavisme vieux d'autant de siècles qu'est celui de la Chine ne se renie point en quelques brèves années. Trop de générations ont été élevées dans la vénération de la sagesse antique, pour qu'un grand nombre de modernes partisans des réformes sociales ne tournent pas les yeux vers les maîtres du passé. Il faut les en louer. Sans vouloir peser la valeur des philosophes adoptés par nous, les Chinois peuvent trouver, chez les penseurs de leur race, toutes les idées spéculatives et sociales émises par les nôtres. Il n'a pas manqué de gens, en Chine, pour s'en apercevoir.

Qu'il soit né de cette constatation ou de l'amour persistant de la tradition, il existe, dans l'Empire du Milieu, un intéressant mouvement en vue de ramener l'attention sur certains philosophes dont les théories paraissent propres à diriger les

esprits dans la voie des réformes et des transformations sociales que tous les hommes éclairés savent indispensables et inévitables. Si l'on rend — injustement, peut-être, à certains égards — la philosophie officielle responsable de la stagnation qu'a subie la Chine, en sa mentalité, sa civilisation et sa science, l'on se tourne, parfois, vers certains excommuniés de l'orthodoxie confucéiste. Ces vaincus, ces honnis sont remis en lumière et, sinon glorifiés, du moins commentés avec ardeur.

C'est ainsi que plusieurs ouvrages chinois ont été, dans ces derniers temps, consacrés à Meh-ti. Il aurait été bizarre, en effet, que, fréquentant l'Europe où le mot « solidarité » détient, en ce moment, la grande vogue, les lettrés chinois ne se fussent pas aperçus qu'ils possédaient, parmi leurs penseurs illustres, le grand ancêtre de toutes les théories solidaristes (1).

Mais à côté de l'apologie de la solidarité, de la démonstration de sa nécessité pour assurer la vie et la perpétuation de tout groupement social, les intellectuels chinois auront pu rencontrer, chez nous, la tendance à l'individualisme, à l'affirmation de la personnalité dans une vie propre de plus en plus affranchie d'entraves extérieures, tendance qui marque partout, dans la nature, l'évolution des êtres supérieurs. En lisant Max Stirner ou d'autres apologistes de la vie intense et intégrale, ils se seront rappelé que, bien des siècles avant que nous les entendions, les leçons hardies qui effarent encore la majorité d'entre nous leur avaient été données et le nom de Yang-tchou va revivre comme revit celui de son contemporain Meh-ti.

Pour nous, spectateurs étonnés du réveil de cet Extrême-Orient que nous croyions, il y a peu d'années encore, une proie inerte près d'être dépecée au gré des convoitises occidentales, l'histoire de la pensée de l'étonnante race jaune est pleine d'intérêt. Mieux, et de façon plus sûre que toutes les déductions tirées de faits superficiels, elle est capable de nous faire entrevoir les destinées de ces peuples énigmatiques dont l'âme se cache, pleine de surprises, derrière une « grande muraille » mille fois plus impénétrable que celle dont ils avaient enclos leur territoire.

(1) Sur Meh-ti voir : « Le Philosophe Meh-ti et l'idée de solidarité », par Alexandra David (Luzac, Londres ; Victorion, Paris).

§

Nos renseignements biographiques sur Yang-tchou se résument à peu de chose. Il semble avoir vécu à Léang, capitale de l'Etat du Wei, vers le ve siècle avant notre ère. On a quelques raisons de croire qu'il était petit propriétaire terrien. Il ne paraît pas qu'il ait jamais exercé aucune charge publique, à l'encontre de beaucoup d'autres philosophes qui furent fonctionnaires de plus ou moins haut rang. Cette particularité est, d'ailleurs, en parfait accord avec la tendance générale de sa doctrine.

Nous ne possédons aucun ouvrage, ou fragment d'ouvrage, que nous puissions attribuer directement, soit à Yang-tchou, soit à l'un de ses disciples immédiats. Un chapitre du livre de Lieh-tse est l'unique source de nos documents.

Lieh-tse appartenait à l'école taoïste. Il est assez étrange de rencontrer dans son ouvrage cette sorte d'enclave formée par le chapitre ou livre VII et consacrée à des théories fort différentes de celles qu'il professait lui-même. On n'a pas d'opinion précise sur la façon dont s'est opérée cette adjonction hétérogène.

Je ne veux point m'appesantir sur des questions de détails qui ne peuvent intéresser que les orientalistes. J'oserai même hasarder que si la personnalité de Yang-tchou n'avait point d'existence réelle, peu nous importerait. Nous ne nous soucions pas, ici, d'un homme, mais d'une théorie, d'une manifestation spéciale de la pensée chinoise. Toutefois, Yang-tchou est bien véritablement un personnage réel. Son nom et son œuvre sont mentionnés de la façon la plus nette par des auteurs tels que Meng-tse (Mencius) et Chuang-tse. Si nous devons ignorer les péripéties de sa vie, nous ne pouvons, d'aucune façon, mettre, comme on l'a fait pour Lieh-tse, son existence en doute.

§

Yang-tchou est peu connu, en Europe, en dehors du cercle restreint des érudits orientalistes.

Aucune étude n'a encore été publiée sur lui en langue française. A l'étranger, le sinologue allemand, Ernst Faber, a donné une traduction de Yang-tchou encastrée, comme dans l'original chinois, dans l'ouvrage de Lieh-tse. Le sinologue

anglais, James Legge, en a publié quelques fragments dans les prolégomènes de sa traduction de Meng-tse. Je ne puis guère mentionner que pour mémoire les quelques lignes d'analyse consacrées à Yang-tchou par de Harlez. Elles sont trop succinctes pour donner une idée de ce philosophe. Enfin, plus récemment, le Dr Forke a publié, en anglais, un mémoire fort remarquable sur le même sujet. Son étude est, de beaucoup, la plus intéressante et la plus complète. J'ajouterai qu'elle m'a paru imprégnée d'un esprit philosophique et d'une compréhension de l'auteur qu'elle traduit dont sont, trop souvent, dénués bien des travaux de ce genre.

§

Je serais tentée d'appliquer à Yang-tchou la dénomination d'anarchiste. Malheureusement, le terme a été si dénaturé, si faussé, qu'on a peine à l'entendre sous sa simple signification étymologique. C'est à celle-là qu'il faudrait revenir si l'on voulait attribuer à notre philosophe l'épithète fière gâchée par l'ignorance des masses. D'*a* privatif et *arché* commandement, nous avons le *sans-commandement*, et ce négateur absolu du commandement arbitraire, de la loi extérieure, de tout précepte dont le principe n'émane pas de nous, n'a pas nous pour objet et pour fin, se trouve, par excellence, personnifié dans Yang-tchou.

Nul n'éprouva avec plus d'intensité que lui l'horreur de la contrainte, des mœurs factices, des codes imposant aux individus une attitude en contradiction flagrante avec les injonctions impératives de la nature en eux.

Pas de commandement ! Vis ta vie ! Vis ton instinct ! Laisse ton organisme s'épanouir et évoluer selon la loi intime de ses éléments constitutifs. Sois toi-même !... Tel est le langage de Yang-tchou. Il le tient sans emportement, sans grands cris, avec cette déconcertante placidité qui fait le fond du caractère chinois. Plus que les affirmations, en elles-mêmes, de ce prince des « amoralistes », la paisible assurance avec laquelle il écarte les principes les plus enracinés, jette bas les devoirs les plus indiscutés, a troublé ses traducteurs chrétiens. La singulière simplicité d'expression de ce « négateur du sacré », comme aurait dit Stirner, leur a paru épouvantable au delà des plus tonitruants blasphèmes. Un souffle de terreur a passé sur

leur âme et ils ont vu se dresser, devant eux, la face ironique et terrifiante du « Malin ». Peut-être le vieux philosophe doit-il encore bouleverser plus d'une conscience parmi ses nouveaux lecteurs. Je n'oserais me porter garant du contraire.

L'amoralité de Yang-tchou, les invitations qu'il nous adresse à vivre *notre* vie intégralement, à marcher « comme notre cœur nous mène », se basent, pour une part, sur la brièveté de nos jours et sur l'absence, chez lui, de théories spéculatives touchant une existence *post mortem*. Yang-tchou ne dépasse point les vérités tangibles. — Qu'y a-t-il au delà de la dissolution des éléments formant notre individualité sensible ?... Le philosophe ne nous en entretient point. On peut observer que les penseurs chinois ont, en général, gardé un silence prudent sur nos destinées d'outre-tombe. Ce n'est que parmi les classes inférieures de la population qu'ont prospéré les descriptions fantaisistes des Paradis et des Enfers. Le Lettré chinois est rationaliste par tempérament. Toutefois, tandis que cette question, par une sorte d'entente tacite, était écartée des discours philosophiques et ne jouait aucun rôle dans la détermination de la règle de conduite normale et raisonnable qu'il convient de proposer à l'homme, Yang-tchou en fait, pour ainsi dire, le pivot de son enseignement. Tous les conseils qu'il nous donne ont en vue une individualité éminemment transitoire qui, demain, sera « poussière et pourriture » sans qu'il demeure rien d'elle, sinon un souvenir bon ou mauvais, quelques mots de louange ou de blâme qu'elle ignorera à jamais.

L'autre principe directeur de l'enseignement de Yang-tchou, moins ouvertement exprimé, peut-être, mais facile à extraire de nombre de ses discours, est une foi absolue à la loi de *Causalité*. Notre philosophe est un déterministe convaincu. Il l'est, non à la façon tiède et illogique de la plupart des Occidentaux qui se parent de ce titre — tout en conservant en eux, reliquat d'idées ataviques, la croyance au bon plaisir divin, au libre arbitre, à l'arbitraire, sous quelque nom qu'on le déguise — mais avec une rigoureuse rectitude de raisonnement et de déduction. Et voilà l'explication de sa glorification de la vie intense, intégrale et sans nulle entrave factice. Nos instincts sont la voix par laquelle s'exprime la loi propre aux éléments dont l'agglomération constitue notre individu. Ils proviennent de l'essence même des molécules qui les produisent. Ce qui est, c'est ce qui ne peut pas

ne pas être. Il semble même que Yang-tchou, rattachant, entre elles toutes ces manifestations isolées de la loi unique, les adopte toutes, même les plus divergentes, dans un grand acte de foi en l'harmonie, en la beauté de l'ordre universel. Le Monde, dit-il aux moralistes présomptueux, n'a que faire de votre sollicitude, de vos vertus, des réformes que vous prétendez y opérer, des entraves que vous voulez, sous prétexte de l'améliorer, opposer à ses manifestations spontanées. Le Monde est parfait. Votre ordre à vous, pygmées à la vision étroite, n'est que désordre. Laissez faire la nature et tout sera bien.

Les mêmes considérations servent à étayer le célèbre discours sur « le cheveu ». Ce discours est historique ; il a dû avoir, à son époque, un retentissement immense et Meng-tse le mentionne avec indignation : « Si en sacrifiant un seul de tes cheveux tu pouvais être bienfaisant à tout l'univers, il ne faudrait pas le sacrifier. » Autour de ce thème paradoxal se groupent des développements inattendus et saisissants. Il est grandement regrettable que les controverses, les apologies, les commentaires, certainement nombreux, auxquels cette sensationnelle doctrine a dû donner naissance ne nous soient point connus.

Il ne s'agit pas, ici, comme on pourrait le croire, d'un égoïsme grossier et banal, mais de théories logiquement raisonnées. Quoiqu'on l'ait dit, ce n'est pas un appel à la jouissance frénétique qui ressort des discours de Yang-tchou, mais l'indication d'une règle de pensée et d'action que le philosophe juge rationnelle.

Yang-tchou ne se perd pas dans l'orgueil des dissertations métaphysiques. Certainement, il incline à croire que les mouvements divers auxquels nous porte notre instinct sont coordonnés dans l'ordre universel. L'hypothèse est plausible, probable; il y adhère volontiers, mais, en somme, les problèmes de ce genre dépassent notre taille et ne peuvent qu'amuser notre fantaisie. L'homme raisonnable le sait. Il sait aussi que, quel que soit cet univers infini qui l'environne, pratiquement, il est à lui-même son centre et sa fin unique. Le monde extérieur, il n'en a conscience que par rapport à lui et, lorsque sa conscience s'éteindra, avec elle l'univers sombrera pour lui. C'est pourquoi j'ai cru pouvoir rappeler au sujet de Yang-tchou la déclaration de Max Stirner : « Rien n'est, pour moi, au-dessus de moi.» Elle m'a paru propre à résumer tout

un aspect de sa doctrine. J'ai, du reste, en tenant compte de la différence d'expression, trouvé une ressemblance profonde entre le vieux penseur chinois et le moderne philosophe allemand.

Un autre rapprochement semble s'indiquer : celui de Yang-tchou et d'Epicure. Les traducteurs de Yang-tchou, cités plus haut, s'y sont arrêtés, sans entrer, d'ailleurs, dans aucun développement à ce sujet. La comparaison possible entre les deux philosophes dépasse-t-elle la surface et peut-elle être poursuivie jusqu'aux conceptions servant de base à leurs théories?... Je crois, pour ma part, à certaines divergences notables, mais je n'oserais m'aventurer à les esquisser en quelques lignes.

Il aurait été intéressant de voir comment Yang-tchou entendait l'application de ses théories dans la vie sociale. Mais notre curiosité ne trouve point à se satisfaire. Tandis que Meh-ti s'est longuement étendu sur la façon dont sa loi de solidarité devait être comprise et appliquée, Yang-tchou n'envisage, en aucun de ses discours, l'organisation sociale du pays. Cette lacune tient-elle à ce que les textes où cette question était posée ne nous sont point parvenus ou bien le philosophe l'a-t-il vraiment écartée? Nous ne pouvons nous prononcer. Nul doute que si Yang-tchou avait abordé ce terrain, nous ne l'eussions vu démontrer que sa loi d'égoïsme et de libre expansion des instincts individuels cadrait avec une société où, sans hypocrites démonstrations, mais pratiquement, les hommes s'étaient mutuellement plus utiles et plus bienveillants. Meh-ti n'a-t-il pas établi, ainsi, que « l'Amour Universel », la solidarité et l'altruisme intensifs servaient, mieux que tout autre procédé, les intérêts de notre égoïsme?

Exception unique, peut-être, parmi les penseurs de son temps et de son pays, Yang-tchou tranchera presque aussi hardiment, aujourd'hui, parmi la masse de nos philosophes modernes. Alors que nos sociétés contemporaines rejetant, d'une part, les vieux dogmes et s'obstinant, de l'autre, à conserver les systèmes éducatifs et les formules morales issues d'eux, se débattent dans une incohérente confusion, nous pouvons trou-

ver intérêt — et peut-être profit — à écouter les leçons de cet esprit indépendant.

Lorsque, considérant, à sa suite, la foule des hommes s'acheminant vers la tombe, ligottés par les préjugés et sombrant dans le gouffre fatal sans avoir même soupçonné ce que c'est que vivre, nous nous écrierons avec lui : *En quoi ceux-ci diffèrent-ils des criminels enchaînés ?* » peut-être serons-nous plus proches d'une réelle compréhension de l'existence, plus proches, tout au moins, de rechercher s'il n'y a pas, en dehors de la manière burlesque et tragique dont nous concevons la vie individuelle et les rapports sociaux, un autre mode de conduite plus normal et, partant, plus fertile en joie.

Si Yang-tchou peut nous inciter à cette recherche, nous inspirer cette résolution audacieuse — et plus ardue à réaliser qu'on ne pense — de vivre par nous et pour nous, toute la vie que nous pourrons embrasser dans notre étreinte, retenir dans notre cœur et dans notre esprit, une telle leçon de virile et intelligente énergie sera plus que jamais, sans doute, utile et bienfaisante.

ALEXANDRA DAVID.

LES DÉBUTS POLITIQUES DE LAMARTINE [1]

II

LE SCRUTIN

Lamartine a laissé deux récits du scrutin de Bergues, l'un dans une lettre à Virieu, datée du lendemain (8 juillet 1831) ; l'autre dans ses *Mémoires politiques*, apologie de 1860. Nous ne suivrons que le premier.

On a vu combien le poète évitait, dans ses proclamations, de se prononcer formellement sur l'avènement de Louis-Philippe. Or, cette adhésion au nouveau souverain était le principal souci du gouvernement. Dans la célèbre circulaire aux préfets, où il était dit que « le gouvernement ne serait pas neutre dans les élections, et ne voulait pas que l'administration le fût plus que lui », M. Périer invitait comme il sied ses subordonnés à soutenir la politique ministérielle ; mais il ajoutait : « Il ne faut pas cependant s'attacher trop exclusivement aux nuances ; un honnête homme, dévoué au roi et à la charte, est toujours un bon député, et lors même qu'il aurait des concurrents qui paraîtraient préférables, s'ils ont peu de chances d'être élus, l'administration ne doit pas s'obstiner à les appuyer. »

Ainsi, la veille de l'élection, les libéraux se réunirent en conseil préparatoire, et, sans nul doute inspirés par le préfet, demandèrent au candidat « une phrase sur la dynastie textuellement rédigée ». Lamartine refusa « par un sentiment d'honneur » et répondit : « J'admets les événements accomplis ; je ne me présente pas pour soutenir le droit divin ni pour combattre le droit des peuples. Mais dire que je suis dévoué au maintien de la dynastie nouvelle, c'est dire implicitement que je suis dévoué à l'exclusion de l'ancienne. C'est une chose qui ne me va pas, et que je ne ferai jamais. »

(1) Voy. *Mercure de France*, nº 174.

Ce langage aristocratique ne fut pas au goût des ruraux. Ils allèrent trouver l'ancien député, et, lui offrant leurs voix, n'eurent pas trop de peine à le décider. Ce personnage se présenta. Alors on répandit les papiers les plus injurieux pour M. de Lamartine, et entre autres des strophes de *Némésis*, gazette de Barthélemy et Méry, dont le dernier numéro, consacré au poète, arrivait à point de Paris. Des émissaires furent envoyés dans les campagnes annoncer du désordre pour le lendemain : ils dissuadaient d'aller voter ceux qui ne tenaient pas à se faire casser la tête. En effet, au moment du scrutin, les orléanistes étaient aux portes, avec des bandes de jeunes gens non électeurs, pavoisés de rubans tricolores, hurlant, menaçant, frappant même, si bien qu'un poste de gardes nationaux dut être mis à l'hôtellerie de Lamartine. Celui-ci, naturellement, soupçonna la « populace » de s'être laissé réunir, et enivrer par ses adversaires. Toutefois, les mêmes faits s'étant produits à Toulon le même jour, il faut croire plutôt que, n'ayant pas la satisfaction de voter, le menu peuple se dédommageait par des manifestations devant l'assemblée.

Lamartine fut battu par 181 voix contre 188, et tout finit, dit-il, « par une belle adresse de remerciements de sa part à ce sublime pays ».

Les *Mémoires* donnent un récit plus pathétique. Renfermé dans sa chambre d'hôtel voisine du « champ de bataille », le poète a mis sur sa table une paire de pistolets, une écritoire et quelques feuilles de papier. Vers midi, on lui apporte *Némésis*. Il lit. L'indignation lui monte « du cœur à la tête », et aux clameurs de la place publique, il improvise une réplique « mordante ». Ainsi Frédéric, à la veille de Rosbach, rimait sous sa tente une épître à son ami d'Argens. Moins heureux, M. de Lamartine achevait ses « ïambes » au moment même de sa défaite, et sa consolation fut de les emporter dans la voiture qui le ramenait à Hondschoote au galop, et sous les huées de ses adversaires.

Cette réponse, publiée dans les journaux parisiens, a été réimprimée dans les *Œuvres* complètes. Le poète s'y justifiait, entre autres, des bénéfices que lui valait sa Muse :

> L'or pur que sous mes pas semait sa main prospère
> N'a point payé la vigne ou le champ du potier ;

Il n'a point engraissé les sillons de mon père
Ni les coffres jaloux d'un avide héritier.

Mais voici le poème de *Némésis*, peut-être injustement oublié aujourd'hui :

A MONSIEUR DE LAMARTINE,

CANDIDAT A LA DÉPUTATION DE TOULON ET DE DUNKERQUE

Je me disais : Donnons quelques larmes amères
Au poète qui suit de sublimes chimères,
Fuit les cités, s'assied aux bords des vieilles tours,
Sous les vieux aqueducs prolongés en arcades,
Dans l'humide brouillard des sonores cascades,
Et dort sur l'aile des vautours.

Hélas ! toujours au bord des lacs, des précipices,
Toujours comme on le peint devant ses frontispices,
Drapant d'un manteau brun ses membres amaigris,
Suivant de l'œil, baigné par les jeux de la lune,
Les vagues à ses pieds mourant l'une après l'une
Et les aigles dans les cieux gris !

Quelle vie ! et toujours poète suicide
Boire et boire à longs flots une existence acide ;
Ne donner qu'à la mort un sourire fané ;
Se bannir en pleurant loin des cités riantes,
Et dire comme Job en mille variantes :
O mon Dieu ! pourquoi suis-je né ?

Oh ! que je le plaignais ! ma douleur inquiète
Demandait aux passants : Où donc est le poète?
Que ne puis-je donner une obole à sa faim !
Et lui dire : Suis-moi sous mes pins d'Ionie,
Là, tu t'abreuveras d'amour et d'harmonie ;
Tu vivras comme un séraphin.

Mais j'étouffai bientôt ma plainte ridicule ;
Je te vis une fois sous tes formes d'Hercule,
Courant en tilbury, sans regarder le ciel ;
Et l'on disait : Demain il part pour la Toscane,
De la diplomatie il va sonder l'arcane
Avec un titre officiel.

Alors je dis : Heureux le géant romantique
Qui mêle Ezéchiel avec l'arithmétique !
Ses traites à la main, il s'élance en voiture,
De Sion à la Banque il passe tour à tour,
Pour encaisser les fruits de la littérature,
En descendant de son vautour.

D'en haut tu fais tomber sur nous, petits atomes,
Tes *gloria Patri* délayés en deux tomes,

Tes Psaumes de David imprimés sur vélin ;
Mais quand de tes billets l'échéance est venue,
Poète financier, tu descends de la nue
Pour régler avec Gosselin.

Un trône est-il vacant dans notre Académie,
A l'instant, sans regrets, tu quitte Jérémie,
Et le char d'Elisée aux rapides essieux ;
Tu daignes ramasser avec ta main d'archange
Des titres, des rubans, joyaux pétris de fange,
Et tu remontes dans les cieux.

On dit même aujourd'hui, poète taciturne,
Que tu viens méditer sur les chances de l'urne ;
Que le front couronné d'ache et de nénuphar,
Appendant à ton mur la cithare hébraïque,
Tu viens solliciter l'électeur prosaïque,
Sur l'Océan et sur le Var.

Oh ! frère, cette fois, j'admire ton envie,
Et tu pousses trop loin le dégoût de la vie :
Nous avons bien permis à ton modeste orgueil
D'échanger en cinq ans tes bibliques paroles
Contre la croix d'honneur, l'amitié de Vitrolles
Et l'académique fauteuil ;

Mais qu'aujourd'hui, pour prix de tes hymnes dévotes,
Aux hommes de Juillet tu demandes leurs votes,
C'en est trop, l'Esprit-Saint égare ta fierté ;
Sais-tu qu'avant d'entrer dans l'arène publique
Il faut que, devant nous, tout citoyen explique
Ce qu'il fit pour la liberté ?

On n'a point oublié tes œuvres trop récentes,
Tes hymnes à Bonald en strophes caressantes ;
Et sur l'autel Rémois ton vol de séraphin ;
Ni tes vers courtisans pour les rois légitimes,
Pour les calamités des augustes victimes
Et pour ton seigneur le Dauphin.

Va, les temps sont passés des sublimes extases,
Des harpes de Sion, des saintes paraphrases ;
Aujourd'hui, tous ces chants expirent sans écho ;
Va donc, selon tes vœux, gémir en Palestine
Et présenter sans peur le nom de Lamartine
Aux électeurs de Jéricho.

Ce qui est assez piquant, c'est que Lamartine décida en effet son voyage d'Orient après son double échec ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que le même Barthélemy, dix-huit ans plus tard, et par une affiche en vers, proposait Lamartine comme candidat à la présidence de la République.

§

Le scrutin de Toulon fut marqué d'incidents analogues, à cela près que la gazette des rimeurs marseillais, publiée à Paris le 3 juillet, n'était point arrivée dans le Var le jour de l'élection. Elle n'eût point enlevé de voix à Lamartine, quoi qu'il en ait dit pour Dunkerque : mais venant de compatriotes elle aurait égayé jusqu'aux partisans du poète. Il est vrai qu'ils n'avaient pas besoin d'une *galéjade* aussi précise pour mettre dans leurs démarches le comique inhérent à toutes choses du Midi.

L'élection de Toulon vaut par là qu'on la conte en détail (1) : nous y gagnerons au reste de voir comment fut appliquée pour la première fois la loi électorale du 19 avril 1831, loi dont M. Périer attendait les meilleurs effets touchant la monarchie nouvelle. Elle abaissait en effet le cens à 200 francs, et même au-dessous dans les régions pauvres : ainsi, dans le canton de Collobrières, il était réduit à 83 fr. 58.

Le 5 juillet 1831, donc, à neuf heures du matin, M. Reymonenq, Etienne-François, juge le plus ancien du tribunal de première instance de Toulon, président provisoire de l'Assemblée électorale, vint, revêtu de sa robe de magistrat, ouvrir la séance dans une salle du collège communal. Il donna lecture de l'ordonnance de convocation et procéda à la formation du bureau provisoire en y appelant, aux termes de la loi, d'abord les deux électeurs les plus âgés présents, M. Bouis, Jean-Joseph, ancien procureur du roi, né le 4 septembre 1742, et M. Barthélemy, Honoré, maire du Bausset, né le 12 avril 1759 ; puis les deux plus jeunes, soit M. Riondet, Alexis, propriétaire à Hyères, né le 15 mai 1805, et M. Rey, Frédéric, également propriétaire, né le 7 février 1804. Restait à nommer un secrétaire provisoire. Un jeune intrigant vint s'offrir, M. André Arnaud, propriétaire, lequel fut admis par le bureau. Alors le président, ayant fait l'appel des électeurs, les invita à prêter le serment exigé par la loi du 31 avril 1830, c'est-à-dire serment de fidélité au Roi des Français, d'obéissance à la charte constitutionnelle et aux lois du royaume. Puis il remit à chacun un bulletin pour y écrire le nom de celui d'entre eux qu'ils éliraient président définitif : une table était dispo-

(1) D'après les procès-verbaux des Archives nationales, F. 1, c.III, *Var*. 4.

sée à cet effet, « séparée du bureau et surmontée d'un vaste carton pour protéger le secret du vote ».

A quatre heures du soir, le scrutin étant clos, on procède au dépouillement : « M. le président a fait observer à MM. les électeurs que l'art. 49 de la loi électorale ayant voulu que la table placée devant le président et les scrutateurs fût disposée de telle sorte que les électeurs pussent circuler à l'entour pendant le dépouillement du scrutin, a entendu, par là, les constituer témoins de la fidélité de ce dépouillement, et en conséquence, il les invite à user librement de cette faculté. » M. de Boutiny fut proclamé président par 58 voix; les assesseurs élusétait MM. Giroard, du Sauvet; Martelly-Chautard; Isnard, de Signes, et Arène, de Cuers.

Je ne connais point les opinions de ces assesseurs, mais M. de Boutiny, ou plus exactement Boutin de Boutiny, était ultra, et ultra d'autant plus déterminé que sa noblesse ne remontait pas loin. On sait que les premiers émigrés, ceux d'août 89, furent justement ces bourgeois enrichis, qui, venant de payer assez cher leurs privilèges, enrageaient de les voir anéantis. La famille Boutin, à la vérité, ne quitta point, tout le temps de la Révolution, ses propriétés d'Hyères, où du reste il n'y eut aucune violence, ni contre les biens, ni contre les personnes; mais de cette inaction Victor Boutiny se dédommagea en 1815. Il fut adjoint au maire d'Hyères, un certain Casimir Valeran, soi-disant bonapartiste sous l'Empire qui, en 1814, prit sur lui de proclamer Louis XVIII sans en avoir reçu l'ordre. Lui et Valeran firent les plus beaux discours, organisèrent des bals, des processions, des feux de joie, dont l'un alimenté par l'arbre de liberté planté en 90, et respecté par l'Empire. Il y eut même un cortège, où l'on promena l'effigie du Roy, « portée par quatre gardes urbains », escortée par soixante dames ou demoiselles, « pressée par une foule de jeunes beautés dont l'existence est un bienfait des Dieux, qui ne savent qu'embellir nos instants, et contribuer à dissiper les amertumes et les angoisses de la vie (1) ». Cependant, d'autres amis du Roy allaient casser les vitres des bonapartistes et des acquéreurs de biens ecclésiastiques. Dans cette ville, où l'on n'avait pas vu le moindre désordre en 93, ils assaillaient à coups de sabre des gens du peuple, un cordonnier, un portefaix,

(1) Discours de Valeran, du 30 juillet 1815

coupables de républicanisme; puis ils se répandaient dans la campagne, dévastant des vignes, pillant et incendiant des bastides. A tout cela, l'officier municipal Boutiny assista, selon son expression, « avec impassibilité ». Tel était le grand électeur de Lamartine.

Le lendemain, 6 juillet, fut consacré à l'élection du député. Le juge Reymonenq revint installer le bureau définitif, qui derechef choisit pour son secrétaire M. André Arnaud, et l'un des scrutateurs, M. Arène, de Cuers, étant absent, l'on prit pour le remplacer celui des électeurs ayant obtenu le plus de voix après lui, M. Barthélemy, maire du Bausset. On allait procéder à l'appel des votants, quand des cris violents se firent entendre sur le Cours, *A bas les carlistes! A bas Lamartine! A mort!* sur quoi plusieurs électeurs entrèrent avec tumulte : ils se disaient insultés par un attroupement d'individus obstruant les avenues du collège communal, et menaçant du bâton ceux qui ne voteraient pas pour M. Portalis. Ce Portalis, vice-président du Tribunal civil de la Seine, fils du ministre de Napoléon, frère de celui de Charles X, était par sa famille originaire du Bausset : il se portait comme orléaniste.

Alors, une vive discussion s'éleva. Les uns, et c'étaient des royalistes regrettant de ne pas s'être abstenus selon la consigne du parti, prétendaient que l'assemblée fût dissoute, après avoir protesté solennellement contre les violences. Les autres, sans doute amis de Portalis, déclaraient, non sans héroïsme, qu'ils tenaient ces cris pour « impuissants et incapables de modifier les votes ». En conséquence, ils demandaient qu'on passât outre. M. de Boutiny, toujours flegmatique, départagea l'assistance : il ordonna de continuer les opérations et toutefois observa que les électeurs pourraient faire telles protestations qu'ils jugeraient nécessaires. Aussitôt l'on prêta serment, l'on vota, et la séance se déroula sans incident, hormis que M. Arène descendit enfin de la patache de Cuers, et prit sa place comme scrutateur.

A quatre heures et demie, le scrutin étant clos et dépouillé le président donna lecture des résultats:

Inscrits : 236.

Votants : 157.

Auguste Portalis, vice-président du tribunal civil de Paris. 78 voix.

Alph. de Lamartine, homme de lettres, 72 voix.
Jauffret, maître des Requêtes 7 —

Puis il fit observer « que le tiers des voix plus une (1), conformément à l'art. 54 de la loi du 19 avril 1831, exigeant le nombre de 79, un ballottage devenait indispensable, le lendemain, entre M. Lamartine et M. Portalis ».

Il y eut quelque désappointement dans l'assemblée : l'obligation de revenir à la ville le lendemain, ou d'y passer la nuit n'agréait point aux ruraux. M. André Arnaud, secrétaire, demanda la parole en sa qualité d'électeur; il exposa que sur les 236 électeurs inscrits deux étaient décédés avant la clôture de la liste : MM. Bernard et Laure, d'Hyères, décédés en janvier 1831, numéros 106 et 118. Il ajouta que M. Ruy, maire de Belgentier, ayant pris son domicile à Toulon, votait à l'heure même au collège *intra-muros*. Partant, il était juste et raisonnable que ces trois noms fussent distraits du nombre des électeurs inscrits. Cette opinion eut l'appui de M. Arène, de Cuers, à qui sans doute il tardait de retourner à son village : à sa connaissance, M. Jean-Antoine Laure, son concitoyen, numéro 71 du tableau, était mort depuis plus d'un an. Les électeurs présents attestèrent la vérité des faits. Aussi M. de Boutiny, ayant consulté les scrutateurs, déclara-t-il distraits du nombre de 236 les trois électeurs décédés et celui votant au premier collège. Le nombre étant ainsi réduit à 232, et le tiers plus un étant alors 78, M. de Portalis était élu. « De suite, et sans désemparer, les bulletins relatifs à cette nomination ont été brûlés en présence du collège. »

Le Conseil d'Etat n'adopta point cette procédure : sur le recours des amis de Lamartine il annula l'élection, et un nouveau scrutin fut fixé au 8 septembre. Le poète hésita d'abord à se présenter dans ce deuxième tour. Voici, à ce propos, ce qu'il écrivait à Meissonnier :

Hondschoote 19 juillet 1831.

Monsieur,

Il y a bien peu de jours que je sais tout ce que je vous dois de reconnaissance. Je viens de recevoir seulement avant-hier deux lettres de M. de Capmas. L'une m'apprend qu'il est malade par suite d'un accident, et que vous le remplacez avec le zèle et l'obligeance d'une

(1) Des électeurs inscrits. L'abstention concertée des carlistes était fondée sur cet article : ils espéraient, un peu naïvement, rendre les élections impossibles.

ancienne amitié auprès des électeurs d'Hyères ; l'autre m'annonce le triste et scandaleux résultat de nos démarches, qui ont été cependant si près de réussir. Il transcrit en entier votre lettre du 7 juillet. J'y vois ce que je viens de voir ici à peu près avec la même violence et la même iniquité. Il faut désespérer de la justice et de la liberté au Nord comme au Midi, puisque la liberté est attaquée dans la conscience même de ceux qui sont appelés à lui rendre témoignage dans l'élection et dans la Chambre ! Il faut après avoir fait ce qui était en nous pour en jouir nous envelopper dans notre manteau et attendre que l'aveuglement des partis se dissipe. Je dis l'aveuglement des partis, car celui des royalistes qui se refusent la participation au premier droit des citoyens, l'élection, ne me semble pas moins profond que celui de leurs ennemis, qui le leur interdisent.

J'aurais été, Monsieur, bien honoré et bien heureux de recevoir le mandat des hommes qui pensent comme vous et moi, et je serais allé vous enlever une partie des peines que cette tentative de liberté vous a données, si je n'avais eu ici des engagements de famille et d'amitié antécédents à la proposition que M. de Capmas m'a faite en votre nom ; peut-être une circonstance plus favorable se représentera-t-elle un jour ; conservez-moi, je vous prie, pour cette éventualité, un peu de l'obligeance et de la chaleur que vous et vos amis vous avez mises dans cette occasion ; je voudrais pouvoir vous exprimer comme je l'éprouve combien mon cœur a été pénétré ! Si vous pensez qu'il soit convenable et opportun de donner un signe public de cette reconnaissance et de ce dévouement à nos électeurs, voici quelques lignes que vous pourriez faire imprimer à Hyères (1) et répandre en mon nom parmi tous les électeurs de l'arrondissement, amis ou ennemis. Vous l'enverriez à domicile par des exprès sans paraître aucunement vous-même : M. de Capmas est chargé de rembourser tous les frais que cette publication et ces messages pourront occasionner. Si au contraire le silence est préférable, jugez-le vous-même et brûlez ceci. Je m'en rapporterai alors à vous seuls pour dire individuellement à nos amis politiques tout ce que je leur dois, et tout ce que je sens en retour de leur confiance si gratuite et si courageuse.

Je joins aussi à cette lettre un mot pour M. de Boutiny dont j'ignore l'adresse et je vous prie de lui faire remettre.

J'ai quelque espérance, Monsieur, de vous voir avant peu de mois, peut-être même de passer l'hiver dans vos environs. La certitude de trouver aux bords de votre belle mer un homme qui m'a donné des preuves si fortes d'une amitié qui a prévenu même notre connaissance contribuera beaucoup à m'attirer vers la partie du midi que vous habitez. Je serai bien heureux alors d'être présenté par vous à tant d'hommes à qui vous avez inspiré vos sentiments pour moi.

(1) Cet écrit ne s'est pas retrouvé.

Je pars demain pour Bruxelles et Anvers. J'y serai huit jours puis huit jours à Paris. J'y verrai M. Périer au sujet de votre élection, j'irai de là à Mâcon pour deux mois. Je serais heureux d'y trouver de vos nouvelles, car j'aime à me flatter que des relations comme celles que votre bienveillance vient d'établir entre nous survivront à la circonstance qui les a fait naître, et si j'ai des amis où vous êtes, vous en aurez toujours un où je serai.

Recevez-en l'assurance, Monsieur, ainsi que celle de mes sentiments les plus dévoués.

AL. DE LAMARTINE.

Le poète, cependant, ne fut pas candidat à la nouvelle élection : la neutralité des royalistes le désespérait, et il sentait bien, d'autre part, qu'on l'avait pris pour « un absolutiste déguisé ». Ce n'est pas qu'il reconnût la fausseté de ses démarches. A son ami Virieu, qui sans doute lui reprochait le vague de ses programmes, il répliquait (1) : « Je te crois dans l'erreur en attribuant mon insuccès au défaut d'idée claire et juste. Elle y est, l'idée. Cela dit : attendez, et en attendant, marchez dans une voie hardie de civilisation indépendante des personnalités gouvernementales. » Mais il ajoutait : « Ma différence d'avec vous, c'est que je ne fais pas de la légitimité un remède immédiat à tout mal, parce que, en vérité, je n'en crois rien, et que cela n'est pas. J'en fais ce qu'elle est : une bonne condition relative à laquelle il faut, si l'on peut, revenir, mais pas à tout prix, mais pas à travers tous les périls d'une minorité qui ne peut pas être logiquement, après le 27 juillet, autre chose qu'une guerre civile et le chaos. »

Voilà ce qu'il aurait fallu dire positivement aux électeurs du Var : ils lui auraient peut-être donné une majorité pour soutenir son idée, qui était de conserver Louis-Philippe jusqu'à ce que le duc de Bordeaux fût en âge de régner. Encore cette idée aurait-elle rencontré la plus forte opposition chez les Orléanistes : ceux-ci, en effet, tenaient à faire constater qu'il y avait eu, entre l'abdication de Charles X et, l'avènement de Louis-Philippe, « un interrègne populaire » ; de sorte que le

(1) Cette lettre (n° 514) a été classée exactement par Mme Valentine de Lamartine à 1830. Elle est de 1831, ainsi que la lettre 512, où il est fait allusion à l'insurrection ouvrière de Lyon, contre laquelle Lamartine s'apprêtait à marcher avec la garde nationale de Saône-et-Loire.

roi des Français était non l'héritier de la branche cadette, mais, comme Napoléon, le fondateur d'une dynastie nouvelle.

Le scrutin du 9 septembre ne donna pas lieu aux mêmes incidents que celui du 6 juillet. C'est qu'il fut tout à fait intime. On vit M. Casimir Valeran, ancien bonapartiste, ancien ultra, et toujours fanatique dans son zèle, prononcer comme président du bureau « un discours remarquable par la pureté de ses principes constitutionnels et empreint d'une grande modération politique », discours aussitôt couvert d'applaudissements. Les royalistes, il est vrai, n'étaient point dans la salle. Ainsi Portalis fut élu par 84 voix sur 87 votants, contre 2 à M. Jauffret, et une à Lamartine. Après quoi, « les membres du collège se retirèrent paisiblement et sans trouble, se félicitant mutuellement sur le calme, l'union et la paix qui ont présidé dans le cours des opérations ».

Le manifeste de Lamartine avait été rendu par erreur au candidat, qui le renvoya en ces termes à Meissonnier :

J'ai l'honneur de vous renvoyer, Monsieur, la lettre que je vous avais adressée de Londres, ainsi qu'à M. Capmas, votre ami, et que M. Capmas m'avait remise par erreur ; elle pourrait peut-être vous être utile comme un titre incontestable de l'authenticité de mes démarches électorales que vous avez bien voulu seconder.

Recevez-en de nouveau mes vifs remerciements et croyez aux sentiments les plus distingués et les plus dévoués.

LAMARTINE.

Saint-Point par Mâcon, 2 octobre 1831.

On a vu que, dans sa lettre du 19 juillet, Lamartine demandait à Meissonnier de lui conserver son appui pour une circonstance plus favorable. Le Hyérois ne l'oublia point. Aux élections de 1834, il offrit de nouveau une candidature au poète, qui répondit :

[2 juin 1834]

Mon cher hôte,

Votre souvenir m'est précieux. Vous avez le mien toujours. J'accepte la candidature si vous le jugez bien, ainsi que M. Aguitton. Dites-le-lui. Mais je ne puis prendre l'engagement d'opter à tout risque pour Toulon. *Je le désire;* je n'oserais l'affirmer. Agissez dans cette mesure. Vous savez combien j'aime vos flots, vos orangers et vos hommes. Il serait bien doux de représenter tant de soleil et tant de cœurs.

Au fond, voici mes dispositions. Je ne désire pas. Je ne sollicite pas.

Je ne me crois pas très utile sans terrain sous les pieds en ce moment. Mais les dangers peuvent venir. Si on m'envoie à la brèche, je combattrai en soldat dévoué *pro aris et focis*. C'est le cas ou jamais.

Adieu et amitié.

LAMARTINE.

2 juin. Paris.

Cette dernière lettre montre qu'à la suite des élections de 1831 des relations d'amitié s'étaient établies entre Lamartine et Meissonnier. Celui-ci avait salué le poète à Marseille avant son départ pour l'Orient, où, comme on sait, M. de Capmas l'accompagnait. Lamartine, élu député de Bergues en 1834, écrivait à Meissonnier le 3 novembre de cette même année :

Monsieur,

Je ne pouvais vous oublier. Je vous ai dû trop de reconnaissance en 1831 ; j'ai eu trop de plaisir à vous connaître plus tard à Marseille pour que ces deux impressions soient effaçables. Je vais faire ce que vous désirez pour M. Peyron. J'ai bonne volonté, mais je ne puis avoir de crédit dans une attitude toute rationnelle, qui ne donne au ministère ni appui, ni inquiétude.

C'est un vrai plaisir pour moi de recevoir de vos nouvelles. M. de Capmas ne m'écrit presque plus ; quand il repassera pour retourner dans le Midi, je lui remettrai le portrait que vous voulez bien accepter. Je suis bien touché du prix que vous y mettez : il vous rappellera un homme pour qui vous avez été excellent et qui espère toujours trouver une occasion de vous témoigner qu'il s'en souvient.

Je craignais que mon début politique, mal compris de certains royalistes qui voient de la servilité dans ce qui veut être indépendant de tout, voire d'eux-mêmes, ne vous eût pas plu. On me dit que l'on me regarde comme un profane autour de vous. Je suis bien heureux d'apprendre que vous au moins vous savez voir, entendre et juger, et que vous me jugez même avec une faveur que je ne mérite pas encore, mais que je tâcherai de mériter plus tard. Recevez-en mes remerciements.

Je suis, comme vous, seul à la campagne depuis six mois, occupé de poésie, d'agriculture, et hors de politique. Je vois avec peine revenir l'époque de Paris : elle me sera moins dure si je puis y recevoir quelquefois de vos nouvelles.

Mes sentiments distingués, et regrets de vivre si loin de vous.

LAMARTINE

3 novembre 1834 (1).

En avril 1840, M. et Mme de Lamartine firent à Hyères un

(1) Communiquée par L.-L. Régnier, d'Hyères.

séjour de quelques semaines. Meissonnier, à quelque temps de là, vint se rappeler à leur souvenir. Sa lettre leur parvint dans le désarroi causé par le décès de M. de Lamartine père, le 29 août 1840. Meissonnier renvoya aussitôt une lettre de condoléances à laquelle le poète répondit :

7 septembre. Saint-Point.

Votre lettre, monsieur et aimable ami, nous arrive au milieu de notre deuil et nous sommes bien sensibles à ce souvenir des bons et des mauvais jours.

Merci des deux lettres. Mais merci surtout de ce mot : *J'irai moi-même en octobre porter les haricots à Saint-Point*. Nous en prenons acte.

Mais surtout devancez octobre et venez pendant qu'un reste de soleil éclaire un reste de verdure.

Mille tendres souvenirs à Hyères et à ses habitants, M. Denis, Mme Sion, etc.

LAMARTINE.

Que fait Capmas ?

Monsieur Meissonnier. Maison Massillon, à Hyères, Var.

Timbre de la poste : Hyères, 11 septembre 1840.

Autre lettre, qui paraît être de décembre 1841, époque où Lamartine était pressé de passer ouvertement dans l'opposition et où il avait une querelle personnelle avec le ministère pour la création d'un collège à Mâcon. Le premier paragraphe de cette lettre est de la main de Mme de Lamartine ; les deux autres sont autographes :

M. de Lamartine adresse les plus vifs remerciements à M. Meissonnier pour le charmant présent qu'il lui a envoyé et est heureux de lui en témoigner toute sa reconnaissance. Malheureusement, M. de Lamartine était parti quand tout cela est arrivé et il le regrette bien vivement sans pour cela en être moins touché. M. de Lamartine prie M. Meissonnier d'agréer avec ses remerciements l'assurance de sa considération très distinguée.

Maintenant, à moi, mon cher hôte, pour vous dire aussi *merci*, espoir de vous voir à Saint-Point et amitié permanente.

Arrivé depuis peu à Paris et éreinté d'affaires, je n'ai que ce temps d'une minute pour vous le dire, mais j'ai toute l'année pour le sentir.

LAMARTINE.

§

On sait que Lamartine, sur la fin de sa vie, se fit lui-même

l'éditeur de ses œuvres. Ce n'est pas qu'il ait eu à se plaindre des libraires, lesquels lui payèrent jusqu'à 250.000 francs sa verbeuse *Histoire des Girondins*, bâclée en deux ans, au milieu d'occupations mondaines et politiques. Mais il estimait sans doute son génie fort au delà, et il faut dire d'ailleurs que, ruiné par son train, le poète devait redoubler d'industrie.

Voici la curieuse circulaire, imprimée en fac-simile lithographique, qu'il envoyait à ses connaissances pour la première édition de ses œuvres. Comme elle n'a pas été publiée, et que Meissonnier la reçut, je la transcris :

Paris, 1er février 1849.

Monsieur,

Les rapports de bienveillance intellectuelle et quelquefois cordiale qui s'établissent naturellement entre l'écrivain et le lecteur m'autorisent peut-être à vous adresser et à vous recommander le prospectus ci-joint de mes œuvres choisies, retouchées, augmentées, commentées et éditées par moi-même.

Si je n'ai pas trop présumé, Monsieur, de votre indulgence pour ces faibles écrits, j'ose vous prier de lire ce prospectus, de le répandre autour de vous, de vouloir bien recueillir les noms des souscripteurs qui répondront à cette pensée, et de me les transmettre.

Je n'ai pas besoin, Monsieur, de vous dire que votre nom, inscrit sur les pages de ce travail littéraire, le sera surtout dans mon souvenir.

AL. DE LAMARTINE.

P. S. — Je vous prie d'adresser les lettres et listes de souscription, franc de port, à M. de Lamartine, n° 82, rue de l'Université, à Paris.

A dix ans de là, Lamartine écrivait encore au Hyérois :

43, rue de la Ville-l'Evêque.

Mon cher Meissonnier,

Je me croyais oublié de vous, tandis qu'en repassant mes beaux jours je me souvenais de vos beaux vers qui charmaient ma jeunesse ou bien que je m'entretenais avec vous de nature et de poésie sur cette petite terrasse où Massillon méditait son harmonieuse éloquence et où vos beaux pigeons bleus s'abattaient au soleil pour becqueter les miettes de votre pain. — Vous voyez que je n'ai rien oublié de votre portrait, pas même le cadre. — Recevez donc le mien, il a trente ans, mes années en ont soixante, mais je vous assure qu'il n'y

a pas un jour entre le temps où je vous aimais et le temps où je vous aime.

AL. DE LAMARTINE.

M. Meissonnier, maison Massillon, Hyères, Var.

Timbre de la poste : Paris, 10 février 59.

Voici, pour finir, un souvenir pénible des derniers jours de Lamartine, qui furent aussi les plus mauvais :

[décembre, 1865.]

Mon cher Meissonnier,

Vous vous souvenez donc encore de moi? C'est juste, car j'entends toujours votre doux et philosophique entretien à l'ombre du palmier unique d'Hyères (1) ou sur le palier frais, pensif de la maison de Massillon.

Essayez, essayez de me sauver encore de l'expatriation dans trois mois. Je n'ai d'espoir que dans l'amitié active de quelques cœurs comme le vôtre.

Mais qu'ils sont rares ! Et que la France est sourde à celui qui s'est tant dévoué, corps et biens, pour elle !

Je vous fais adresser par le comité un paquet de 500 circulaires, qui bien adressées par vous peuvent faire autant qu'un comité. Aidez l'un par l'autre.

Adieu et tendre reconnaissance. Ecrivez-moi promptement.

LAMARTINE.

43, rue Ville-l'Evêque.

A cette lettre, était jointe une circulaire lithographiée en fac-simile :

Paris, 1er décembre 1865.

M.

Je touchais à ma libération complète, quand deux contre-temps pénibles viennent de nouveau la suspendre.

L'Angleterre, tout en reconnaissant la légitimité de sa dette envers moi, en ajourne le remboursement.

Le gouvernement de mon pays ne m'avait jamais paru hostile. J'avais apprécié son obligeante neutralité dans mes rapports financiers avec le public.

Ses dispositions nouvelles semblent aujourd'hui subordonnées à des conditions peu compatibles avec la délicatesse de ma position.

(1) Ce palmier est un arbre incliné à 10 degrés vers le sol, et soutenu à trois mètres de la racine par un petit mur de maçonnerie. Il se trouve dans le jardin Denis. La légende, à Hyères, veut que ce palmier ait été planté par Lamartine. On voit ici l'origine de ce conte.

Il ne me reste que mon travail pour solder mes créanciers ; je le recommande à votre amitié et je vous prie de vouloir bien signer et me renvoyer la promesse d'abonnement ci-jointe.

ALPH. DE LAMARTINE.

Le *Cours de littérature*, quelques mois plus tard, devint inutile : le gouvernement impérial accordait enfin à Lamartine, dans des circonstances d'ailleurs peu décentes, la rente viagère d'un capital de 500.000 francs.

FERNAND CAUSSY.

LA BOUTIQUE

A René Boylesve.

La mercerie de Mme Fridaine était au bout de la rue des Dames. A mi-chemin de l'église et du marché, tout proche des jardins de la préfecture, dont les platanes festonnaient le ciel, la boutique était bien à portée des gens de Beaumont. Mme Fridaine l'occupait depuis trente-neuf ans. Elle avait enterré successivement son mari, son gendre et sa fille et restait seule avec les enfants de la morte, deux petites filles qu'elle élevait de son mieux et qui jouaient à la marelle, mi-vêtues, après l'école, sur le seuil de la mercerie.

Mme Fridaine avait eu trop de chagrins pour ne pas savoir qu'ici-bas les hommes puisent dans le travail leur consolation. Tout en élevant les enfants, elle ne négligeait pas son commerce. De fait, la boutique était avenante. Elle possédait, en guise d'enseigne, au-dessus de la porte, un bélier d'or qui piaffait dans le vide. Chaque dix ans, on le faisait redorer. C'était une bête sympathique. La petite ville y était habituée comme aux bocaux de Langlois, le pharmacien, ou à la statue de Dupont, une gloire locale, qui triomphait en face de la gare dans une collerette de balisiers et de géraniums. L'orgueil de Mme Fridaine, c'étaient ses vitrines. Elle les lavait à grande eau deux fois la semaine, afin que du dehors tout parût au passant étincelant et neuf. Puis elle mettait les objets en ordre. Des chapeaux plats étaient exposés sur des perchoirs. Les parures de boutons, nacre, ivoire et os, brillotaient faiblement sous un pupitre de verre et les boîtes de mouchoirs, grandes ouvertes, laissaient voir leur fragile marchandise liée en croix par des faveurs.

— Telle que vous me voyez, disait Mme Fridaine avec orgueil, je n'ai pas besoin de mes yeux pour savoir où sont les choses.

Elle tenait aussi pour son plaisir un minuscule rayon d'éventails et de parfumerie. Mais ces accessoires ne l'inquiétaient guère. C'était là simplement une concession qu'elle faisait au goût du jour. Elle affirmait hautement qu'un vrai

commerçant doit avoir sa spécialité. Si chacun se mêle de tout, il ne fait rien de bon...

Entre les fillettes, Mme Fridaine se trouvait heureuse. Elle ne s'usait guère à son doux métier. Elle fut une jolie vieille alerte et souriante avec un bonnet de velours sur des cheveux d'argent. Son grand âge lui avait donné de l'expérience. Elle jaugeait le client d'un coup d'œil net, décisif et ne remuait pas plus de boîtes qu'il ne le fallait pour le décider. Elle eût voulu façonner les enfants à sa propre image, mais des deux il n'y avait guère que Marguerite qui montrât pour la mercerie des dispositions. Celle-ci connaissait à fond le répertoire en usage auprès des clientes. Elle disait gentiment : « Et avec cela, Madame? » ou bien : « Nous avons une occasion », et les dames lui achetaient, en effet, contentes, amusées, rien que pour voir l'arc de son sourire ou le frétillement heureux de son catogan. Annette, la seconde, était une écolière aux yeux vifs dont le sarrau de lustrine était barré d'une écharpe bleue. Les voisines affirmaient qu'elle avait l'esprit porté vers la science et qu'il faudrait en faire plus tard une institutrice. Pour l'instant, d'ailleurs, elle se distinguait surtout par son amour des friandises. Elle attendait impatiemment à chaque fin de mois la tournée de M. Cheval, voyageur de commerce et représentant de la maison des Deux Abeilles, qui fournissait le Bélier d'Or et apportait dans les poches de son pardessus des bonbons de chocolat mêlés aux échantillons.

Bien qu'elle connût toute la ville, Mme Fridaine avait peu d'amis. Elle voyait trop de visages pour les aimer tous. Pourtant, de temps à autre, elle recevait la visite du père Lecocq ou de Mme Sableux. Le père Lecocq avait voyagé dans les trains-postes. Il fut de ceux qui font le tri, sous une lampe avare, au rythme énervant des express. Une amitié de jeunesse le liait au grand-père Fridaine. Il continua de fréquenter sa veuve. C'était un beau vieillard haut monté sur de maigres jambes. Par taquinerie plutôt que par conviction, il vantait le progrès moderne. Mme Sableux lui tenait tête avec une voix têtue et enrouée. Mme Fridaine venait au secours de sa vieille amie. Parfois, les esprits s'échauffaient, la discussion se faisait plus vive. Mais un client apparaissait-il, aussitôt ces petites gens redevenaient calmes. M. Lecocq se tenait debout par déférence, car il ne voulait pas faire tort à Mme Fridaine.

Mme Sableux, les jours de presse, ne dédaignait pas de se rendre utile. Ses doigts cherchaient à tâtons les paquets d'aiguilles et le cordonnet. On recevait aussi, de temps en temps, M. et Mme Colliard, un vieux ménage qui tenait, rue Adélaïde, un magasin de cannes et de parapluies. Leur fils venait là pour Marguerite. La jeune fille, à dix-sept ans, était bien jolie. Elle avait des joues fraîches, des sourcils légers et le gaz poudrait d'or ses cheveux chatains. Mme Sableux regardait M. Lecocq et ils souriaient parce qu'ils avaient tous deux la même pensée. Ils en parlaient même, aux mauvais jours, quand un seul parapluie les abritait jusqu'à la maison de la petite rentière.

— Tant mieux pour Annette, appréciait Mme Sableux. De cette façon elle gardera la mercerie. Ça lui vaudra mieux que de faire la classe.

— Hé-hé. L'enseignement est une belle carrière.

— Laissez-moi donc tranquille. Elle n'a jamais été faite pour cela.

Puis ils se taisaient, sachant bien qu'au fond les mots sont vains et qu'il faut laisser la parole à la destinée.

II

Un matin, entre dix et onze, la porte s'ouvrit et Mme Sableux entra. C'était en hiver. Le poêle chaud fondait aux vitrines les lis de la gelée. Mme Sableux défit lentement le châle vieux rose qu'elle enroulait habituellement autour de sa gorge.

— Tiens, dit Mme Fridaine, quel bon vent vous amène ?

Mme Sableux s'était assise. Ses jambes emprisonnaient un gros parapluie. Elle hocha son menton aigu :

— Un bon vent ! Ce n'est guère le mot qu'il faut dire. Je dois vous faire part d'une grave nouvelle.

— Une grave nouvelle !...

— Je la tiens de Michel, le neveu de l'entrepreneur de serrurerie. Vous connaissez le pâté Brochard ? Les six bicoques, au total, ne valent pas grand'chose... Eh bien ! le vieux a vendu... Cela s'est fait doucement, sans que personne y voie goutte...

— Et puis après ?

— Oh, je vous le donne en mille. Savez-vous ce qu'on va construire là ?

— Dépêchez-vous donc.

— Un magasin, ma bonne amie.

Il y eut un petit silence tragique. Grand'mère Fridaine poussa la lèvre en avant avec une mine d'enfant agacée. Puis elle mit ses mains l'une sur l'autre et, avec la paume de la gauche, elle frictionnait très vivement la droite.

— Un magasin ! Ah, ah ! Et qu'est-ce qu'ils vendront dans leur magasin?

— Mais de tout, ma chère. Des vêtements, du linge, de la mercerie...

Grand'mère eut un sourire :

— De la mercerie ! Tiens, au fait, c'est une idée. Eh bien, qu'ils vendent de la mercerie, ces braves gens, je ne m'y oppose pas.

— Oh... Si vous le prenez de cette façon-là...

Un instant, les deux femmes s'observèrent. Mme Sableux était effarée. Bien qu'elle connût l'orgueil de Mme Fridaine, elle ne s'attendait pas à trouver ce calme. Elle tenta de le bouleverser par des réflexions.

— Une honte, vous dis-je. Nous allons être en proie à des exploiteurs. Ah, vraiment, il se passe de jolies choses sous ce gouvernement de malheur.

Mme Fridaine accueillit dédaigneusement de tels propos. Négligemment elle interrogea.

— Qu'est-ce qui s'occupe de cette affaire ?

— Ils sont trois, paraît-il. Moi, je n'en connais qu'un : Potte, vous savez bien, le neveu du notaire...

— L'ancien « conseil judiciaire » ?

— Lui-même.

— Oh bien, oh bien, je suis tranquille.

Mme Fridaine se prit à rire. La glace était rompue. A tous, désormais, elle imposerait le nom du fils Potte. C'était la meilleure défense.

M. Lecocq reçut la première attaque. Comme il montrait de l'inquiétude pour sa vieille amie, Mme Fridaine l'arrêta net dès le préambule.

— Potte ! Ah ! Ah ! Ce garçon a donné ses preuves. Ne vous tourmentez pas. Ils jetteront peut-être les fondations. Ils n'achèveront jamais la bâtisse.

Elle s'édifia cependant. Les matériaux arrivèrent au début

de mars. Il n'avait guère fallu plus de huit semaines pour que les bicoques tombassent sous le pic des démolisseurs. Bientôt, les fardiers secouèrent le pavé des rues, le rabot, sur la pierre de taille, jeta au loin ses cris discordants. De la rue des Dames, quand le vent portait, on entendait le « hue » des charretiers et les claquements de fouets. Chaque fois, Mme Fridaine avait un petit saut. Elle murmurait :

— Ça ne devrait pas être permis de frapper les bêtes.

De temps en temps, le dimanche, par distraction, elle allait voir l'état des travaux. Elle s'arrêtait devant le chantier, hochait la tête et confiait aux petites :

— Avant que tout cela soit debout, il coulera de l'eau dans la rivière.

Dans la ville, une coterie s'était formée. Les Colliard en étaient l'âme. Ils tenaient de bonne source, affirmaient-ils, que l'entreprise n'était pas viable. On avait vu les associés de Potte. Ils n'inspiraient guère confiance. L'un d'eux était un petit vieillard avec une tête de fouine et des yeux sournois. L'autre avait une stupide face de pleine lune. Sa chair, au-dessus du col, formait un pli rose. A chaque effort, il s'épongeait le front. Ces messieurs venaient de Paris une fois la semaine et descendaient à l'hôtel Faviol. Potte les venait voir. Ils faisaient monter du champagne et se couchaient à minuit passé. Les garçons collaient une oreille au mur pour écouter leur conversation. Ils parlaient de « syndicat financier » et de « commandite ». M. Lecocq osa risquer une opinion :

— Ce ne sont pas des empotés, déclara-t-il.

A quoi Mme Sacleux riposta :

— Vous en avez de bonnes, c'est bien malin de faire fortune en se servant de l'argent des autres !

La défiance est une graine qui s'éparpille. Les petites gens s'avertirent et serrèrent les coudes. Même les bouchers, les épiciers, tous ceux dont l'intérêt n'était pas en jeu, épousèrent, par esprit de corps, la querelle des autres. Mme Ternaux, la femme de l'herboriste, affirmait avec un clin d'œil :

— Ce n'est pas la couleur de mon argent qui les réjouira.

Enfin, il y eut le geste des Malézieux. M. Malézieux, le peintre décorateur, avait une clientèle nombreuse et choisie. Il travaillait adroitement et, à chaque début de saison, les

châtelains des environs le faisaient appeler. Potte sollicita le concours de Malézieux. L'affaire était belle. Malézieux, noblement, se refusa d'établir un devis pour les « parvenus ». Il prétexta des commandes urgentes. On dut faire venir de Paris un autre peintre. Les enfants de l'école le montraient au doigt comme un malfaiteur.

Un soir, au retour de la classe, Annette jeta son carton sur la table-caisse :

— Ah ! grand'mère, si tu voyais ça.

Elle conta les derniers embellissements du magasin. Est-ce qu'à présent les ouvriers ne posaient pas sur le mur des plaques de faïence ! Il y avait mille sujets divers : des fleurs, des animaux, des naïades jouant de la conque au milieu des vagues. Et ce n'était pas tout, vraiment. L'enseigne « Aux Armes de Beaumont » était magnifique. Elle se détachait au-dessus du toit en grosses lettres d'or.

— Tu dis, petite ?

Annette, puérilement, répéta la chose. Mme Fridaine, cette fois, était outrée. Elle porta ses deux poings à ses oreilles.

— Mais c'est indigne ! De quel droit ces étrangers osent-ils prendre une pareille autorité... Je ne comprends pas que le Conseil Municipal ait laissé faire ça.

M. Lecocq était du Conseil. Ce fut lui qui recueillit la tempête. Mme Fridaine et Mme Sableux le percèrent de flèches. Il résista galamment à cette double attaque.

— Voyons, mes bonnes amies, un peu de logique. En somme, que pouvions-nous faire ? Le choix d'une enseigne appartient à tous. Que diriez-vous, si je demandais à Mme Fridaine de décrocher son petit bélier d'or ?

— Ça viendra, ça viendra, dans le siècle où nous vivons, riposta Mme Sableux en grinçant des dents.

M. Lecocq eut fort à faire pour calmer ses deux amies. Il exposa, non sans amertume, les difficultés de l'heure présente pour le petit commerce.

— Il est certain, disait-il, que le dernier mot est aux grosses affaires... Tenez, par exemple, en Amérique...

Mme Sableux l'interrompit :

— Ne parlons pas de l'Amérique. — C'est bien assez de nous occuper de ce qui se passe chez nous.

Mme Fridaine conclut :

— A vous écouter, il n'y aurait plus qu'à fermer boutique... Heureusement, nous n'en sommes pas encore là.

Des affiches couvrirent les murs. Elles annonçaient l'ouverture du magasin pour le 25 mai. Les nuits de Mme Colliard furent plus agitées. Elle confiait à Mme Ternaux :

— Nous allons bien voir ce qu'il y a là-dessous.

L'inquiétude se doubla de ce que les derniers aménagements s'accomplissaient dans un grand mystère. De la gare au magasin, c'était un va-et-vient perpétuel. Des camions chargés de caisses avaient remplacé les voitures de pierre. Puis les employés vinrent de Paris. C'étaient de jeunes hommes vifs, délurés qui, dès six heures, se répandaient dans les brasseries et dans les cafés. La famille Colliard prit l'initiative d'un mouvement. Le fils avertit les jeunes gens de son patronage et ceux-ci organisèrent une « imposante » manifestation. Le 25 mai, à huit heures, des bordées de sifflets accueillirent l'ouverture des portes. Toute la population était réunie. Il y avait sur la place une foule tumultueuse. Le personnel des « Armes de Beaumont » était à son poste. A la colère, il opposait d'indulgents sourires. Conscient de sa force, il avait l'indifférence du lion pour les mouches.

Un ciel net baigné de soleil avivait l'éclat des pierres neuves et des lettres d'or. Les plaques de faïence étincelaient dans le matin pur. Jusqu'à deux heures, personne n'osa franchir le seuil détestable. Puis, quelqu'un se risqua, une cousine des Potte, une grosse dame à chapeau de roses, qui traînait à sa remorque un carlin grognon. Elle acheta des mouchettes et sortit en tapinois, la tête basse, le pas hésitant, courbée sous le mépris universel.

III

Un mois courut et le magasin vivait encore. On s'habituait peu à peu à cette grande bâtisse qui semblait jeter un défi au peuple. Deux oriflammes balançaient dans le ciel sa raison sociale. « La direction ne reculera devant aucun sacrifice », disait le prospectus, qu'une fois la semaine, à tout le moins, le facteur déposait chez l'habitant. De tels moyens indignaient Mme Colliard.

— Et vous appelez ça du commerce ? disait-elle, les sourcils hauts et les bras croisés.

Elle ajoutait.

— Ah! non! Pour sûr. Je ne mange pas de ce pain-là. Mais il ne s'agit que de prendre patience. Ils finiront bien par s'user.

Elle apprit bientôt à ses dépens qu'il n'est pas toujours aisé de manier les foules. Sa position de dame patronesse de « la Croûte de pain » lui assurait, croyait-elle, sur la classe ouvrière, une autorité. Elle en usait pour dénigrer le magasin dont les produits étaient, affirmait-elle, une « affreuse camelote ». Mais ses petits bras courts n'avaient pas l'envergure suffisante pour étreindre une ville. D'ailleurs, les prix marqués au catalogue étaient bien tentants. Elle assista donc, chagrine, à la montée du faubourg vers la maison Potte. Des filles s'arrêtaient aux étalages. Elles avaient pour les chiffons des regards d'envie. Quand l'une entra, l'autre suivit. Le chemin connu, elles ne purent le désapprendre. Du moins, Mme Colliard se vengea-t-elle d'éclatante façon en donnant congé à la mère Chantel, une vieille femme qui faisait le ménage chez elle et avait eu le tort d'acheter, pour son usage, une casserole en émail à la maison Potte. Elle signifia cette exécution à Mme Fridaine :

— Si tout le monde agissait comme moi, déclara-t-elle, ça donnerait à réfléchir aux têtes sans cervelle.

— Ne vous tourmentez pas, dit grand'mère Fridaine. Les braves gens ont toujours le dernier mot.

Mme Fridaine affectait le mépris et l'indifférence. Elle disait avec un geste d'épaules :

— Ne vous occupez donc pas de ces intrigants. Vraiment, c'est leur faire beaucoup d'honneur !

Sa boutique était un temple où se réfugiaient les vieilles idées. De l'été merveilleux, elle ne voyait rien. Elle se levait à six heures, ouvrait les volets, balayait la pièce. Les fillettes s'éveillaient une grande heure plus tard. Mme Fridaine le tolérait et évitait de les contrarier. Pourtant, de temps à autre, elle était distraite. Elle gardait les yeux obstinément fixés sur les cartons lie de vin aux poignées d'or mat.

— A quoi penses-tu? disait brusquement l'une des jeunes filles.

— A rien, répondait Mme Fridaine.

Mais parce qu'elle mentait, soudain, elle avait les pommet-

tes roses et, tout de suite, elle parlait vite pour mieux jouer l'indifférence.

Un jour, le Bélier d'Or reçut la visite des parents Colliard. Ils demandaient pour leur fils la main de Marguerite. C'était là une chose prévue. On décida que le mariage serait célébré vers la fin de septembre. Les Colliard prirent à cette époque une grave décision. Ils cédèrent à leur fils le fonds de commerce et se retirèrent à la campagne dans une maisonnette qu'ils avaient achetée.

— Voilà des gens sensés, proclamait M. Lecocq. Ils n'ont connu de leur métier que les agréments. Les petits auront du fil à retordre.

— Il en est de même pour tous, affirma Mme Fridaine.

M. Lecocq rapetissa ses yeux.

— Oh, pour vous, ma bonne amie, je suis bien tranquille. Dieu merci, vous avez de belles petites rentes. Dès qu'Annette sera mariée, vous irez planter vos choux.

Mme Fridaine toucha ses lunettes :

— Tiens, vous avez une façon à vous d'arranger les choses. Il est vrai que j'avais oublié de vous consulter. Eh bien, détrompez-vous, mon cher. Qu'Annette se marie ou non, je garde la mercerie.

— Jusqu'à la fin ?

— Jusqu'à ma première infirmité.

— Oh... Ce ne sera pas de sitôt.

— Merci bien du compliment.

Ils rirent ensemble avec une malice de vieilles gens désabusés. Bien qu'elle le prît de haut avec M. Lecocq, grand'mère Fridaine, néanmoins, acceptait son genre d'esprit ; c'était, depuis son mari, le seul homme dont la familiarité ne lui déplût pas. Elle lui disait avec un sourire qu'elle ne le chassait point, car elle avait besoin d'être mortifiée.

Grand'mère fit bonne figure à la noce. Toutefois, pour ne pas mécontenter le client, le jour même, au désespoir des petites, elle ouvrit la mercerie de huit à dix heures. Etait-elle émue ? On l'ignorait, tant elle prenait soin de ne pas le paraître. Elle avait fait rafistoler, pour la circonstance, une vieille robe noire avec des pampilles de jais et elle avait l'air bien surprise d'être dehors, de voir le ciel pur, l'écume des nuages, le tourbillon des amis envahissant le porche. De la cérémonie

elle retint peu de chose. Un détail suffisait à l'occuper. Mme Ternaux avait fait craquer une paire de gants neufs. Cet événement prenait dans son esprit une importance exceptionnelle. C'est que, l'avant-veille, Mme Ternaux avait confié à son amie son intention d'acheter, pour faire une expérience, une paire de gants à la maison Potte. Et c'étaient ces gants-là qui avaient craqué ! Mme Fridaine était rayonnante. Elle disait à tous :

— Vous ne savez pas, les gants de Mme Ternaux — eh bien ! ils en venaient, ils en venaient.....

IV

L'anecdote fit son tour de ville. Elle n'eut pas, toutefois, sur l'esprit public les effets que Mme Fridaine en pouvait attendre. De toute l'affaire on retint seulement que Mme Ternaux était allée aux « Armes de Beaumont » et qu'elle y avait fait une acquisition. On ne chercha pas à ce geste une raison profonde. Il suffisait qu'elle l'eût accompli.

Le plus curieux, c'est que le fils Potte eut vent de l'histoire et qu'en homme d'esprit il fit porter à l'adresse de Mme Ternaux une nouvelle paire de gants et un mot d'excuse. Mme Ternaux fut interdite. A la longue, pourtant, elle réfléchit qu'elle aurait mauvaise grâce à s'offusquer d'un tel procédé. La secrète indulgence qu'elle eut, à partir de ce jour, pour les gens du magasin ne tarda pas à se manifester d'une façon plus effective. Mme Ternaux fut une cliente, une cliente honteuse, timorée, mais une cliente quand même. Et elle ne pouvait s'empêcher de dire « que c'était bien commode, qu'on trouvait là tout ce qu'on voulait, que la marchandise était toujours fraîche parce qu'il y avait beaucoup de débit ». Ces paroles frappèrent les oreilles de Mme Sableux. Elle les porta, chaudes encore, à la boutique de Mme Fridaine.

— Hein, cette girouette !... Qui donc aurait cru ?

Mme Fridaine était une femme d'expérience. Elle eut son coup de menton familier.

— Ça ne m'étonne pas, ma chère amie. Je n'ai jamais eu grande confiance en Mme Ternaux. Elle avait une tante qui était faible d'esprit.

Le certain, c'est qu'en dépit de Mme Sableux et de Mme Fridaine un mouvement nouveau commençait à se dessiner. Voici qu'après avoir détracté le magasin et voué à la ruine ce cube

de pierre neuve dont la seule vue lui était odieuse, le peuple, à présent, s'y ruait avec allégresse, la bourgeoisie suivait le peuple et il n'était pas jusqu'aux grandes dames, Mme Lesourd, la femme du docteur, Mme Brisail, la femme du Directeur des Contributions, qui n'achetassent, elles aussi, des articles à bon compte et n'en fissent l'éloge à leurs proches amies. C'était cela, surtout, qui indignait Mme Sableux.

— Pensez donc! Pour payer trois sous de moins, elles traverseraient la ville à cloche-pied.

M. Lecocq répondait :

— Hé, chère Madame, chacun est libre de son argent. Vous ne pouvez empêcher les gens de le porter où bon leur semble.

— Alors toutes ces femmes sont des idiotes.

— Hé... hé...

— Je dis ceci, M. Lecocq, et je vous prie de bien m'écouter. Si j'étais à la place de Mme Fridaine, je ne céderais pas. Nous verrons bien la fin de tous ces abus.

— Je suis très vieux, chère Madame.

— C'est bon... c'est bon... Ne plaisantons pas.

Chaque jour apportait la nouvelle d'une défection. Mme Fridaine feignait d'y être insensible. Elle enregistrait les trahisons d'un petit « Ah! », sec, mordant, qui enterrait à tout jamais ses relations avec le transfuge. Le dimanche, sur le Cours, il y avait certaines voilettes, certains rubans qu'elle ne saluait pas. Quelquefois, excédée, elle prenait le bras d'Annette, elle l'attirait à l'écart le long des charmilles :

— Viens ici, petite... Il y a plus d'ombre.

Mme Fridaine était une femme ordonnée. Chaque soir, elle faisait ses comptes. Mais nul, en dehors d'elle, ne connaissait son chiffre d'affaires. Qu'il eût fléchi, cela ne faisait de doute pour personne. Pourtant, elle ne se plaignait pas. Ses amis, à cause de sa fierté, gardaient le silence. Ils évitaient de la blesser par des allusions. La grosse Mme Malézieux fut moins adroite. Un jour, en rassortissant des soies, elle interrogea tout à trac :

— Mais ce magasin doit vous faire un tort énorme ?

Grand'mère avait pâli légèrement. Une contraction lui pinça la lèvre. Mais elle se remit tout de suite.

— Allons donc ! répondit-elle. C'est comme dans tout. Il y a des hauts et des bas.

V

Les jeunes Colliard n'avaient pas la même résignation. Ces enfants apportaient dans la vie un patrimoine d'espoirs neufs et les événements, déjà, commençaient à le dédorer. Ce n'était pas à la légère que le père Lecocq avait affirmé : « Les petits auront du fil à retordre. » Le fait est qu'ils avaient grand mal à joindre les deux bouts. Au milieu de l'année, Marguerite eut un enfant, une loque de chair fragile, vagissante, qu'elle nourrissait et traînait d'une chaise à l'autre, dans la boutique aux parapluies, sous le regard apitoyé des clients qui se faisaient de plus en plus rares. Les Colliard, eux, proclamaient bien haut qu'ils étaient victimes de la concurrence. Cet aveu faisait le désespoir de Mme Fridaine. Elle tançait vertement les nouveaux époux :

— Voulez-vous bien vous taire. A quoi cela sert-il de crier famine ? Il vaut mieux faire envie que pitié. Si l'on vous entendait, il y a trop de gens qui seraient heureux.

Les jeunes Colliard pâtirent en silence. Ils ne vendaient guère. La maison Potte offrait un modèle à 7 fr. 95 « inusable et indéchirable » et la lutte, désormais, n'était plus possible. D'ailleurs, les jeunes gens étaient trop timides, trop apeurés. Les mêmes parapluies à tête de canard moisissaient à leur devanture. — Leur meilleur client c'était Mme Sableux, qui venait les voir et les agaçait de sa pitié douce. Pour les aider, elle achetait de temps en temps une ombrelle, dont elle faisait don à quelque jeune fille. Mais cela ne suffisait pas...

Un soir, à la fin du dîner, le fils Colliard reçut une lettre. Sur l'enveloppe, il reconnut avec surprise le cachet des « Armes ». Il tournait et retournait le pli dans sa main tremblante :

— Que peuvent-ils me vouloir ? murmura-t-il.

— Oh, dépêche-toi, disait Marguerite, dont les yeux étincelaient de curiosité.

La lettre était bien de Potte, en effet. Le directeur du magasin l'invitait à se présenter chez lui « un de ces prochains jours ». Il questionna sa femme.

— Que dois-je faire ?

Marguerite haussa les épaules.

— Vas-y toujours... Après tout, ils ne te mangeront pas.

Le lendemain, Jean Colliard prit le chemin de la maison Potte. Le fils Potte occupait au second étage un cabinet luxueux qui avait vue sur le canal. Ce n'était plus le fêtard d'autrefois. Il portait au front, à présent, le pli soucieux des hommes d'affaires. A ses côtés se tenaient ses deux associés, M. Fresnel et M. Leborgne. Il tendit à Jean sa main large ouverte :

— Monsieur Colliard, voilà ce dont il s'agit : vous n'ignorez pas, je suppose, la situation que nous occupons. Je regrette qu'elle se soit faite au détriment d'honnêtes travailleurs. Mais il y a place pour tous, à condition qu'on sache la trouver. Je connais votre position. Je sais qu'elle ne répond pas à votre mérite. Eh bien, voilà ce que je vous propose. Faites de votre boutique un atelier de réparations pour le magasin. Je crois que vous n'aurez pas à vous repentir...

Les Colliard ajournèrent leur réponse. Ils balancèrent entre eux les inconvénients et les avantages. Puis, finalement, ils décidèrent qu'ils accepteraient la proposition de Potte. Mais il fallait avertir grand'mère Fridaine. — Ils abordèrent le sujet avec précautions. D'abord, la vieille femme ne comprit pas. Elle les regardait l'un après l'autre, avec des yeux vagues, comme si elle eût perdu la raison. Puis, quand elle eut saisi, elle croisa les bras :

— Vous ne ferez pas cela.

Respectueusement, ils exposèrent leurs raisons d'agir. Ils dirent leurs tristesses, leurs difficultés. Grand'mère les écoutait à peine.

— Et puis après ! Vous êtes jeunes, hein ! Plus tard, vous vous paierez des douceurs.

Mais quand elle les vit bien décidés, elle entra dans une grande colère. Annette s'était réfugiée dans un coin. Mme Fridaine ouvrit la porte de la boutique :

— Sortez de chez moi... C'est une honte... J'aimerais mieux vous voir manger des cailloux qu'exercer un métier pareil !

VI

Deux faillites inaugurèrent la nouvelle année. Rubin, le papetier de la rue de l'Horloge, fut trouvé pendu. Mme Sableux porta la nouvelle à Mme Fridaine. Elle larmoyait :

— Ah, ce Potte !.. On peut dire qu'il en a sur la conscience !

Mme Fridaine se redressa. Elle méprisait, disait-elle, « tous les cœurs de lièvre ». Elle eut peu d'indulgence « pour un Rubin qui ne savait pas regarder le malheur en face ». Mme Sableux fut contrainte de se taire. En désespoir de cause, elle accusa la fatalité.

— Oh les années... les années... que nous traversons.

La brouille survenue entre l'aïeule et Marguerite l'avait atterrée. Elle essaya vainement d'arranger les choses. Au premier mot on la cloua net.

— Ma chère Louise, mêlez-vous donc de ce qui vous regarde. Je ne suis plus une petite fille.

Par crainte de perdre une amitié, cette fois encore, elle garda le silence.— Pourtant elle en venait, elle aussi, à penser comme M. Lecocq. Si Mme Fridaine était raisonnable, elle vendrait son fonds et se retirerait à la campagne. C'est que le vide, de plus en plus, se faisait dans la boutique. Chaque semaine apportait une nouvelle épreuve. La plus cruelle avait été la défection de Mme Desgenettes, la châtelaine des Combes, qui venait chaque samedi à Beaumont pour faire des emplettes et s'arrêtait un quart d'heure à la mercerie. — Un jour, elle ne vint pas et une voisine conta qu'elle avait vu sa voiture arrêtée devant la porte du magasin.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous ? éclatait Mme Sableux en portant ses poings à ses tempes.

Ce qu'ils avaient tous, elle l'apprit à ses dépens quatre mois plus tard. Mme Sableux possédait de vieux chenets en cuivre. Maintes fois, elle avait rêvé : « Il faudra que je remplace mes chenets. » Pourtant, elle ne s'y décidait pas, faute de trouver à bon compte un modèle qui lui convînt. Or, un soir, en passant devant le magasin, brusquement, elle s'arrêta. C'est qu'elle venait d'apercevoir à la montre une paire de chenets qui répondait totalement à ses désirs. Une mince étiquette liée par un fil rose attestait la modicité du prix. Dix fois de suite Mme Sableux passa devant les chenets merveilleux. Un combat se livrait en elle. Elle eût voulu étouffer cette envie comme une bête mauvaise. Mais, finalement, comme elle souffrait trop, elle usa d'un vil stratagème. Elle pria Mme Chantel, l'ancienne femme de ménage des Ternaux, d'acheter les chenets « comme pour elle » et de les lui apporter discrètement.

La chose fut faite et les chenets installés dans la salle à

manger de la vieille rentière. Mme Fridaine ignora toujours la trahison de sa plus tendre et meilleure amie.

VII

Le printemps vint. Par les aubes claires fleurissant le ciel, Annette se levait pour aller chercher une boîte à lait et des croissants chauds. Elle avait seize ans. Le ciel glissait entre les branches chargées de bourgeons pointus. Annette, dans l'ébouriffement du matin, était plus jolie. Volontiers elle traînait la pantoufle et s'oubliait à jaser aux portes. Quelquefois, par surprise, elle courait embrasser sa sœur. Au retour dans la grande rue, elle rencontrait des employés des « Armes de Beaumont » qui se rendaient à leur magasin. Des « Pstt... Pstt » la poursuivaient et la faisaient rire. Elle fuyait au galop et rentrait dans la boutique, rose et haletante. A la longue, pourtant, elle remarqua dans le groupe des employés un certain petit brun. Quand il lui dit un mot elle ne dédaigna pas de répondre et, plus tard, elle l'accompagna, derrière la rue des Dames, dans un chemin solitaire bordé de palissades dont les trous laissaient fuir des vols de liserons.

C'est ainsi que les jeunes gens s'accordèrent. Annette en éprouva beaucoup de joie. Toutefois, elle n'osa conter la chose à Mme Fridaine. Elle s'en remettait à l'avenir du soin de régler son sort. En attendant, elle acceptait sans murmurer la triste vie qui lui était faite. Grand'mère, en vieillissant, devenait maniaque. A présent, pour combler le vide des jours, elle imaginait de sortir les cartons un à un et de refaire toutes les étiquettes. Elles s'installaient l'une en face de l'autre et elles écrivaient. Les clients ne les troublaient guère. Quand il en venait un, par hasard, on l'accablait de prévenances comme s'il eût fallu dépenser d'un coup toutes celles qu'on tenait en réserve depuis longtemps. Les voisins, entre eux, plaignaient Annette. Bien qu'ils fussent au courant de son aventure, ils n'en soufflaient mot à grand'mère. Secrètement ils approuvaient la petite et raillaient l'aïeule. Le matin, quand on lui demandait des nouvelles de sa grand'mère, Annette rougissait. C'était une fille de son temps. Elle n'avait pas les idées de la vieille femme, mais son respect filial la détournait de le proclamer. Il entra petit à petit une grande pitié dans son affection. Quand grand'mère parlait des « brigands » de la maison

Potte, Annette gardait le silence, détournait les yeux. Elle songeait précisément à son petit ami qui était premier commis au rayon des chemises...

Mme Fridaine, plus que jamais, feignait d'être indifférente à tout ce qui se passait dans « leur » magasin. Un soir, cependant, après une visite de Mme Sableux, elle bouscula le couvert plus que de coutume. Annette la regardait avec étonnement.

— Tu ne sais pas ce qu'ils ont trouvé ! dit-elle enfin.

— Non, grand'mère.

— Ils donnent des primes à présent. Une demi-douzaine de mouchoirs brodés pour un acheteur de vingt francs d'articles. Ah, ça doit être du joli, leurs mouchoirs brodés !

Cette idée, pourtant, lui était insupportable. Le menton en main, elle médita. Le lendemain, elle écrivit une lettre hâtive à M. Cheval et, huit jours plus tard, elle reçut une caisse d'où, soigneusement, elle déballa une cinquantaine de petits flacons qu'elle posa dans sa montre au milieu des chapeaux de roses et des cache-corsets. Une pancarte disait :

Tout acheteur de 5 francs aura droit à un flacon d'eau de Cologne extra.

La chose faite, grand'mère se frotta les mains :

— Hein, tu vois, petite, c'est la réponse du berger à la bergère.

Ce fut la dernière grande pensée de Mme Fridaine. Un soir, en revenant du mois de Marie, par une de ces nuits fraîches et pures tout embaumées de glycines et de syringas, elle s'appuya plus fortement sur le bras d'Annette :

— C'est drôle, petite, je ne sens plus mes jambes.

Pourtant elle se raidit jusqu'à la maison. Arrivée elle eut une faiblesse. L'angoisse montait à son front en petites perles grises. Elle remua la tête de gauche à droite. D'une main fiévreuse, elle tâtait ses jambes :

— Oh... oh... ma pauvre enfant, je ne vaux pas dix sous.

Elle se coucha le front brûlant et les dents claquantes. Annette se leva dans la nuit pour faire une tisane. Mais, le matin venu, il fallut appeler le docteur. Il ausculta la vieille femme et déclara qu'elle avait une fluxion de poitrine.

Mme Fridaine avait trop souffert pour lutter beaucoup. Le

second jour, comme Marguerite était venue, Annette interrogea :

— Veux-tu la voir?

— Jamais de la vie, fit grand'mère en serrant les lèvres.

Mais vingt-quatre heures plus tard, elle la demanda. Il est vrai qu'elle avait perdu la tête. Ses souvenirs remontaient bien loin. Marguerite était une écolière au tablier de lustrine, aux doigts tachés d'encre. Ce fut la petite-fille d'autrefois qui reçut le baiser de l'aïeule.

— Tout est fini, dit Annette en portant une main à ses yeux.

La grand'mère était morte, en effet. On mit entre ses doigts usés un rameau de printemps. Mme Sableux, prévenue en hâte, vint s'agenouiller au chevet de sa vieille amie. Elle disait là, dans l'atmosphère de la mort, des chapelets émus et interminables.

— La pauvre femme, disait Mme Malézieux à Mme Ternaux, c'était une brave créature ! Mais, pour la petite, il vaut mieux que les choses s'arrangent de cette façon-là.

Annette, elle, pleurait sincèrement. Elle n'avait pas l'âge où l'esprit raisonne. Les conséquences de l'événement ne la touchaient guère. Elle était toute à sa douleur. Elle revoyait les beaux yeux et les cheveux d'argent de maman Fridaine. Le son de sa voix lui mouillait la gorge.

Tout Beaumont vint à l'enterrement. C'était un de ces jours clairs, merveilleux où le ciel vibre au-dessus des toits comme un étendard. Un froufrou de pigeons emplissait les rues. L'humble char avec ses quatre couronnes d'immortelles d'or oscillait lentement sur le pavé gris. On pénétra dans le cimetière, qui reposait au pied du coteau.

— Oui, disait Marguerite à M. Lecocq, je comprends que ma sœur ait un grand chagrin. Moi, ce n'est pas la même chose... Elle a été trop dure pour nous.

Elle souriait à son enfant qui courait dans l'herbe. Des moucherons formaient un dôme vibrant au-dessus des rosiers. La bière fut descendue, puis les assistants jetèrent l'eau bénite dans le trou béant. Annette était tombée à genoux. Elle sanglotait dans son mouchoir.

— Grand'mère... ma pauvre grand'mère !

Ce fut Mme Sableux qui lui prit le bras et la contraignit

à se relever. Alors elle s'aperçut que le commis du rayon des chemises était tout près d'elle. Il avait suivi pieusement la cérémonie... Il se tenait devant Marguerite, qui lui disait avec un sourire :

— Nous allons nous rafraîchir... Vous viendrez bien avec nous.

Les intimes gravirent le coteau. Là-haut était le « Moulin », une humble auberge où les gens de Beaumont, au temps des beaux jours, allaient prendre un verre. Tous s'assirent dans le jardin autour d'une vieille table. On entendait les cris d'oiseaux d'une escarpolette. Comme le jeune homme s'installait près d'elle, Mme Sableux, machinalement, se leva pour lui faire place à côté d'Annette...

Du tertre, ils apercevaient toute la ville. On eût pu montrer chaque maison : ici la boutique à Ternaux, plus loin, celle des Colliard, et à droite, dans un renfoncement, le Bélier d'Or, le pauvre Bélier d'Or « fermé pour cause de décès » et que, d'ailleurs, on ne rouvrirait plus. Le magasin était au-dessus de tout. Il dominait la gare et l'église. Sa façade neuve éclatait dans le jour léger. Des rayons frappaient les plaques de faïence qui jetaient des feux comme des pierres précieuses. Annette regardait au loin. Le vent avait séché ses larmes. Elle sentait confusément que tout le passé, derrière elle, était bien mort et qu'elle allait marcher désormais vers des temps nouveaux.

PIERRE VILLETARD.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXXIV. — Les Patries.

M. DESMAISONS. — Vous avez eu peur de la guerre, ces temps derniers ?

M. DELARUE. — Un peu, je l'avoue.

M. DESM. — Des gens affirment qu'elle est inévitable, et qu'un jour ou l'autre...

M. DEL. — Ne me dites pas cela.

M. DESM. — Enfin, vous croyez-vous entré dans l'ère de la paix universelle et définitive ?

M. DEL. — Non, il n'y paraît pas. Cependant...

M. DESM. — Cependant vous espérez.

M. DEL. — Cependant j'espère.

M. DESM. — Oui, c'est un système.

M. DEL. — Ce n'est pas un système, c'est un sentiment.

M. DESM. — Aïe !

M. DEL. — Je suis égoïste, donc pacifique.

M. DESM. — Je vous sais encore gré de ne point dire pacifiste.

M. DEL. — Puisqu'il s'agit d'un sentiment et non d'un système.

M. DESM. — En effet.

M. DEL. — J'espère, je désire, voilà tout.

M. DESM. — C'est inoffensif.

M. DEL. — Cela ne signifie pas que je sois dénué de toute agressivité.

M. DESM. — Je le sais, je vous connais. Vous êtes capable de rendre les coups qu'on vous porte et même de frapper le premier.

M. DEL. — Quand on m'énerve, oui.

M. DESM. — Et vous appelez cela être pacifique ? Tolstoï vous convaincrait aisément d'incohérence. Le vrai pacifique reçoit les coups sans les rendre et supporte selon sa qualité, c'est-à-dire pacifiquement, les injures les plus humiliantes, les provocations les plus cruelles.

M. DEL. — Je ne suis point au-dessus de la nature humaine, ni au-dessous. Que diable ! Je réagis.

M. DESM. — Alors, vous avez approuvé l'attitude de M. Clemenceau ?

M. DEL. — Entièrement.

M. DESM. — Vous êtes donc patriote ?

M. DEL. — Il le faut bien.

M. DESM. — Cela n'est pas nécessaire. Vous auriez du contraire d'illustres exemples.

M. DEL. — Et vous ?

M. DESM. — Voyez-vous, l'agressivité !

M. DEL. — Enfin, répondez.

M. DESM. — Heu ! Heu !

M. DEL. — C'est-à-dire ?

M. DESM. — Le mot me gêne. On a l'air de vouloir reprendre l'Alsace-Lorraine pour en faire cadeau à M. Barrès. Les patriotes ont tué le patriotisme. Ils ont fait pis, ils l'ont rendu ridicule. Tels les gens qui, louangeant la vertu à tout propos, la font prendre en dégoût. La vertu n'est belle que si on n'en parle pas. La chasteté n'est chaste que dans le silence. L'amour n'est grand que dans l'inconscience de sa grandeur. Ils ont fait du patriotisme une profession, et ils s'étonnent que d'autres, à leur tour, en aient fait une de l'antipatriotisme ? Je les renvoie dos à dos. Je ne marche ni avec les uns ni avec les autres.

M. DEL. — Voilà qui est bien dans votre caractère.

M. DESM. — Détrompez-vous. J'ai toujours une opinion quand il s'agit d'une question positive.

M. DEL. — Alors ?

M. DESM. — J'ai un sentiment très vif de ma nationalité.

M. DEL. — C'est jouer sur les mots.

M. DESM. — Je réponds comme vous : Il le faut bien.

M. DEL. — Expliquez-vous.

M. DESM. — Mon cher ami, nous ne connaissons la plupart des choses que par des mots qui les expriment ou les qualifient. Or, les mots s'usent, se détériorent, se déconsidèrent, s'encanaillent, et notre connaissance suit la même pente que les mots eux-mêmes. Donc, pour maintenir un équilibre constant entre les mots et les idées, il faut, de temps à autre, renouveler le matériel du vocabulaire. Quelquefois le mot nouveau sera inférieur à l'ancien en beauté verbale ; quelquefois même il nous paraîtra presque barbare. N'importe, il faudra faire violence à notre délicatesse et l'adopter franchement, au moins dans la conversation et les littératures cursives. Le mot nationalité a d'ailleurs un avantage sur le mot patrie, c'est qu'il est purgé de tout contenu sentimental. Etre Français, Anglais, Italien, c'est participer à un état de fait qui peut être considéré pratiquement comme inébranlable. Il suffit d'exprimer une de ces qualités évidentes pour parer à toute contradiction. Nous rétablissons du coup

l'égalité entre patriotes, non-patriotes ou anti-patriotes. Les uns et les autres vivent dans une nationalité comme dans une peau, dont leurs discours ne peuvent modifier ni le grain, ni le poil, ni la couleur.

M. DEL. — Ceci me plaît, cher ami. Franchement, ceci me plaît. Je respire mieux. Je commence à comprendre pourquoi, tout en répugnant à l'anti-patriotisme, j'avais un peu honte d'être patriote. Mais il est souverainement vrai que je suis Français. C'est mon état. Je le suis comme on fait partie d'une variété zoologique. Le pigeon pattu n'est pas le pigeon bagadais, et le colombin n'est pas le biset.

M. DESM. — C'est bien cela. Et quant au patriotisme, ce n'est plus que le désir obscur du colombin de persévérer dans sa colombinerie ou la volonté du biset de demeurer dans sa bisetterie. Nous sortons de la catégorie sentimentale pour entrer dans la catégorie scientifique.

M. DEL. — La politique internationale devient une branche de la zoologie...

M. DESM. — Sur laquelle on consulterait avec plus de fruit M. Trouessart que M. Jaurès.

M. DEL. — Et quand M. Jaurès, pigeon à grosse gorge, veut nous prouver qu'il n'est point du tout cela, point du tout pigeon à grosse gorge, mais pigeon européen, pigeon humanitaire, pigeon abstrait, il nous fait rire et nous le renvoyons au livre de pigeonnerie où ses qualités sont décrites et consignées.

M. DESM. — Et le pigeon combattant qui se cambre et va roucoulant : « Moi, je suis le pigeon combattant ! Moi, je suis le pigeon combattant ! » nous le prions de se taire, en lui faisant observer qu'il ne nous apprend rien de nouveau, que sa chanson est bien monotone et qu'il nous fait l'effet, non d'un combattant, mais d'un coucou !

M. DEL. — Coucou !

M. DESM. — Vous vous amusez ?

M. DEL. — Enormément. Cette manière de regarder la vie m'enchante. Pauvres pigeons pattus, mais vous êtes pattus à tout jamais, pattus sans rémission, pattus sans espoir. Le seul moyen pour vous de ne plus être pattus, tout en le restant jusqu'à la dernière heure, c'est de consentir à passer sous la meule des gésiers adverses, milans ou gerfauts. Le voulez-vous bien ? Non ? Alors soyez pattus, pattus, pattus, pattus.

M. DESM. — L'individu, dit Spinoza, retient sa nature, qu'il se meuve ou reste en repos.

M. DEL. — C. Q. F. D.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Paul Fort : *Ile de France*, « Vers et Prose », 3.50.— Gauthier Ferrières : *Jours d'orage*, Lemerre, 3 fr. — A. Droin : *Le Collier d'émeraudes*, Bibliothèque Charpentier, 3,50 — X. M. Tournier de Zamble : *Poèmes par un riche amateur*, Messein, 3.50 — Prosper Dor : *Le Golfe bleu*, E. Sansot, 3.50.

Ile de France. De la forêt de Compiègne à Nemours, où viennent mourir les derniers grès et les derniers arbres de la forêt de Fontainebleau, M. Paul Fort, curieux homme, s'égaya et s'attrista, mené par le caprice des heures et par la fantaisie de son complice Louis XI, voire de « sa vieille connaissance à lui » Louis le Hutin, en maints paysages d'Ile de France, à l'orée des bois, aux rives du fleuve, des rivières et des rûs, sous le brouillard et au plein soleil, au faîte des collines mollement infléchies, dans les plaines de betterave et de blé, dans les prairies que ferment les rideaux verts et blancs des peupliers. Sur cette terre étroite et limitée, les dieux, les faunes, les nymphes, les rois mages et autres, les poètes, les fous, les vagabonds, les ivrognes, les êtres réels et imaginaires, M. Thiers et Fanfan la Tulipe, pullulent sans souci du temps et de l'espace; ainsi que le satyre de Hugo et le dieu de Thomas d'Aquin, M. Paul Fort contemple à la fois le présent, le passé et le futur, et il les peuple d'une innombrable multitude de fantômes sentimentaux et pittoresques. Il lui est permis, assis à l' « Auberge de la Patte d'Oie », route de la Villette, de restituer dans sa gloire légitime la ville trop décriée de Gonesse, aussi abondante en mouches que la cité philistine d'Accaron chère à Baal-Zébub Il y a là, comme dans l'œuvre des six journées, du meilleur, du médiocre et du pire; mais le meilleur est exquis et le pire est le plus rare et quel enfant fut jamais assez sot pour se plaindre que quelquefois le magicien escamote maladroitement la muscade, si les autres tours l'ont diverti ?

Jours d'orage. M. Gauthier Ferrières, en un volume de biographie critique romanesque, essaya de dire la vie errante et incertaine de Gérard de Nerval dont le désordre apparent fut toujours dominé par le pur amour des lettres françaises : il a discerné de manière ingénieuse les qualités parfois méconnues et l'apport personnel de François Coppée dans la littérature contemporaine : c'est parce qu'il est aussi un poète qu'il put parler avec autant de sagacité de ces deux poètes de valeur inégale. Une grande curiosité d'esprit et le don assez rare et parfois dangereux de se plaire à des formes et à des conceptions d'art très différentes l'entraîna à une admiration aussi vive pour José-Maria de Heredia que pour M. Jean Richepin et sans atteindre à la verve géniale de M. Raoul Ponchon, il put railler avec irrévérence et sans acrimonie *la dixième Muse*, de la même plume qui traça des vers fougueux ou mélancoliques. Un peu trop d'esprit

de mots apparaît en ces strophes légères; si l'on peut, tout en admirant fort Mme de Noailles, ne pas se scandaliser de ceci :

On voit tout bourgeon s'ouvrir
Puis fleurir
Comme ses yeux pleins de rêves;
Le haricot vert grimpant,
Dans l'arpent,
Parle d'elle avec la fève.

voici qui confine au calembour :

Et devant ce flot puissant
George Sand
Enverrait sa mare au diable.

Aussi bien ne doit-on sans doute prendre ces jeux que pour ce qu'ils sont en effet, des *marginalia* fantaisistes à côté du texte principal. Il est permis de leur préférer, sinon les plus sonores et les plus éloquents des poèmes réunis en ce recueil, mais plutôt de fiers aveux comme en proféraient quelquefois avec de délicates réticences les é égiaques contemporains d'Arvers et d'Alfred de Musset :

Si le cœur plein du nom qu'ils n'ont pu t'arracher
Tu vis toujours souffrant d'être à jamais fidèle,
Que ton esprit déguise et s'efforce auprès d'elle
De taire un mal profond qu'il faut vaincre ou cacher,

Va parmi les méchants qui ne t'importent guère;
Sois gai; les sots riraient de ton noble tourment :
Paré d'un scepticisme inutile et charmant,
Dérobe aux yeux tes pleurs sous un masque vulgaire.

Ainsi cherchant en vain ce qu'il doit ignorer
Nul ne saura jamais, par ta Muse applaudie,
Qu'en une lamentable et sombre comédie
Tu ris comme un enfant qui n'ose pas pleurer.

Par delà Arvers et Alfred de Musset, des affinités plus lointaines relient ici M. Gauthier Ferrières à des ancêtres illustres et la grâce italienne se mêle parfois en lui au romantisme rénové.

Le Collier d'émeraudes. Platon excluait de la Cité le divin Homère, mais ne le renvoyait que couronné de roses et probablement non sans un secret remords; M. Alfred Droin se sépare de Baudelaire avec le même déchirement intérieur; en vain il se prétend guéri de l'irrémédiable mal et il s'écrie avec superbe au nom des poètes contemporains :

Maître, ces hommes-là sont loin de ta névrose!
S'il leur vient un fougueux désir d'apothéose,
Ils écriront des vers en l'honneur du soleil.

Il demeure captif de l'antique nuit et de l'antique souffrance et la

parole qu'il mit dans la bouche d'une femme, il pourrait l'avoir prononcée :

Or, tandis que je suis en proie à ce tourment,
Toi, tu laisses ta lèvre attachée à ma lèvre,
Tu me dis ton bonheur sans deviner ma fièvre.

Mais de la haine en moi s'éveille brusquement
Et je crains — acharnée à grandir ma détresse,
Que ma chair ne suffise, hélas! à ta tendresse.

Il ne s'est pas délivré de la sombre hantise chrétienne; sensible à l'allégresse de la jeune aurore, il lui advint lieu d'en dire la gloire :

L'univers jaillit nu de son linceul obscur.

Mais la minute de sa joie ne fut qu'une minute et il conçoit qu'il s'en devra repentir sur le tard, s'il veut atteindre à la perfection mystique :

Quand la terre fuira sous mes pieds et mon âme,
Je tournerai mes yeux vers le temps révolu,
Et, fier des maux subis, je bénirai la femme,
Instrument du péché nécessaire au salut.

M. Alfred Droin, ainsi qu'on en a jugé par ces citations, n'est pas exempt d'une certaine sécheresse et raideur scholastique; il ne se souvient pas toujours assez que le lyrisme n'a pas de pires ennemis que l'analyse didactique et, trop docile à l'influence de Sully-Prudhomme, il n'a pas craint les formules versifiées :

Tu proclamais en vers les droits de l'absolu.

C'est trop grand dommage qu'une pensée aussi haute et aussi ferme ne se présente pas sous des apparences moins revêches et qu'une excessive austérité verbale en défigure parfois la beauté latente.

Poèmes. Un ironique et pseudonyme X. M. Tournier de Zamble attribue à M. Barnabooth, riche amateur, des parodies très supérieures aux farces d'ordinaire assez grossières et sans littérature qui déshonorent le genre. Elles rappellent souvent les narquoises notes de M. Valentin Mandelstamm et valent autant et mieux que nombre de médiocres et authentiques poèmes composés sans rire par certains de nos plus célèbres faiseurs.

Le Golfe bleu. Un double amour, au gré des saisons, se partage le cœur de M. Prosper Dor, la forêt de printemps et d'été et dans un golfe toujours tranquille la mer d'automne et d'hiver, chaude et bleue sous le soleil napolitain ; mais les choses ne sont pas jalouses à la manière des hommes et ces passions successives n'altèrent pas la vie sereine de M. Prosper Dor ; elles le laissent sensible aux allégories et aux similitudes et il ne désespère point du havre futur et définitif, lorsqu'il lui faudra renoncer aux joies présentes :

Et j'emporterai dans l'Adieu,
Pour étoiler mon amertume,
L'espérance d'un port posthume,
Au fond d'un GOLFE à jamais BLEU.

C'est la grâce que nous lui souhaitons pour les siècles des siècles.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Simone Bodève : *Clo*, Henri Jouve, 3.50. — Lucy Achalme : *Le Maître du pain*, Société d'éditions, 3.50. — Emile Baumann : *L'Immolé*, Bernard Grasset, 3.50. — Albert Erlande : *Le Défaut de l'armure*, Sansot, 3.50, — Jean-Paul Hippeau : *René Rousselier*, 3.50. — René Gerval : *Garnison Lorraine*, Sansot, 3.50. — René Thiry : *Monsieur Gendron va au peuple*, Plon, 3,50. — Jacques Mayral : *Le Miracle de Courteville*, Gastein-Serge, 3,50. — Léo Claretie : *Cadet la Perle*, Ollendorff, 3.50. — Marc Hélys : *Le Jardin fermé*, Plon, 3.50. — Jacques Constant : *Rosine se range*, Pierre Douville, 3.50. — René Frandet : *Les Fatidiques*, Monde illustré, 3.50. —

Clo, par Simone Bodève. Il faut leur rendre cette justice : *elles* s'agitent noblement, mais le féminisme les mène ! Les femmes nous préparent une crise dans l'histoire de l'humanité. Je dirai même que nous arrivons au tournant dangereux de cette histoire et qu'il faut faire attention à ne pas le traverser, car elles vont certainement nous écraser comme de simples roquets jappeurs. Ce qui m'effraye, moi qui ne suis pas *féministe* et qui veux du bien à toutes les femmes sans aucun esprit de parti, c'est qu'elles ont beaucoup plus de talent que les hommes quand elles plaident une mauvaise cause. J'ai lu *Clo* avec admiration et stupeur. Ce roman semble vécu, tellement il fourmille de détails intimes donnant la note juste au milieu de la parfaite inconscience de toutes ses revendications. Il est touchant, vibrant, très passionné, très sincère, mais il nous conduit à la plus détestable des conclusions. Je n'aime pas qu'on nous refasse une morale neuve en se servant des débris de *l'autre*. J'accepte qu'on abolisse toute espèce de morale au nom de la passion, même au nom du simple droit de demeurer l'humanité toute nue et que l'on nous dépouille de nos vieux préjugés pour nous offrir un petit pagne d'innocence, voire même d'honneur, mais je tremble d'effroi dès qu'on nous veut montrer dans une individualité qui *se soucie* seulement de *vivre vrai*, c'est-à-dire selon sa nature ou la nature, des droits nouveaux pour la masse des individus à venir. Si nous vivions *vrai*, c'est-à-dire selon la nature, nous ne tarderions pas à nous entredévorer, parce que c'est aussi un vœu de la nature de goûter à de la chair humaine. *Clo* est une fille du peuple née de parents à la fois alcooliques et paresseux. On lui apprend à acheter le pain de la famille sans argent chez le boulanger du coin et elle déteste sa sœur Delphine, la grande, qui lui représente déjà la rivale, si elle adore le petit Pierre, son frère plus

jeune qui lui tient lieu de poupée. Mise à l'atelier, *Clo* y fait la connaissance de Fernande, une pauvre fille comme elle, dont la nature n'est pas précisément naturelle, car elle rêve de la grande vie, la seule anormale. On discute, on s'excite et, très enfiévrées, on se promène. Il est acquis, pour ces deux petites couturières, que la couture, ne mène à rien et, durant une belle soirée de juin, elles sont entraînées par deux étudiants jusqu'à dîner en cabinet particulier. Fernande résiste pour la forme, car elle sait déjà qu'elle doit se vendre, et Clotilde se défend par vertu, aussi par orgueil, pour mettre mieux en valeur les trésors physiques et intellectuels de sa personne. Remarquez que ces créatures du peuple n'ignorent point les mystères de la prostitution, sinon de l'amour, et elles savent en outre que dîner en cabinet particulier avec deux garçons inconnus les oblige à un quelconque abandon de leur dignité sociale. Donc, elles sont, selon mon humble théorie, plus coupables que la jeune fille du monde se laissant surprendre par un flirteur audacieux. Chose étrange et qu'il faut constater à la louange des étudiants séducteurs, ils ne séduisent qu'après de longs flirtages, consentent à perdre plusieurs dîners en conversations particulières, jusqu'au jour où Fernande, ayant loyalement payé son écot, Edmond Marix, impatienté par les manières de Mlle Clo, emporte la place de vive force. On sent que la thèse du roman part de là. Il y a eu séduction bien établie, puisque Clo était vierge et se refusait aux marchandages. L'auteur désire donc reconnaître le droit suprême de la coquetterie cérébrale à son héroïne? Mlle Clo a le *droit* de choisir un amant au lieu de prendre le mari grossier que son monde peut lui fournir, elle a le *droit* de refuser la vie du devoir pour la vie de l'amour et quand elle perd son précieux capital, elle prétend placer son cœur à de gros intérêts? C'est très humain peut-être, mais c'est illogique, et ce qui est bien plus illogique, c'est qu'étant enceinte des œuvres d'Edmond Marix elle puisse accepter un second amant qui ne lui plaît guère et qu'elle est obligée de tromper au moins sur la qualité de la marchandise. Ensuite elle cherche à se débarrasser de son fardeau sans en accabler son compagnon, elle souffre les pires misères, puis elle retombe dans ses bras, purifiée du venin maudit de la séduction et on se colle, on roucoule, on se cramponne, on est tellement heureux que le n° 2, Maurice Romain d'Herfeuil, n'en peut plus. Clo ne tient pas à l'argent qu'on lui donne; elle n'est pas franchement la prostituée vicieuse que nous représente Fernande, se vendant au plus offrant et attelant à quatre le char de sa félicité; non, elle vit gentiment de la bonne vie bourgeoise... pendant que *la jeune fille*, à laquelle cette bonne petite existence était sans doute destinée, s'étiole dans un coin de province, jaunit de teint et d'âme, achève de rancir en elle cette vieille vertu bourgeoise dont on a la coutume de tant rigoler! Moi, je ne rigole pas, parce que je n'ai aucun parti pris. Je ne pré-

fère pas systématiquement les petites toquées aux filles raisonnables et, *à culture intellectuelle égale*, je préfère toujours la vierge sage à celle qui accepte le dîner en cabinet particulier avec toutes ses conséquences désagréables. Lorsque M. Romain d'Herfeuil plaque Mlle Clo après des années de collage, je trouve qu'il ne lui doit même pas 20.000 fr. pour s'établir sérieusement dans la couture, et quand Mlle Clo prend un troisième ami, lequel, circonstance aggravante, est un honnête père de famille, je commence à trouver qu'entre Fernande, la prostituée, et Clo, la *librement collée*, il n'y a que l'épaisseur d'un louis. Que Clo refuse les 20.000 fr. de d'Herfeuil par dignité sociale, ça ne la relève pas du tout à mes yeux prévenus, et quand, pour couronner cette œuvre on me montre, dans la lettre du docteur Foster, l'apothèose d'une union librement consentie, obtenue par la fidélité (?) de Mlle Clo, ça me laisse froide. Si c'est un roman d'amour, il est très réussi et rehausse la faiblesse, les faiblesses d'une intelligente fille du peuple ; si c'est une théorie du féminisme, elle est déplorable. C'est de la morale pour couturière et on s'aperçoit un peu trop qu'elle est cousue... de fil blanc ! (Ce qui n'enlève rien aux mérites de son inventeur.)

Le Maître du pain, par Lucy Achalme. Encore une femme auteur et une femme de talent. S'il n'y avait pas déjà *les Pagès* par M. Enée Bouloc, une étude sur ces sortes de grandes communautés paysannes qui se nomment elles-mêmes un chef, vivent de l'ancienne vie féodale appliquée à la glèbe, ce roman serait encore plus curieux. Le Mouistre est dans ce livre aussi intraitable pour sa fille rebelle que le vieux Pagès l'est pour sa Mélie. On voit l'introduction des machines agricoles remueuses de mauvais ferments de révolte, au milieu du paisible et haut pays auvergnat. De la prairie où vont paître les blanches brebis, la bergère descend aux bas fonds de l'usine, où elle noircit son imagination, s'endeuille de la suie des malsains labeurs. Elle revient cependant au bercail après la mort du loup ravisseur et elle y épouse le bon berger. L'auteur n'a rien sacrifié aux coquetteries littéraires de son sexe. Son étude est de style âpre, faite avec une connaissance approfondie des mœurs rurales qu'elle traite. Il y a toujours un certain courage à répudier les effets faciles.

L'Immolé, par Emile Baumann. Très intéressante histoire d'un, de plusieurs cas miraculeux. L'on suit pas à pas le calvaire douloureux d'un fils qui fouille un fleuve pour en ramener le cadavre de son père suicidé. Il le trouve et le rapporte enfin à sa mère, la coxalgique tuberculeuse dont la hanche suppure abominablement. Entre cette femme condamnée et ce fils déshonoré, c'est un assaut de renoncements, de sacrifices. Ils se meurtrissent l'un l'autre aux aspérités de leur affreuse existence avec, par instants, des cris de passion, des appels éperdus vers l'impossible ou leur religieux idéal. Le fils exas-

péré par ce surmenage de leur foi se laisse choir dans les bras de la tentationre présentée par une ancienne maîtresse de son père, celle-là même qui a ruiné le malheureux et l'a poussé au suicide. De cette chute l'enfant du réprouvé se relève à jamais guéri des troubles de la chair. La mère prie plus fort; elle se guérit de sa plaie miraculeusement, du moins le croit-elle. Plus tard, elle sera reprise de son mal et constatera un nouveau miracle : la punition de leur orgueil à tous. Quant au fils, il se fait clouer sur la porte d'une église par une bande d'énergumènes. Il n'en meurt pas, mais en garde les stigmates qui l'aideront à porter haut son humanité comme celle d'un Christ, immolé parmi les autres hommes sans l'espoir d'aucune auréole divine. Malgré son esprit rigoureusement catholique, ce roman plaît.

Le Défaut de l'armure, par Albert Erlande. Avant de féliciter l'auteur pour l'audacieuse virilité de ses portraits satiriques peints, ma foi, d'après nature, je voudrais lui dire ceci : la race des gens de lettres est à l'espèce humaine ce que l'espèce des orchidées de serre est à la race de toutes les fleurs en général. Si nous n'étions pas des gens de lettres, il nous serait bien difficile de nous intéresser aux passions, vraiment bizarres, de notre secte ! Or, je me demande, chaque fois que je lis un roman dont le héros est un homme de lettres, comment la multitude des autres hommes peut arriver à y comprendre quelque chose? Pour un littérateur, Jacques Viguiers est un jeune poète rempli de très nobles aspirations, qui se tue parce que la noblesse de ses idées ne cadre plus avec celle de ses actes. Pour les bons bourgeois, Jacques Viguiers doit sembler tout simplement un raté, personnage très antipathique, et, au surplus, ils ont la vision d'un monde abominable, la littérrature n'ayant jamais la puissance d'adoucir les mœurs. Cette facilité que l'on y a d'y fabriquer des génies sur mesure et d'y tuer net les génies sans mesure est certainement très inquiétante, mais j'imagine qu'elle tourmente peu ceux qui respirent un autre air que l'aimable puanteur... des serres d'orchidées. Dans le chapitre intitulé : *Front de bandière*, nous rencontrons des tas de créatures excentriques vivant d'une vie anormale, malades ou ambitieux. Or il faut être sain avant tout et vivre sans se préoccuper d'une pose ou d'une tension perpétuelle même vers l'absolue beauté. Les jeunes hommes de lettres du jour font ou des sports ou des neurasthénies, il n'y a pas de milieu. Vivre leur vie normale d'hommes bien doués leur paraît injurieux pour leur art, Il ne faut pourtant pas croire que l'exercice quotidien de la pensée doive entraver toutes les autres fonctions humaines et nous distinguer du reste des mortels. Quelle étrange atmosphère on respire chez le peintre John-Arthur Wellseley ! Et pourquoi un joyeux souper entre camarades et même entre bandits ne pourrait-il se passer de la danseuse espagnole qui saute sur la table et du suicide romantique (poison dans le cha-

ton de la bague) de la fin? Je ne veux pas chicaner. Il s'agit d'un roman romanesque et il faut pardonner à son auteur certaines exagérations en faveur de ses... eaux-fortes. Il a de la poigne... et de l'acide. Il en use. Seulement je ne peux pas lui passer la chienne pourrie, nourrissant des rats, du dernier tableau. Ce n'est pas parce que je pense à Baudelaire, mais c'est parce que je vois la couverture de *Poésie*, l'hydre grouillante pleine de tétons qui allaitent des monstres... et ça me fait mal au cœur. L'idée de *Poésie* engendrant de telles visions! Ils sont excessifs, les poètes, oui!

René Rousselier, par Jean-Paul Hippeau. Ça, c'est l'éternelle duperie de celui qui se mêle des affaires sentimentales de sa famille. Ce fils respectueux, que l'inconduite de son père épouvante, mais que la froideur bourgeoise de sa mère glace, n'a, au fond, que ce qu'il mérite. Le respect dû à la famille doit être composé d'une forte dose d'indifférence et d'un soupçon de pitié. Nous n'avons jamais le droit de juger nos parents, simplement parce que nous ne savons jamais si nous n'aurions pas fait pis à leur place; c'est d'ailleurs pourquoi il ne faut jamais tenir à demeurer longtemps dans sa famille. Les oiseaux qui tombent du nid trop tôt sont malheureux; mais ceux qui n'en peuvent sortir pour cause de sensibilité ou d'infirmité quelconque en sortent généralement chassés à vigoureux coups de becs. J'ai entendu dire à une femme très belle, très intelligente : « Mon fils m'agace, parce qu'il est trop tendre, il m'aime trop. » Et cette femme voyait juste. Il ne faut pas que nos enfants nous aiment à s'en faire mal plus tard. Le pauvre René Rousselier, lui aussi, est trop tendre... et il n'a pas d'excuse, car ni son père ni sa mère ne se soucient de lui; ses malheurs cérébraux sont détaillés du reste avec un joli soin littéraire.

Garnison Lorraine, par René Gerval. « Oh! les terrains de manœuvres! qui pourra jamais retracer la vie épouvantable qu'y vivent des milliers de soldats! Qui pourra jamais dénombrer les gerbes de souffrances qui y sont moissonnées! Ah! que de jeunes gens y laissent de patriotisme ardent qui gonflait leurs cœurs avant l'entrée à la caserne! » Eh bien, voyez comme j'ai le caractère mal fichu! Le fou rire m'a saisie après ce passage. J'ai ri devant les malheurs de ce brave garçon de Paul; j'ai ri de le voir mettre à la salle de police pour de simples peccadilles; la querelle avec son sergent gras ne m'a pas rendue plus soucieuse. Et arrivée à la fin du livre, j'ai ri aux larmes, d'une gaieté hoquetante, je n'en pouvais plus! Pourquoi ça? Parce que, en ouvrant cette histoire, j'avais eu la terreur secrète d'être *rasée* par la complainte patriotique : *Garnison lorraine!* Vous saisissez? Je pensais qu'on allait nous déclamer des choses à faire frémir... Mais quand j'ai vu les deux bons petits soldats cheminant en devisant de bière blonde et de femme idem,

quand ils ont mis à mal d'honnêtes petites couturières, puis les ont ensuite abandonnées comme il convient, j'ai repris ma belle humeur. Le beau patriotisme qui gonflait leurs cœurs n'ayant jamais existé que dans leur imagination, j'en étais quitte pour la peur... et j'ai bien ri parce que je ne connais pas de déception plus ridicule que la mienne. Oh ! les petits comptes de l'épicerie sentimentale des petits Français du jour ! C'est du dernier cocasse. C'est encore plus drôle, je crois, que les rengaînes des amateurs de revanche, et ça sent davantage l'épicerie.

Monsieur Gendron va au peuple, par René Thiry. Ce pauvre érudit qui s'en va au peuple comme Malbrough s'en allait en guerre est attendrissant, car il met de la bonne volonté à se laisser guider par un poète symboliste. (Il y en a donc encore?) Il fait à peu près tout ce qu'auraient essayé, en pareille occurrence, Bouvard et Pécuchet. Après avoir tenté toutes les réformes sociales, il revient à son vieux musée; les amis de Carnavalet le reçoivent à bras ouverts, malgré le procès en cours, et il finira ses jours en s'occupant de la réforme de l'orthographe, puisqu'il n'y a pas plus révolutionnaire qu'un vieux savant bien honnête. Le jeune poète symboliste épouse sa nièce, ceci pour l'apothéose.

Le Miracle de Courteville, par Jacques Mayral. Autre roman de sociologie. Une petite ville avec ses clans politiques différents et chicaneurs. Au milieu un jeune homme qui cherche des gens sincères et ne rencontre que des énergumènes. Il a aimé une pauvre religieuse qu'aucune femme ne peut remplacer, pas plus que ces flottantes convictions socialistes ne peuvent remplacer, au fond de son esprit un peu mystique, le souffle de charité qui l'entraîne. Dégoûté de toutes les politiques, le miracle probablement c'est qu'il entrera en religion après avoir beaucoup méprisé certains prêtres.

Cadet-la-Perle, par Léo Claretie. Roman historique qui n'est que l'histoire assez peu romanesque de Henri de Lorraine, le cadet de la maison de Lorraine Elbeuf. Au cours de ce récit, d'amusants hors-d'œuvre sur les mœurs du temps de Richelieu et les usages des gens de lettres, des belles-lettres d'alors.

Le Jardin fermé, par Marc Hélys. Lire l'historiette amusante de la dame qui consent à devenir esclave pour être unie à un prince et voir comment le dicton : Fort comme un Turc, peut se trouver exagéré, même en Turquie, d'après la narration de Fazilé Hanum.

Rosine se range, par Jacques Constant. Ou le mariage d'une jolie personne du demi-monde, sa fugue en province et son retour à de meilleures sensations.

Les Fatidiques, par René Fraudet. Contes fantastiques dictés par un fantôme. Celui de la bague est le plus intéressant sous le rapport du frisson... humain.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Maurice Souriau : *Népomucène Lemercier et ses correspondants*, 1 vol. in-18, 3.50, Vuibert et Nony. — Maurice Magre : *La Conquête des Femmes. Conseils à un jeune homme*, 1 vol. in-18, 3 50, Fasquelle. — E. Langlois : *Nouvelles Françaises inédites du quinzième siècle*, 1 vol. in-8°, 5 fr., Champion. — Paul Courteault : *Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais (1545?-1617). Etude biographique et littéraire, suivie de Harangues, Poésies et Lettres inédites*, 1 vol. in-8, 7.50, Champion.

M. Maurice Souriau nous donne aujourd'hui une étude sur **Népomucène Lemercier et ses correspondants**, qui complète l'essai de M. Vauthier sur cet auteur. M. Vauthier n'avait pas tiré un parti suffisant des manuscrits du poète qui figurent maintenant à la bibliothèque de Bayeux. Au point de vue documentaire, cet ouvrage de M. Souriau semble donc bien définitif. L'auteur rend justice à Lemercier, qui valait mieux que sa littérature, et qui fut, en somme, une des personnalités de son époque. Littérairement, Lemercier fut un peu la victime de son temps, où la formule classique était déjà morte et la nouvelle formule romantique pas encore trouvée. C'est un rôle ingrat que d'être un précurseur. Comme l'insinuait V. Hugo, dans son éloge de Lemercier à l'Académie, il lui a manqué ce don qui ouvre ou ferme aux écrivains les portes de l'avenir : le style. Lemercier fut surtout un auteur dramatique ; il était doué pour le théâtre. L'Empire entrava sa carrière. Alors il s'adonna à la poésie héroïque, à la poésie scientifique. Mais, comme le dit M. Souriau, que peut-il y avoir de poétique dans une œuvre dont les personnages allégoriques sont :

Nomogène, qui engendre les lois.

Barythée, force centripète, fils et époux de Nomogène.

Proballène, force centrifuge, frère de Barythée.

Curgire, mouvement curviligne, fils de Barythée.

Ce poème ridicule nous indique cependant que le poète était curieux de science : il était lié avec Lagrange, Laplace et Arago. Cela nous explique encore sa haine contre les idées romantiques. Lemercier était voltairien, et le romantisme lui apparaissait comme une restauration du catholicisme, une sorte de retour au Moyen-Age. Il en voulait, avec raison, à Chateaubriand, d'avoir écrit *le Génie du Christianisme*. Quant à sa lutte contre le théâtre romantique, M. Souriau dit avec justice qu'il ne pouvait pas admirer chez Hugo « l'épanouissement de ce romantisme qu'il avait en partie deviné, préparé, dont il avait à demi étouffé les germes en lui-même, n'ayant jamais eu, en somme, que des velléités d'audace au théâtre ». Dans une sorte de manifeste, paru en 1838, en réponse à la préface de Cromwell, Lemercier ne manque pas de jugement lorsqu'il dit ne pas croire « à la solidité du hasardeux *romantique* », dont il ne

connaît encore rien « de transcendant et de bon, parce qu'il outre et fausse la nature ».

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. Souriau publie une centaine de lettres qui furent adressées à Lemercier : cette correspondance, où on relève les noms de Ducis, son fidèle ami, de Legouvé de Benjamin Constant, de Bernardin de Saint-Pierre, etc., nous montre en quelle estime était tenu l'auteur d'*Agamemnon*. Tous ces correspondants témoignent de l'admiration pour le caractère de Lemercier, et « même pour ses œuvres », ajoute M. Souriau, qui explique que, comparé aux Delille, M.-J. Chénier, Lebrun et Ducis Lemercier prend une singulière grandeur.

M. Souriau nous signale encore, parmi les recueils de la Bibliothèque de Bayeux, quelques manuscrits inédits, que l'auteur avait l'intention de publier et qui contiennent une collection de « gravelures très XVIIIe siècle ». Mais M. Souriau, qui s'indigne, nous cache ces œuvres légères que nous ne saurions voir. C'est dommage, et qui sait si le meilleur Lemercier n'est pas là.

§

M. Maurice Magre donne d'excellents conseils aux jeunes hommes pour **la Conquête des Femmes**. Le but de la vie, dit-il, est de plaire aux femmes, et de conquérir des maîtresses. C'est à vingt-six ans que cette vérité fut révélée à l'auteur. Connaissant le but de la vie, il n'y a plus qu'à le réaliser. Mais la chose est aisée, car « les femmes sont faciles ». Leur pensée « est infiniment plus audacieuse et impudique que la nôtre », et l'auteur a observé « à quelle hauteur se pose de préférence le regard de beaucoup de femmes curieuses, lorsqu'elles sont en présence d'un homme ».

Alors, puisque les femmes sont si faciles, il n'y a qu'à choisir. L'auteur recommande fort les petites bourgeoises aisées. Suivent une série de chapitres où l'auteur a généralisé ses expériences personnelles : disons seulement que le ton en est d'une agréable ironie et que beaucoup de lecteurs se retrouveront dans ces pages qui parlent d'amour.

§

Ces **Nouvelles françaises inédites du quinzième siècle**, que publie M. E. Langlois, sont extraites du manuscrit 1716 du fonds de la reine Christine, au Vatican. Quelques-unes avaient déjà été publiées ou analysées, depuis l'année 1890, où M. Langlois signala ce recueil dans ses *Notices des Manuscrits français et provençaux de Rome antérieurs au XVIe siècle*.

L'écriture du manuscrit est du XVe siècle, et l'auteur du recueil serait un Senonais qui écrivait pendant la seconde moitié du XVe siècle. C'était un pauvre écrivain, nous dit M. Langlois, et « la recon-

naissance à laquelle il a droit pour nous avoir transmis la copie d'une vingtaine de contes dont les originaux sont perdus ne saurait atténuer notre jugement sur son incapacité d'auteur ». Il a fait œuvre de compilateur, en traduisant et en résumant des contes empruntés la plupart aux *Vies des Pères*. « Il traduit librement, mais assez exactement, les textes latins : pour les contes en vers français, il ne se contente pas de les dérimer, il les abrège, supprime les réflexions morales, les développements littéraires... » et se préoccupe avant tout de donner des noms à tous les personnages, même aux plus insignifiants. Quelques-unes de ces nouvelles n'ont donc que cet intérêt de nous résumer des poèmes aujourd'hui perdus, comme ce conte *De Loys de Girolles et de Damoiselle Agathe de Poissy*, où, dans la prose un peu maladroite, on retrouve des rimes et des vers entiers. On sent que l'auteur a dû se donner beaucoup de mal pour défaire la tapisserie des vers. M. Langlois nous apprend que le récit intitulé *De Paulin evesque et de sa grant charité* est la mise en prose d'un conte en 386 octosyllabiques des *Vies des Pères*. Et ainsi, à chaque nouvelle, l'auteur de ce volume commente l'œuvre de son compilateur et indique les sources où il a puisé. Ce livre, publié pour les érudits qu'intéresse la littérature du xve siècle, fera encore les délices des amateurs de contes, qui trouveront dans ce recueil de belles et naïves histoires, comme celle de *Alixandre, roy de Hongrie, qui voulut espouser sa fille*. Pour ce, il fit un édit, déclarant que dorénavant les rois de Hongrie épouseraient leurs filles, si bon leur semblait.

Plusieurs fois la publication « du manuscrit du Vatican » avait été annoncée comme devant être faite par Gaston Paris et M. E. Langlois, mais G. Paris mourut avant d'avoir pu réaliser ce projet de collaboration. C'est pourquoi M. Langlois publie, seul, ce volume de nouvelles françaises du xve siècle.

§

De M. Paul Courteault, cette très érudite et intéressante étude sur **Geoffroy de Malvyn, magistrat et humaniste bordelais**, 1545 ? - 1617, qui fut l'ami de Montaigne.

Les Parlements furent, au xvie siècle, autant que les collèges, écrit M. Courteault, les ouvriers de la Renaissance. Parmi ces Parlements, celui de Bordeaux fut un des foyers de cette renaissance humaniste. En étudiant la vie et l'œuvre de Geoffroy de Malvyn, l'auteur de cette publication commente cette période de la Renaissance bordelaise, qu'il qualifie période d'argent, par opposition à la période précédente qui fut son âge d'or : « L'œuvre de la Boétie couronne et clôt cette période. Celle qui suivit (à laquelle appartient Malvyn) fut moins sereine et moins brillante : les discordes religieuses, la lutte

du Parlement contre les progrès de la Réforme en Guienne, les hor-reurs de huit guerres civiles la troublèrent presque sans trêve. »

La vie et l'œuvre de Geoffroy de Malvyn n'avaient jamais été étu-diées. On ne connaissait de lui qu'un poème latin intitulé *Galli[a] gemens*, et une lettre à de Thou.

Le manuscrit contenant ses Poésies, harangues, lettres et autr[es] œuvres mêlées fut légué par Jules Delpit à la ville de Bordeau[x]. M. Courteault, qui a utilisé ce manuscrit pour son ouvrage, nou[s] donne, en appendice, trente-cinq pièces inédites de ce recueil, et ana-lyse, dans la notice littéraire qui précède, la *Gallia gemens* et deu[x] poèmes français également inédits. L'un de ces poèmes nous init[ie] un peu à la vie intime de notre magistrat, à ses désillusions intime[s] lorsqu'il s'aperçoit qu'il a négligé la vie pour l'étude.

Solitaire resveur d'esprit melancolique,
J'imaginais en vain un honneur fantastique,
Comme si les naquets, triadons, charlatans,
N'estoient plus eslevés que les hommes sçavans !
Aussi pour vrai ceus là qui meurent sur le livre,
Mal habillés, fascheus, n'ont pas apris de vivre.
Ilz celebrent tousjours la mémoire des mortz
Et entre les vivans paraissent mal accordz.
Des lettres j'ai puisé comme d'une fontaine
Travail, peine, souci, de nos âmes la geine,
Surdité, mal d'yeux, catares foudroyans,
Qui, comme un prompt éclair, vont nos corps saisissans,
Les fièvres, pleuresis et la negeuse glace
Qui s'assied sur ma teste et jà desteint ma face.
Le trente deusiesme an marque à peine mon jour :
Toutesfois jà l'hyver faict en moi son séjour.
Pour un songe ombrageus d'une seconde vie
Celle qui est la vraye est tout soudain ravie.

J'épingle à ces vers ce commentaire de M. Courteault :

Cette improvisation, bien qu'inégale (il y a près de cinq cents vers [de] cette sorte) — est intéressante. Au déclin de ce XVIe siècle si longtem[ps] possédé du besoin d'agir, elle nous montre une âme dégoûtée de l'action [et] de la vie, écœurée du spectacle des choses humaines, ayant perdu sa f[oi] dans la raison, dans la vertu, même dans la science, presque dans la Pr[o]vidence, et se plaignant douloureusement de la destinée. Le spectacle [en] est assez rare... L'abus de l'érudition mythologique, la banalité de l'amp[li]fication donnent, sans doute, trop souvent à ce poème un faux air de déc[la]mation; mais en plus d'un endroit l'accent est sincère, la pensée fort[e,] l'expression vive et heureuse.

Je veux encore extraire d'une lettre de Malvyn, à son frère Jea[n,] cet aphorisme sur le style : « Car, à la vérité, dit-il, rien n'élè[ve] tant et ne nourrit le bien dire que l'assiduité d'écrire... »

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Edouard Contino, poète-frotteur : *Harpagon donne*, com. en 2 a. ; Jouve. fr. 50. — Maurice Pottecher : Préface au *Château de Hans*, pièce légendaire en a. et 5 tabl. ; Librairie des Pages libres, 2 fr. — Alexandre Beauclercq : *La Pierre de Touche*, 5 a. ; imprimerie Breuer, à Bruxelles, 1 fr. — Henri-Martin : *La Montagne*, poème légendaire en 5 épisodes et 10 tabl. ; Société du Mercure de France, 2 fr. 50. — René Morax : *Henriette*, dr. en 4 a., avec chœurs ; Conard, fr. 50. — Marcel Clavié : *Le Triomphe*, com. en 4 a. ; Daragon, 2 fr. — Horace Kaplan : Adaptation du *Faust* de Gœthe (les deux parties), en 7 tabl. et 1 prol. ; Société générale d'Editions, 2 fr. — Jean-Galtier Boissière : *Au pays des Contes bleus*, com. en 1 a. ; Librairie Larousse, 0 fr. 75. — Memento.

Un chef-d'œuvre?

Peut-être. Et, qui plus est, écrit dans une langue classique, non point par une vaine affectation d'érudit, mais parce qu'elle semble naturelle à l'auteur.

L'action? toute moderne. Harpagon n'a gardé, de Molière, que son caractère éternellement humain. Il s'est remarié, et ce violent avare, en qui survivait quelque chose de la cupidité terrible et conquérante des Romains, a trouvé plus fort dans la doucereuse et sentimentale Yolande. S'inspirant du mot fameux :

> La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne,

elle décide, par des merveilles de diplomatie, son âpre époux à retenir leurs domestiques affamés, révoltés, non payés et démissionnaires au moyen... d'un cadeau. Oui, **Harpagon donne** : oh ! peu de chose, à la vérité, un rond de chapeau dont manque le milieu, des savates irréparables, une bercelonnette hors d'usage. Et, aussitôt, il extorque en échange, de la Flèche ébloui, stupéfait, la promesse de victuailles rares... Mais, le valet sorti, notre homme se repent. Si avantageux que soit le marché, ces victuailles, une fois absorbées, auront disparu, et déjà les risibles débris qu'emporte la Flèche ne sont-ce pas des « biens » qui s'en vont ? Ah ! dans sa colère, il ne s'en prend pas qu'à sa femme, mais à soi :

> Suis-je donc plus moi-même ?... Est-ce donc la vieillesse ?
> Ou la femme ?... Eve ?... Ah ! chienne !
> (*A lui-même*)
> Et toi-même, oh ! vieux chien !
> Vas-tu donc maintenant dissiper tout ton bien ?
> (*Se regardant de travers.*)
> ... Je te ferai pourvoir d'un conseil judiciaire !

Profitant d'une des absences vespérales et mystérieuses de sa femme Yolande (mais lucratives et sur lesquelles, pour cette raison, il ferma toujours les yeux), Harpagon court chez ses serviteurs. Frosine, exaspérée en apprenant la bêtise de la Flèche, son mari, a tout jeté par la fenêtre, dans la poubelle. Le maître désolé y fouille

de ses dix doigts emmi les ordures, à la clarté de la lune moqueuse. Une mendiante vainement s'approche, il la repousse; Frosine, apitoyée par la voix lamentable, fait l'aumône et, soudain, reconnaît sa maîtresse. Voilà donc quel était l'emploi de ses sorties tardives! Et les deux avares s'éloignent...

L'auteur de cette petite comédie, forte et charmante, qui honorerait nos plus hautes scènes, M. Contino, s'intitule « poète-frotteur ». Par quel enchaînement de circonstances un tel lettré, un tel poète se trouve-t-il réduit à si humble condition? je l'ignore... Ainsi se produit, j'imagine, et seulement ainsi, ce que nos mystiques de la philologie pompeusement et vaguement dénomment la poésie populaire : car si Flaubert appelait « bourgeois » quiconque « pense bassement », on peut définir « peuple » tout ce qui ne pense point.

Si incertaine que soit son origine, et si modeste sa destinée, une œuvre est toujours fille de quelqu'un,

dit excellemment M. Pottecher, dans sa préface au **Château de Hans**, et il ajoute un peu plus loin :

Que d'œuvres dites populaires, et qui le sont vraiment de souffle, de ton, de destination, ont eu pour auteurs des demi-lettrés, des curés de village ou au moins des artisans instruits! Attribuer à ces œuvres anonymes une sorte d'origine diffuse et imprécise, les faire sortir mystérieusement d'un génie collectif, étranger à toute culture, est une idée qui disparaît de plus en plus devant l'examen attentif des faits.

Je m'étonne, quant à moi, qu'on n'ait pas encore appliqué les ingénieux procédés de Wolf ou de nos braves exégètes renaniens à la statuaire (non moins « populaire» dans l'antiquité), pour expliquer de même sorte les modelés de l'Aphrodite mélienne ou de la Victoire de Samothrace! car, enfin, s'il a existé sur les routes mycéniennes, comme en nos lycées, des rhapsodes ou recouseurs de morceaux choisis, ne pourrait-on pas alléguer également qu'en Egypte — et ailleurs — la sculpture se travaillait par morceaux, lesquels s'emboîtaient ensuite les uns dans les autres? Je demande en vain depuis huit ans un seul roman ou un seul drame qui soit composé au contraire, depuis le plan et la disposition des personnages jusqu'aux détails du moindre épisode et du style, d'une manière aussi obstinément géométrique que le sont, complémentaires en sus l'une à l'autre, l'*Iliade* et *l'Odyssée!*

En quoi donc consiste ce caractère « populaire » d'une œuvre? C'est, d'après M. Pottecher, dans

l'accord d'une sentimentalité restée naïve avec un jugement droit et volontiers malicieux.

Ni les deux ouvrages que je viens de citer ni bien d'autres n'ont, à

vrai dire, ce caractère qui se définirait mieux, je crois, « national », voire même « local ».

D'aucuns pensent atteindre au « populaire » en prenant un sujet de tragédie « bourgeoise » qu'ils transposent dans un décor « rustique » avec accompagnement de « chœurs ». Voici, par exemple, la banale donnée que nous fournit la situation XXVIII (*Amours Empêchées*) de par le motif *inégalité des fortunes*. M. Alexandre Beauclercq, qui l'a laissée dans son cadre bourgeois, nous y montre **la Pierre de Touche**, à savoir le stratagème par lequel ses héros, feignant d'abandonner à jamais leurs parents, réveillent l'affection de ceux-ci et triomphent ainsi de leur résistance. Eh bien, M. Henri-Martin substitue, à l'argent monnayé, la terre et, au dénouement comique (mais, d'ailleurs, sorti très logiquement de l'action même), un accident tragique, un coup de tonnerre. Toutefois il y ajoute encore des développements aussi profonds que poétiques sur le thème de l'Enracinement : si, dans son drame, le père a été puni d'avoir conquis, au détriment des autres familles, expressions elles aussi du sol, toute une vallée, **la Montagne** armée de foudres lui a repris son orageux Hubert, de même que la mer et la ville, cette mer humaine, avaient absorbé son François ; assouvie et apitoyée, elle lui restitue, du moins, pour continuer la race, un bâtard de ce dernier, le petit pâtre Janet, jeune source reformée aux purs sommets. — Œuvre pleine de promesses.

Des chœurs sur les quatre saisons y rythment l'action. Il en va de même pour celle d'**Henriette** (par M. René Morax) et avec d'autant plus de naturel qu'il n'y a ici, au lieu de cinq épisodes, que quatre actes. Tout de même ce lyrisme des quatre-saisons finira, je le crains, par lasser. Et puis y a-t-il quatre saisons? Notre ami Mazel avait judicieusement proposé d'en reconnaître six, de façon plus conforme à la réalité, et déjà les Perses — rien de nouveau sous le soleil, pas même les saisons — ne comptaient-ils pas six doubles-mois? époque noire (novembre-décembre) et époque froide (janvier-février), époque bourgeonnante (mars-avril) et époque verdoyante (mai-juin), époque brûlante (juillet-août) et époque enivrante (septembre-octobre) se groupent à leur tour, deux par deux, dans les trois Heures ou Grâces des Grecs, lesquelles reflètent mieux encore les aspects véritables de la nature : heure du Bois, heure de la Feuille, heure du Fruit. A l'ouvrage donc, naturistes, pour des pièces en 3 a. et 6 tabl. !... Chez M. Morax aussi, nous trouvons un père avare s'opposant au mariage de son fils, d'où résulte un bâtard. Seulement le fils se laisse faire assez volontiers. Et le centre du drame repose dans la famille de la fille séduite et sur son père, ivrogne et prodigue. Entre ces deux faiblesses morales se dresse, émouvante, une sorte d'Electre-Antigone qui élèvera l'enfant naturel et qui dirige, loin du

foyer perdu, le vieil alcoolique, cause première de tous ces désastres... On trouvera dans *la Rampe* du 6 septembre d'intéressantes particularités sur l'auteur.

Pourquoi celui du **Triomphe**, l'aimable M. Clavié, n'a-t-il pas fait usage des chœurs? il y aurait rajeuni sa thèse anticléricale. Ici, il s'agit encore d'*Amours Empêchées*, mais cette fois par la différence des opinions métaphysiques. Hélène ne saurait épouser l'incroyant qu'elle aime pourtant, et elle entre au monastère : or, la mesquinerie de ses compagnes lui fait perdre la foi. C'est à peu près comme si la médiocrité des gens de lettres ou des savantasses devait dégoûter de la poésie ou des sciences.

Gœthe a fini, lui, par agenouiller son **Faust** aux pieds de la Ste Vierge. Marlowe avait damné le héros. Un adaptateur anglais, nous annonce *le Monde Artiste*, va le mettre en Purgatoire. Un adaptateur français, M. Horace Kaplan, vient de réduire à 8 les 50 tableaux de la dramatique épopée. A vrai dire, chacun des siens est à trois ou à quatre compartiments; mais quel désordre, néanmoins ! On y commence par la promenade publique, au lieu de la grande lamentation que vous savez, presque égale à *l'Ecclésiaste :* « Ah! philosophie, jurisprudence et médecine, et, pour mon malheur, théologie aussi, j'ai tout approfondi... » Les adaptations ont cette utilité qu'elles nous permettent de mesurer combien l'époque où on les fabrique s'avoue inférieure à celle où s'engendra le chef-d'œuvre. Nos théâtres, me dites-vous, ne sont pas agencés de manière à le représenter? Autre progrès! Eh bien, dressez donc à la Comédie-Française ou au Châtelet un bon guignol où vous pourrez du moins nous en donner une idée.

Celle de M. Galtier-Boissière est excellente, qui consisterait à nous montrer, ainsi qu'il l'a essayé, en une seule action, **Au pays des Contes Bleus**, les personnages des fabliaux charmants dont Perrault recueillit la plupart : la Belle au Bois dormant, Cendrillon près du foyer, la sage Fille aux perles, Chaperon rouge la flâneuse, l'infortunée et ravissante Peau d'Ane, la Femme aux souhaits si bien punie et l'ahrimanien Barbe-bleue, le vaniteux Carabas, l'Oiseau Bleu, le pauvre Loup-Garou, l'odysséen Petit Poucet, Riquet à la Houppe ne sont autres que les éternels Dieux de l'Olympe. Seulement, qu'il est difficile de les faire causer ensemble !

MEMENTO. — J'avais oublié de signaler, dans *l'Echo Dramatique* du 1er juillet, une spirituelle « Physiologie de l'Artiste ». — M. Hamon fera, l'an prochain, en Sorbonne, six conférences sur le théâtre de l'admirable Bernard Shaw.

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

G. Ferrero : *Grandeur et décadence de Rome.* Tome VI : *Auguste et le Grand Empire ;* Plon, 3 fr. 50.

Grandeur et décadence de Rome. Tome VI : Auguste et le Grand Empire, par G. Ferrero. — M. Guglielmo Ferrero, dans ce sixième volume de son histoire romaine, achève l'étude de la période d'Auguste (1). Dans le tome précédent, qui contient la première partie de cette étude, M. Ferrero, à côté de recherches sur la nature exacte du pouvoir et du rôle d'Auguste (rôle nullement monarchique, républicain et traditionnel au contraire), examinait la conduite de Rome à l'égard de l'Orient, après Actium. Cet Orient d'Antoine et de Cléopâtre, cet Orient où avait failli se refaire, et cette fois contre Rome, la puissance d'Alexandre, n'avait été dissous à Actium que par une heureuse chance, sur la valeur de laquelle Auguste ne s'abusait point. Si l'Italie s'était exagéré la vertu de l'épée romaine dans ce dénouement, Auguste, lui, connaissait « le secret d'Actium », et, tandis que, pleine d'illusions, l'Italie construisait sur cette victoire « le mythe d'Auguste », le mythe du vainqueur irrésistible, Auguste, qui savait à combien peu avaient tenu les choses, réglait avec prudence, d'après ce sage désenchantement, sa conduite à l'égard de l'Orient. Il était à propos de ne point pousser, avec de trop grandes allures, dans cet Orient, une politique dont le point de départ, Actium, pour être exceptionnellement heureux, n'en avait pas moins été une victoire obtenue pour ainsi dire sans combat. Aussi, une fois tombée la grande force qu'était en Orient la monarchie des Ptolémées ravivée par Antoine, le vainqueur, très modeste, avait-il recueilli avec le moins de bruit possible, en Egypte et en Asie-Mineure, les résultats de cette disparition. Se contentant d'étendre sur l'Arménie le protectorat de Rome et d'obtenir des Parthes la restitution des aigles de Crassus, il avait laissé là le fameux plan de César et d'Antoine, la conquête de la Perse, rêve de tous les ambitieux qui, ces deux derniers du moins, avaient vu, dans le prestige et les ressources d'une telle conquête, la possibilité de fonder la monarchie à Rome. Auguste qui, lui, était loin de toute idée monarchique, qui demandait au renouvellement de l'ancienne tradition romaine, c'est-à-dire de la tradition républicaine et aristocratique, les moyens de gouverner l'empire, Auguste s'était donc arrêté sur les bords de l'Euphrate.

Or, c'est en vertu de ces mêmes idées conservatrices, du moins partiellement, qu'il traversa, au contraire, le Rhin ; qu'il entreprit la

(1) Sur *Grandeur et décadence de Rome*, voy. *Mercure de France*, 15 août 1905, 1er avril 1906, 15 juin 1906, 15 décembre 1906, 1er janvier 1907, 1er décembre 1907.

conquête de la Germanie, entreprise marquée par les campagnes de Drusus, de Tibère, de Varus, avec le désastre final de celui-ci, et qui, en y joignant l'organisation administrative de la Gaule, l'expédition de Pannonie, la répression de révoltes en Thrace ainsi que dans deux ou trois autres provinces occidentales, forme l'essentiel de l'histoire extérieure de Rome durant la dernière période du gouvernement d'Auguste, objet de ce nouveau volume de M. Ferrero. C'est donc, estime celui-ci, partiellement en vertu de ses idées conservatrices et aristocratiques sur le gouvernement, qu'Auguste entreprit la conquête de la Germanie. En effet, cette décision eut des causes beaucoup plus profondes que celles qu'on avait communément imaginées et qu'on croyait voir surtout dans l'arbitraire du despotisme. Si, d'une part, l'une de ces causes, extérieure, était la nécessité de fortifier la ligne du Rhin afin de préserver d'une invasion germanique la Gaule, devenue, ou en voie de devenir, une riche province, et avec cela dépourvue, depuis César, de toute force politique et militaire propres (œuvre autrement pressante à ce moment-là que la conquête de la Perse), l'autre cause, inhérente à la substance même de l'état romain, était l'urgence, clairement aperçue par Auguste, de « renforcer la discipline intérieure », notamment de réveiller la vieille énergie atrophiée de la noblesse, et, dans ce sens, les campagnes de Germanie devaient être une cure excellente.

Il ne faut pas oublier, dit M. Ferrero, que si, à la fin des guerres civiles, on avait dû procéder à une restauration aristocratique de l'Etat, c'était surtout parce que la constitution aristocratique faisait partie intégrante de l'organisation militaire. Pour durer, l'empire avait besoin d'une armée, et où, sinon dans l'aristocratie, pouvait-on chercher des officiers et des généraux ? L'école véritable où ceux-ci se préparaient à la guerre, puisqu'il n'y avait pas alors d'établissement militaire, était la famille aristocratique; si l'aristocratie s'épuisait, l'armée serait pour ainsi dire décapitée. Il n'est donc pas surprenant qu'Auguste, chargé par l'Italie de conserver la vieille noblesse qui constituait la meilleure défense de l'empire, en soit venu à penser que la paix finirait par la rendre trop paresseuse, et pour la conserver capable de remplir son devoir historique, il fallait qu'elle fît campagne...

Il fallait que l'aristocratie fût capable de donner des généraux, comme il fallait qu'elle fût capable de donner des magistrats et des administrateurs. Il fallait, en un mot, qu'elle remplît « son devoir historique ». M. Ferrero insiste sans cesse sur ce point, dans son étude du gouvernement d'Auguste. En effet (nous avons déjà signalé cette vue, mais il n'est pas inutile d'y revenir) :

A côté du problème du pouvoir suprême, il y avait le problème non moins important des instruments à employer pour gouverner. La question était de savoir si l'empire serait gouverné, comme les monarchies asiatiques des successeurs d'Alexandre, par une bureaucratie recrutée par le chef de l'Etat

et selon son bon plaisir, dans toutes les classes de la Société et dans toutes les nations; ou s'il continuerait à être gouverné par des magistrats républicains, choisis à Rome par les comices et par le sénat parmi les citoyens romains, d'après les règles fixées par les anciennes lois... Le gouvernement monarchique... aurait signifié la formation d'une bureaucratie cosmopolite,... la fin du monopole politique possédé jusqu'alors par Rome, les grandes familles de l'aristocratie sénatoriale, etc.

Tels étaient les principes politiques et les objets qui se rattachaient à la guerre de Germanie. L'effort de Rome, en se portant vers l'Occident, devait contrebalancer la prépondérance croissante des provinces d'Orient, de l'Orientalisme, de toutes les influences que, dans la la pensée de M. Ferrero, contenait cette chose: cosmopolitisme démocratique, libéralisme, raffinement de la culture, échec au conservatisme romain, fin de la mission de l'ancienne aristocratie. Et la Gaule, dont cette guerre devait assurer la possession tranquille, la sécurité et le développement définitifs, la Gaule, cette « Egypte de l'Occident », figurait en quelque sorte ce contre-poids, grâce auquel la chose romaine, tout en devenant universelle, devait garder son équilibre, sa nature primitive.

Avec la guerre de Germanie, un autre ordre de faits d'un caractère plus intime, qui a dominé de même toute la deuxième période de la carrière d'Auguste, porte, plus nettement encore, avec un relief tout dramatique, la marque des mêmes préoccupations, du même conflit de principes et d'intérêts : nous voulons parler des dissensions de la famille d'Auguste, de la mésintelligence qui sépara Julie et Tibère. M. Ferrero s'est efforcé de montrer comment les forces opposées du conservatisme et de l'orientalisme s'étaient alors entrechoquées : les unes représentées par Tibère, patricien de la vieille roche, dur, orgueilleux, sévère, simple, infiniment capable, général sans rival, magistrat laborieux; les autres incarnées en quelque sorte en Julie, belle, élégante, raffinée, lettrée, la première dans cette galerie des grandes voluptueuses de l'empire, sans qu'on puisse cependant accepter tout ce qui s'est dit sur elle; les unes suivies, en principe, par tous ceux qui à Rome avaient le sentiment, plus ou moins platonique, de la tradition latine; les autres servies, et beaucoup plus efficacement, disons-le, par tous ceux qui avaient la griserie de l'avenir plus que le culte du passé, notamment, observe M. Ferrero, en une remarquable page de psychologie historique, par toute cette jeune génération qui, n'ayant pas vu « l'affreuse convulsion des guerres civiles, la société en dissolution, l'empire sur le point de s'écrouler », n'ayant pas reçu de ces événements « le choc formidable qui avait poussé la génération précédente vers les grandes sources historiques de la tradition et obligé Auguste à gouverner selon le programme des vieux Romains,... n'était pas à même de respecter ces idées... et n'arrivait

pas à discerner le danger contre lequel la génération précédente lui semblait occupée tout entière à s'armer. » Les grandes lois sociales de l'an 18 (av. J.-C.), cette législation des mœurs conçue dans la manière rigide de la vieille Rome républicaine et aristocratique, étaient une de ces armes dont la nouvelle génération ne comprenait point la portée et qui, d'ailleurs, sous l'influence grandissante de ces nouveaux venus, — Auguste, d'autre part, vieillissant, — finissaient par s'émousser. On sait que l'opinion fut hostile à Tibère, que, malgré les désordres de Julie, la *lex Julia de adulteriis* resta longtemps ici sans application, que, de dépit, le beau-fils d'Auguste s'exila volontairement à Rhodes et qu'il fallut huit ans pour permettre aux amis de Tibère de prouver la culpabilité de Julie et pour décider Auguste (M. Ferrero semble lier à ceci la conjuration de Cinna) à laisser rentrer l'exilé. L'étude des grandes lois sociales d'Auguste, poursuivie dans ces deux derniers tomes, reste une des belles parties de l'œuvre de M. Ferrero. Dans l'appréciation de l'esprit qui dicta ces lois, dans le tableau du drame qu'elles suscitèrent au foyer même d'Auguste déshonoré par l'adultère que l'une d'elles prévoyait, dans les oscillations de la volonté d'Auguste, partagé entre son devoir de magistrat, ses sentiments de *pater familias*, tour-à-tour amour et fureur, et son sens opportuniste de l'opinion, enfin dans l'exposé des répercussions de cette législation sur les diverses classes de la société latine, — l'on a réussi à rendre sensible le grand conflit de mœurs et d'intérêts qui travaillait alors en ses profondeurs le monde romain.

Certes, que ce conflit se soit résolu dans le sens des idées conservatrices, aristocratiques, républicaines, qu'Auguste avait apportées dans l'exercice du pouvoir, c'est la chose du monde qu'on peut le moins dire ! Toute vigueur politique avait disparu de l'aristocratie sénatoriale; la peur des responsabilités, l'égoïsme, l'amour du bien-être y aboutissaient à une inertie complète. Les classes moyennes, enrichies, grandissantes, ne se souciaient pas davantage des vieux principes qui étaient l'essence du gouvernement républicain ; elles ne demandaient qu'à augmenter et assurer leur richesse, et, pour le reste, puisqu'il n'y avait plus de force politique dans le sénat et dans l'aristocratie, s'en remettaient entièrement à Auguste, à la fois investi par là du pouvoir absolu et empêché d'en faire usage dans le sens traditionaliste qu'il eût fallu. Déjà devenaient visibles, dans l'Empire, les caractéristiques, les stigmates du « monstre», comme disait Tibère, qu'il allait être. La fierté républicaine et la dureté aristocratique, qui n'avaient jamais accordé les magistratures qu'à l'expérience, s'amollissaient au point de désigner consul, malgré tous les empêchements d'âge (à quatorze ans !), un jeune écervelé comme Caïus, dont tout le mérite était d'être le petit-fils d'Auguste. C'étaient déjà les mœurs qui allaient acclamer empereurs, Caligula à vingt-six

s, Néron à dix-huit ans. Ajoutez un autre fait du même ordre: Caïus t envoyé en Asie-Mineure sous le nom, ou avec le titre, de César; ıguste voulait simplement utiliser le prestige légendaire du grand m; ainsi l'on voit des familles adjoindre à leur nom celui de quelque rent illustre; mais ici c'était, sans qu'Auguste s'en doutât, un ıeminement de plus vers les futurs usages politiques de l'empire opprement dit: en effet, on avait déjà, de la sorte, et l'Auguste et le sar. Enfin, l'esprit militaire s'altérait lui aussi de plus en plus. in de retrouver dans la guerre de Germanie, comme l'avait espéré ıguste, l'ancienne tradition nationale, l'armée commença d'y pren- e cet esprit prétorien qui allait s'affirmer dès le temps de Claude. nsi l'effort conservateur, aristocratique, républicain, archaïsant Auguste, cet effort nécessaire pour que l'Etat demeurât entre les ıins qui l'avaient toujours détenu, avortait de toutes parts. Et ce- ndant, tel quel, cet effort ne fut point sans portée dans l'histoire Rome. Le nouveau volume de M. Ferrero nous apporte sur ce int des indications très complètes.

En effet, l'étude de la carrière d'Auguste se termine sur une idée s forte, qui éclaire d'une lumière nouvelle tout ce que l'historien a jusqu'ici sur le rôle d'Auguste :

Après Actium, conclut M. Ferrero, tout le monde avait été d'avis qu'il it nécessaire, pour sauver l'empire, de rendre la force au gouvernement; ı avait pour cela tenté l'impossible restauration de la vieille république stocratique; mais cette tentative désespérée avait affaibli le gouverne- nt au lieu de le fortifier; si bien que, à mesure qu'Auguste vieillissait, ıt le monde croyait que l'Empire allait à sa ruine. Et justement, cet affai- ssement sénile de la république, qui dura plus d'un demi-siècle, devait ıver l'empire. Dans l'impuissance du gouvernement d'Auguste, on vit core une fois réapparaître la Rome véritable, la Rome classique, celle i savait simplifier partout les gouvernements fastueux, accapareurs et combrants.

Par suite :

Ce gouvernement, si faible, si incertain, si minuscule en face de cet im- ense empire, ce gouvernement dirigé par une famille en proie à la dis- rde et servi par une administration rudimentaire (1), véritable monstre ırvu d'une tête trop petite et d'organes atrophiés ou alourdis, ne fut plus pable d'opprimer ni de piller les provinces.

De là, une prospérité grandissante, un développement économique mense, et partout, dans l'épanouissement de l'activité sociale non ploitée par un gouvernement qui en somme gouvernait peu, par-

(1) C'est une des idées de M. Ferrero que l'administration romaine était, encore ıs les premiers temps de l'Empire, tout à fait sommaire, rudimentaire, du moins ıs le rapport *bureaucratique;* ceci, par opposition aux anciennes et coûteuses ad- ıistrations des monarchies orientales (administrations supprimées par Rome), plies de dignitaires, de courtisans, de scribes, de gens de lettres, de parasites.

tout, « un travail intérieur, invisible, dont personne n'avait conscience », par lequel « l'assemblage accidentel des territoires fait par la conquête et la diplomatie devenait véritablement un seul corps animé d'une âme unique ». Telle était la latitude que les profonds tempéraments opiniâtrement apportés par Auguste, en vertu de ses idées traditionalistes, dans l'exercice du pouvoir absolu, laissaient à la civilisation. Telle était, dans cette civilisation grandissante, par un résultat bizarre, inattendu, mais, au fond, logique, et, quoi qu'il en soit, fécond, telle était la vertu des vieilles formules républicaines patiemment maintenues par Auguste, formules créatrices maintenant (trop faibles qu'elles étaient devenues sous le rapport gouvernemental pur) de libéralisme, de laissez-faire. Ajoutez qu'à côté de ces effets sociologiques immédiats, sous le rapport du droit politique, ces formules signifiaient la *res publica*, le *populus romanus*, et par suite l'*indivisibilité de l'Etat* (au contraire de ce qui avait existé en Orient, où l'état n'avait jamais été qu'une propriété individuelle, soumise aux risques de la propriété individuelle), indivisibilité de droit et de fait qui ne contribua pas peu à assurer la cohérence de la civilisation.

M. Guglielmo Ferrero nous a fait de la sorte pleinement comprendre la destinée politique d'Auguste, le rôle de celui-ci dans le Grand Empire. Ce point de vue final est saisissant. Ces deux tomes sur l'époque d'Auguste suffiraient à faire la réputation d'un historien.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Léon Bloch : *La Philosophie de Newton*, Alcan. — George Pellissier : *Voltaire philosophe*, Armand Colin. — Joseph Fabre : *La Pensée Moderne*, Alcan. — René Berthelot : *Evolutionisme et Platonisme*, Alcan. — Comte Léon de Montesquiou : *Les Consécrations positivistes de la vie humaine*, Nouvelle Librairie nationale. — Comte Paul Cottin : *Positivisme et Anarchie*, Alcan. — F. Pillon : *L'Année philosophique*, Alcan. — Jules Huré : *Les Voix de la Raison*, Société française d'imprimerie et de librairie.

L'ouvrage de M. Léon Bloch, **la Philosophie de Newton**, constitue, en un in-8° de plus de six cents pages, que remplissent de substantielles analyses, une importante contribution à l'étude de la philosophie des sciences, et au mécanisme de l'invention scientifique. En des chapitres intitulés *l'Arithmétique et l'Algèbre*, *l'Origine du calcul des fluxions*, *les Notions fondamentales de la mécanique*, *la Physique mathématique et le mécanisme*, l'auteur expose la genèse des méthodes inventées par le grand mathématicien. Voyant toutefois dans la connaissance scientifique un fait de développement et d'enchaînement continus, dont la marche progressive est nécessitée en quelque sorte par le caractère transmissible de la notion,

il ne manque pas de montrer en des travaux antérieurs, lorsqu'il y a lieu de le faire, ceux de Fermat, de Cavalieri, de Wallis, de Barron, les racines, qui fatalement se fussent développées, des découvertes de Newton. L'idée générale que M. Bloch a poursuivie et que je puis seule indiquer ici a pour objet d'opposer fortement le génie empirique et concret de Newton au génie métaphysique et abstrait de Descartes et de mettre en relief, avec l'influence considérable exercée par le grand savant anglais sur le développement de l'esprit moderne, la convenance de plus en plus grande de ses méthodes aux besoins de notre mentalité actuelle. Dans l'ordre des idées métaphysiques, la comparaison se poursuit et en un chapitre intitulé *Voltaire et Newton*, M. Bloch nous montre comment et pourquoi Voltaire s'enthousiasma de la philosophie newtonienne, comment, en la conception qu'elle implique d'un Dieu géomètre et physicien, il vit le moyen d'ébranler les doctrines « qui faisaient de Dieu un tyran et d'introduire dans la métaphysique un élément emprunté à l'idéal de la raison humaine ».

Tandis que M. Bloch termine son ouvrage en nous montrant les idées de Newton propagées en France par Voltaire, M. Georges Pellissier nous donne un **Voltaire philosophe**, dans lequel il étudie tour à tour les opinions du grand maître de l'encyclopédie en matière de physique, de religion, de morale et de politique, avec une sympathie avouée. Cette étude consciencieuse renferme un aperçu bien ordonné et complet de l'œuvre considérable du philosophe et de l'action qu'elle exerça sur l'esprit humain.

Faisant suite à *la Pensée antique* et à *la Pensée religieuse*, le nouvel ouvrage de M. Joseph Fabre, **la Pensée Moderne**, a trait à la genèse des formes actuelles de la mentalité philosophique. M. Fabre voit poindre la pensée moderne avec la Réforme. Il considère sa gestation, analyse la suite de ses mouvements jusqu'à l'effort qu'on la voit accomplir dans l'œuvre synthétique de Leibniz pour englober dans ses formules la part la plus vaste qu'il serait possible des attitudes anciennes. La première partie de l'ouvrage, *la Rénovation religieuse*, déborde d'ailleurs les limites de ce cadre historique et suit jusqu'à notre époque, jusqu'aux manifestations les plus récentes du modernisme aux prises avec la papauté, l'effort de la pensée rationaliste pour se libérer des formes dogmatiques. Les points de vue de M. Fabre, par l'ouverture d'esprit dont ils témoignent, font voir les événements, les hommes et les doctrines parmi les cadres de déterminisme dont ils relèvent et qui, s'ils ne les justifient pas toujours, expliquent du moins leur manifestation. Il sait faire apparaître les uns et les autres sous le jour de leur fonction majeure. Il sait aussi les caractériser par des formules saisissantes. Ainsi marque-t-il le passage du catholicisme au protestantisme par la suppression de tout l'intermédiaire entre le Livre sacré et les

consciences individuelles. Il voit une seconde étape de la libération intellectuelle dans le passage du protestantisme au rationalisme qui supprime l'intermédiaire du Livre lui-même : « On commence par dire : arrière le Prêtre : Interrogez le livre. On finira par dire : Arrière le livre. Interrogez la raison. » Et, d'une façon générale, M. Fabre semble considérer que le phénomène protestant fut un facteur de progrès et de libération intellectuels et sociaux. La thèse est contestable, mais l'auteur note également que « la Réforme prit une grande extension chez les races germaines. Les peuples latins, dit-il, s'en accommodèrent moins. C'est leur caractère de répugner aux demi-mesures ». Cette remarque apporte dans la discussion un nouvel élément de réflexion qui permet de remettre les choses au point. Ce peut être, en effet, une question de savoir si, comme l'a exposé ici même M. Péladan en une vigoureuse étude, le catholicisme, informé du danger que lui faisait courir sa propre dissolution, eût réagi contre elle de lui-même, c'en est une aussi, et plus discutable, de savoir s'il eût été en son pouvoir d'accorder sans périr à la pensée libre de l'humanisme tout ce qu'elle demandait. Quant au fait même de cette liberté de la pensée telle qu'elle s'est manifestée chez un Montaigne, un la Boétie, un Rabelais, un Erasme, un Léonard de Vinci, il n'y a pas à le discuter, il faut seulement le constater et l'on ne peut douter que l'Humanisme de la Renaissance ne renfermât un principe de libération intellectuelle infiniment plus rapide que la conception si férocement religieuse encore d'un Luther ou d'un Calvin, et alors, à l'égard de ce courant d'affranchissement complet que représentent la Renaissance et l'Humanisme, le courant protestant, puis le courant rationaliste apparaissent, non plus comme des principes d'affranchissement, mais, ainsi que j'avais l'occasion de le noter encore tout récemment, comme un pouvoir d'arrêt, comme des freins, et singulièrement forts, qui s'opposèrent, par la création de nombreuses fictions morales, à la liberté des vues intellectuelles. Sous ce jour, ce n'est plus dans l'ordre de la liberté qu'il faut évaluer les bénéfices de la pensée protestante et rationaliste, mais dans l'ordre de l'utilité vitale, de l'intérêt social. De telles considérations débordent déjà les cadres de ces analyses et y doivent demeurer inachevées, mais j'ai pensé faire voir l'intérêt que provoque l'ouvrage de M. Fabre en indiquant quelles perspectives il découvre par la façon dont les problèmes historiques et sociaux y sont posés. On rencontrera en effet les mêmes éléments d'intérêt dans les autres livres qui composent le volume et qui traitent notamment de la Rénovation philosophique et scientifique, de Descartes, de Pascal, de Spinoza, de Leibniz, des Penseurs français de Gassendi à Malebranche et des Penseurs anglais de Hobbes à Newton, en une suite de chapitres qui touchent, durant cette période de deux siècles, si féconde dans l'his-

oire de la pensée, à tous les sujets propres à émouvoir la sensibilité ntellectuelle.

L'ouvrage de M. Fabre nous laisse au seuil du XVIIIe siècle ; celui le M. René Berthelot traite de la philosophie du dix-neuvième, qui relève tout entière, selon sa valeur originale, de la notion d'évolution, expression concrète de l'idée du *devenir* dans son opposition à l'idée d'un monde statique entièrement *devenu* et régi dans sa totalité par d'immuables lois. **Evolutionnisme et Platonisme** est une réunion d'études, de conférences et de discussions dont le but va à distinguer, dans le domaine scientifique, l'idée même d'évolution des doctrines particulières de Lamarck et de Darwin, d'une façon générale, de toutes les interprétations qui ont été données du phénomène et qui pourraient devenir caduques sans que le principe même de l'évolution eût à en pâtir. Ces études renferment nombre de développements précis sur les théories de Lamarck, de Darwin, de de Vries, de Weissmann. Il renferme aussi des synthèses nouvelles faites avec les éléments dissociés de ces théories, celle, entre autres, pour laquelle M. Berthelot marque ses préférences et qui aboutit à une combinaision des systèmes de Lamarck et de Weissmann. Au point de vue philosophique, M. René Berthelot étudie l'idée d'évolution dans Spencer, dans Hegel et jusque chez Platon, ce qui s'explique par la préoccupation de l'auteur de faire place, dans la notion métaphysique de l'existence, à une part de rationalisme donnant un sens à l'idée de changement.

Continuant son étude du comtisme dans ses applications à la vie politique et sociale et s'efforçant, selon le vœu du fondateur de la doctrine, de rendre celle-ci accessible aux catholiques en quelques-unes de ses conséquences pratiques, M. Léon de Montesquiou, qui analysait récemment avec une sobre précision le *Système politique d'Auguste Comte*, décrit dans **les Consécrations positivistes de la Vie humaine** les neuf sacrements institués par Comte pour solenniser en quelque sorte, à la façon de l'Eglise, et pour systématiser selon sa propre tendance les diverses périodes de l'existence. M. de Montesquiou a présenté cette part pratique du comtisme, qui rencontre dans la sensibilité individualiste une opposition instinctive, avec la force persuasive qu'ajoute à son talent d'exposition sa parfaite connaissance des conceptions d'Auguste Comte.

Dans un esprit tout différent, le comte Paul Cottin, dans une brochure intitulée **Positivisme et Anarchie**, classe Comte sur le même plan que Littré, parmi les tenants d'un agnosticisme où il voit un péril social.

L'**Année philosophique** de M. Pillon traite de l'Histoire de la philosophie la plus récente puisqu'elle contient l'analyse de 95 ouvrages parus en France au cours de l'année 1907. Mais elle ren-

ferme encore, avec la dernière étude de M. Brochard consacrée à *la Théorie platonicienne de la participation d'après le Parménide et le Sophiste*, avec le commentaire de M. Rodier sur *les Preuves de l'immortalité d'après le Phédon*, d'intéressantes contributions à l'histoire de la philosophie grecque. Elle contient enfin une savante dissertation de M. Lechalas sur les géométries non métriques et deux exposés analytiques et critiques d'une grande importance dus à M. Dauriac et à M. Pillon. M. Dauriac traite de *l'Essai sur les éléments principaux de la représentation*, le remarquable ouvrage publié l'an dernier par M. Hamelin quelques mois avant sa fin prématurée. Il prend texte de cet ouvrage pour développer avec beaucoup de pénétration les vues philosophiques particulières que l'auteur a exprimées et qui résultent des rapports souvent originaux qu'il a institués entre les catégories. Dans un article sur *les Lois de la Nature selon M. Boutroux*, M. Pillon, à propos de la thèse célèbre sur la Contingence des lois de la nature et du cours professé à la Sorbonne par M. Boutroux sur l'Idée de loi naturelle, étudie la doctrine de la contingence sous tous ses aspects. Il compare les conclusions de M. Boutroux avec les vues empiriques de Stuart Mill et de Comte, avec le pragmatisme de William James, les oppose au déterminisme de Taine et les met en parallèle avec les thèses du néo-criticisme dont elles se rapprochent, mais dont elles diffèrent pourtant sur certains points. Si quelques-unes des conclusions de M. Pillon ne me paraissent pas pouvoir être acceptées, son étude n'en constitue pas moins un des exposés les plus renseignés qui soient et les plus utiles à consulter sur cette question de la contingence à laquelle les thèses pragmatistes confèrent actuellement un renouveau d'intérêt, en même temps qu'elles obligent à la considérer avec une extrême circonspection.

L'ouvrage de M. Jules Huré, **les Voix de la Raison**, n'appartient pas, comme les précédents, à l'histoire de la philosophie. Une croyance et une philosophie personnelles s'y affirment. En une suite de pensées développées sous forme d'apologues, l'auteur y tire les conséquences d'une conception rationaliste et spiritualiste exposée en un volume précédent, *la Genèse du Monde*, et qui, excluant également la dogmatique des religions positives et les conclusions du monisme matérialiste, se fonde sur les données de la conscience, et postule la survie de la substance spirituelle.

Memento. — M. Xénopol a publié récemment chez Ernest Leroux, en un in-8° d'environ 500 pages, une seconde édition de son remarquable ouvrage sur *la Théorie de l'Histoire*. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur, avec sa double compétence d'historien et de philosophe, s'efforce de conférer à l'histoire la valeur d'une science, a été remanié en quelques-unes de ses parties depuis la première publication ; il a reçu également d'importantes additions. — A signaler chez Schleicher frères, dans la collection à 2 francs, une tra-

duction par M. Marcel Guymiot de *l'Education intellectuelle, morale et physique* de Herbert Spencer. M. Marcel Guymiot, on ne l'ignore pas, est déjà l'auteur d'une traduction des *Premiers principes*.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Hugo de Vries : *Espèces et variétés ; leur naissance par mutation*, traduit de l'anglais par Blaringhem : 1 volume de la Bibliothèque scientifique internationale, 12 fr., Alcan. — H. Bouasse, Delbet, Durkheim, A. Giard, A. Job, Le Dantec, L. Lévy-Bruhl, Monod, Painlevé, E. Picard, Th. Ribot, J. Tannery, Thomas, *De la Méthode dans les sciences*, 1 vol. in-16, 3 fr. 50, Alcan. — Memento.

J'ai déjà parlé, à plusieurs reprises ici, de l'opposition qu'on a établie entre les deux principales théories du transformisme : la théorie des transformations lentes et celle des mutations, dans laquelle les espèces et variétés nouvelles dériveraient des formes préexistantes par sauts brusques. Je crois que, s'il y a une erreur, elle n'est pas dans l'une ou l'autre de ces théories, mais bien dans leur *opposition* même ; l'évolution, qui est le résultat de phénomènes extrêmement complexes, a dû se faire suivant les mécanismes les plus divers, et il importe de rejeter toute explication trop exclusive.

La récente traduction de Hugo de Vries, Espèces et variétés, rendra de grands services à tous ceux qui cherchent à se rendre compte de ces mécanismes ; et nous devons remercier M. Blaringhem d'avoir abandonné pour un certain temps ses travaux si originaux sur la question, pour traduire en français la longue série des conférences faites par de Vries à Berkeley (Californie), pendant l'été de 1904.

Le savant Hollandais commence par rendre hommage à Darwin, qui, « avec un génie sans égal et un travail illimité, a établi les bases de la pensée moderne » ; la victoire, rapide et inattendue, du Darwinisme serait due à ses deux caractères principaux, à savoir : d'une part la quantité prodigieuse de preuves déduites de comparaisons, et d'autre part la démonstration de la possibilité de faire des recherches expérimentales sur la descendance elle-même. De Vries insiste encore sur la prudence apportée par Darwin dans ses écrits, mais il déplore que Wallace ne l'ait pas imité.

Wallace, dit-il, a même été si loin dans son admiration zélée et ardente pour Darwin qu'il a écrit sous le nom de Darwinisme des choses qui, à mon avis, n'ont jamais appartenu aux conceptions de Darwin.

De Vries s'efforce de montrer que Darwin avait entrevu aussi bien les mutations que les variations.

Darwin, dit-il, reconnaît deux cas possibles. Le changement peut se produire soit par l'apparition soudaine et spontanée de formes nouvelles

dans la souche ancienne, soit par l'accumulation graduelle de variétés toujours présentes et fluctuantes qui font dire communément que, dans une race donnée, il n'y a jamais deux individus absolument identiques. Nous appelons *mutations* la première catégorie de changement et nous désignons la seconde sous le nom de *variations* ou mieux, parce que ce mot est souvent employé avec d'autres sens, sous le nom de *fluctuations*.

Darwin admit ces modes d'évolution; Wallace rejeta les changements busques et proposa les fluctuations comme le seul facteur. Tout récemment beaucoup d'auteurs, surtout en Amérique, ont abandonné l'opinion de Wallace.

Après cette conférence d'introduction, viennent trois leçons sur les espèces élémentaires. La grande majorité des biologistes regardent l'espèce comme la véritable unité dans la nature; avant Linné, l'unité adoptée était le genre ou groupement d'espèces ; maintenant on cherche une unité plus petite que l'espèce linnéenne, et on démembre celle-ci. Les espèces systématiques telles qu'on les conçoit généralement consistent parfois en deux ou trois ou un petit nombre d'espèces élémentaires, mais, dans d'autres cas, elles renferment vingt, cinquante, ou même plusieurs centaines de formes constantes et bien différenciées. On fait la démonstration de ceci, soit avec les Pensées sauvages, soit avec la *Draba verna*, petite Crucifère annuelle commune en Europe et aux Etats-Unis. Il paraît naturel d'expliquer la grande variabilité de beaucoup de nos plantes agricoles et horticoles par le polymorphisme initial des espèces elles-mêmes; rien n'est plus obscur d'ailleurs que l'histoire de la plupart de nos plantes cultivées.

Les horticulteurs et les amateurs, en général, s'intéressent plus aux résultats qu'aux méthodes qui ont donné les résultats. Les fleurs et les fruits excellents se recommandent par eux-mêmes et il ne paraît pas y avoir de raisons de rechercher leur origine. Parfois, le nom du producteur est si connu qu'il ajoute de la valeur à la forme nouvelle et c'est pourquoi il y a intérêt à l'y joindre. L'origine et l'histoire de la plus grande partie de nos fleurs, de nos fruits et de nos légumes sont obscures. Nous acceptons ces formes comme elles sont, sans nous demander d'où elles viennent.

En agriculture, en horticulture, on emploie beaucoup le mot « variété »; mais celui-ci se trouve avoir des applications multiples. De Vries insiste beaucoup sur la distinction entre variétés et espèces élémentaires. Une espèce élémentaire est définie par un ensemble souvent très complexe de caractères, relatifs par exemple à la fois à la forme des feuilles et des poils, au nombre et à la taille des pédoncules floraux, à la largeur et à l'échancrure des pétales, à la forme des fruits, etc. L'espèce linnéenne *Draba verna* renferme deux cents formes dont chacune a son type propre qu'il est impossible de définir par un seul terme. Au contraire, un seul mot suffit d'ordinaire pour « exprimer la différence complète qu'une variété présente avec l'espèce

correspondante » ; *un* caractère en plus ou en moins, voilà ce qui définit la variété ; et quand ce caractère apparaît ou disparaît, nous ne sommes nullement surpris, car il nous est déjà familier ; dans beaucoup d'espèces, on peut voir apparaître des individus nains, des fleurs doubles, des fleurs blanches... Ainsi la variété apparaît tout simplement par la perte ou l'addition d'un seul caractère, assez commun ; elle peut être négative ou positive. Nous pouvons en quelque sorte prévoir les variétés, et non les espèces élémentaires. *Les variétés se trouvent être des sortes d'accidents locaux, qui ne possèdent « rien de réellement nouveau ».*

Cette manière de voir et la distinction sur laquelle elle est basée seront critiquées par certains, et cela sûrement parce qu'elles contrarient les préjugés des systèmes évolutionnistes à la mode. Evolution implique forcément apparition de caractères nouveaux ; or, une variété ne contiendrait rien de nouveau ; donc les variétés ne peuvent être à la base de l'évolution.

L'apparition de caractères réellement nouveaux n'est pas si fréquente qu'on le pense parfois. La prétendue nouveauté n'est le plus souvent que la réapparition de caractères qui sommeillaient dans l'être, de caractères latents, ou bien encore le passage d'un caractère actif à l'état latent. On lira avec le plus vif intérêt le huitième chapitre consacré à la discussion de ces caractères. Dans ces dernières années, on a fait beaucoup intervenir les « latences » en biologie ; il faut chercher ce qu'il y a derrière ce mot.

J'ai insisté sur la distinction entre espèce élémentaire et variété, car il m'a semblé qu'à propos d'elle l'auteur émettait les idées directrices du livre, celles qui permettent en particulier de comprendre ses conférences sur les croisements, sur les mutations, sur l'atavisme...

Pour de Vries, variétés et espèces élémentaires apparaissent en général brusquement ; je n'en dis pas davantage, ce côté des théories de l'auteur étant bien connu.

Le livre de de Vries est publié à un moment où il se produit une réaction très vive contre les idées du botaniste hollandais ; sa lecture n'en aura que plus d'intérêt.

§

Quoi qu'il en arrive de la théorie, le nom de Hugo de Vries restera celui d'un grand biologiste. Dans l'étude des êtres vivants, de Vries a eu en effet le réel mérite de ne jamais séparer le point de vue morphologique du point de vue physiologique.

Avant de mourir, Giard rendait encore hommage à de Vries. Dans le chapitre « Morphologie » du livre : **De la méthode dans les sciences**, Giard soutient que, « quoi qu'on en puisse écrire, dire ou penser, le vrai naturaliste au sens complet du mot...

c'est incontestablement le morphologiste », et qu'un physiologiste, pour être un véritable biologiste, doit être également un morphologiste... Il suffit de citer d'ailleurs les noms de Galton, de Pearson, de Bateson... les créateurs de la « Biométrique », ceux de Morgan, de Przibram, de Kammerer, de Barfurth... savants qui ont récemment jeté une lumière si vive sur les problèmes des régénérations et des auto-régulations, ceux de Mendel, de H. de Vries, de Correns, de Tchermak, auteurs qui, dans la fabrication des hybrides, combinent les particularités élémentaires de divers types morphologiques comme les chimistes produisent des corps nouveaux à l'aide des corps simples qu'ils ont su distinguer... il suffit de citer ces noms pour faire voir les rapports intimes qui unissent les deux ordres de connaissances, morphologiques et physiologiques.

Giard critique, avec juste raison, les physiologistes qui ne se préoccupent pas assez du point de vue de la forme. Nous ne sommes plus au temps de Claude Bernard, où la Morphologie n'était guère encore qu' « un inventaire de faits, un catalogue de formes dressées arbitrairement » ; depuis, la Morphologie a évolué, a pris sa revanche, et une belle revanche. Il suffit pour s'en convaincre de lire un excellent article de M. Caullery dans la *Rivista di Scienza ;* la Morphologie est devenue une science explicative, une science expérimentale, elle est devenue : « le registre historique des transformations que la matière vivante a subies et est en train de subir sous l'influence des forces physico-chimiques » ; elle a surpassé même la physiologie, qui, elle, opère dans le présent, et ne tient pas compte du facteur temps, du passé.

Puisque nous en sommes à critiquer la Physiologie telle qu'elle est en général pratiquée actuellement, je veux signaler la très intéressante étude de Le Dantec : « Physiologie », qui fait suite à celle de Giard. C'est une critique très fine, et assez juste, il me paraît, de la manière dont les successeurs de Claude Bernard entendent la physiologie. Elle montre que les physiologistes, quoique étudiant « les phénomènes de la vie », ne sont jamais si satisfaits que lorsqu'ils font, dans des verres à expérience, des observations ressemblant à celles de la chimie des corps bruts. S'il est indispensable d'étudier les transformations des aliments ingérés par l'organisme, il est intéressant aussi d'étudier les transformations de l'organisme ayant digéré et assimilé les aliments. « L'animal est plus intéressant que ce qu'il consomme, du moins pour le physiologiste. » Le Dantec s'élève vivement contre le paradoxe « la vie, c'est la mort », auquel l'autorité de Claude Bernard a donné une si néfaste célébrité ; il se demande pourquoi les physiologistes cherchent tant à tuer leurs animaux avec des poisons...

Il ne me reste plus guère de place pour parler des autres études

du livre : *De la Méthode dans les sciences*, et, même s'il m'en restait, ma tâche serait difficile, car tout est intéressant dans cet ouvrage fait avec la collaboration des savants « les plus représentatifs » de chaque science, et renfermant par conséquent des pages d'une indiscutable valeur. Ce qui manque dans ce livre, c'est peut-être l'unité ; mais en présence des contrastes d'idées et de tendances, on sera conduit à penser, à discuter, à critiquer, et il en résultera un réel profit pour chacun de nous, et aussi pour ceux qui pourront être soumis à notre influence éducative.

Memento. — La librairie Schleicher continue la publication des volumes de l'*Encyclopédie d'enseignement populaire supérieur*. Après l'*Evolution des Mondes*, après l'*Histoire de la terre*, il est question aujourd'hui, dans l'ouvrage de M. J. M. Pargame, de l'*Origine de la vie*. L'auteur insiste surtout sur ce que les faits vitaux sont des faits physico-chimiques ; il écarte toute intervention d'une force vitale. Ouvrage très clair, avec de nombreuses figures.

Dans une de mes précédentes chroniques, où je parlais de Georges Cuvier (1er juillet 1908), il s'est glissé une erreur typographique qui m'a été signalée par M. Adolphe Paupe, le distingué bibliothécaire du Stendhal Club, et que je tiens à rectifier ici. La si gracieuse belle-fille de Cuvier y est désignée sous le nom de Mlle Durancel, alors qu'elle s'appelait en réalité *Duvaucel*. La rectification a son importance, car ce nom a été souvent mal reproduit ; on trouve chez certains auteurs : Durancet. Dans la récente édition de la *Correspondance de Stendhal*, publiée par les soins de M. Paupe, figurent quelques lettres fort intéressantes adressées à Sophie Duvaucel, belle-fille de Cuvier, et où, d'après M. Paupe, celle-ci se révèle comme « une amie très originale d'Henri Beyle ».

GEORGES BOHN.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Robert Hénard : *La Rue Saint-Honoré*, Emile Paul, 5 fr. — Fernand Bournon : *Blois, Chambord et les châteaux du Blésois*, H. Laurens, Collection des villes d'art célèbres, 4 fr. — A. Lerosey : *Loudun*, Champion, 3 fr. 50 — Octave Justice : *Essai sur l'Art français dans les monuments civils*, Oudin, 3 fr. 50. — Arnold Van Gennep : *Religions, Mœurs et Légendes*, Mercure de France, 3 fr. 50.

L'histoire de **la Rue Saint-Honoré**, — la *croisée* de Paris, comme on disait au vieux temps, avec la rue Saint-Denis qui montait du sud au nord — c'est un peu l'histoire de Paris lui-même. C'est une des plus anciennes voies de la capitale et depuis l'époque romaine jusqu'aux jours sinistres de la Révolution, on y peut suivre, année par année pour ainsi dire, la suite des événements qui se déroulèrent dans la ville. Mais il est surtout curieux de retrouver, sur les anciens plans, le développement progressif de cette rue, limitée d'abord par la porte de Philippe-Auguste, devant le temple huguenot de l'Oratoire ; puis, sous Charles V, par une porte dont l'emplacement se

retrouve à la hauteur du Théâtre-Français ; ensuite, sous Charles IX, où elle s'allonge jusqu'à l'église Saint-Roch ; sous Henri IV et Louis XIII, qui reconstruisent une troisième porte presque dans l'alignement de l'actuelle, rue Cambon ; sous Louis XVI, enfin, où la rue Saint-Honoré rejoint le tracé de la rue Royale, qu'elle dépasserait sans doute si l'échafaud ne se dressait dans la perspective de la place de la Révolution. — Peu d'édifices importants toutefois, — à part le Louvre et ensuite le Palais-Royal — s'élevèrent dans ce quartier. C'est l'église Saint-Honoré, les Quinze-Vingts : plus tard Saint-Roch, les Feuillants, diverses fondations charitables ou religieuses dont l'architecture quasi-moderne ne devait offrir du reste que peu d'intérêt. Au coin de la rue Cambon, dont le percement date de 1715, on peut mentionner encore le dôme de l'Assomption, — anciennes Haudriettes — qui date de 1670. Mais des voies et monuments tout proches tiennent une grande place dans l'histoire parisienne : Saint-Germain-l'Auxerrois, les Halles et la rue de la Ferronnerie, les ruelles de bicoques qui se pressaient dans la grande cour du Louvre ; la chapelle de Sainte-Agnès, la Chapelle des Bons-Enfants, etc... Vinrent successivement les cérémonies, les fêtes, l'agitation de la minorité de Louis XIV ; les échauffourées de la Fronde ; plus tard les orgies de la Régence, enfin les émeutes qui furent le début de la Révolution française. L'histoire de la rue Saint-Honoré se confond dès lors avec celle du Paris moderne : mais nous devons rappeler que c'est au voisinage de la butte Saint-Roch, alors couverte de moulins, près de la deuxième porte Saint-Honoré, que fut donné, le 8 septembre 1429, l'assaut où fut blessée Jeanne d'Arc. — Précédé d'une importante introduction historique et agrémenté de plans anciens, l'ouvrage surtout anecdotique que donne M. R. Hénard sur *la Rue Saint-Honoré* a été établi avec beaucoup de conscience. Il est fourni abondamment en renseignements et en indications topographiques et constitue une excellente contribution à l'histoire du vieux Paris.

§

La librairie Laurens a été, je crois, heureusement inspirée en confiant à M. F. Bournon la rédaction du volume qu'elle consacre à **Blois, Chambord et les châteaux du Blésois**, car il connaît bien la région où il a séjourné longuement et l'ouvrage qu'il apporte aujourd'hui est de bon aloi, point alourdi de discussions indigestes. C'est une monographie consciencieuse, qui se lit aisément et dit juste ce qui est nécessaire. — Je ne ferai pas ici l'historique du château de Blois dont la grande période commence avec les reconstructions de Louis XII, et de l'édifice primitif il n'est pour ainsi dire rien resté ; des bribes comme la tour du Foix ou la tour de Château-Renaud. On sait qu'avec l'aile de François Ier et de la chapelle de Saint-Calais,

celle de Louis XII est la partie la plus remarquable de l'édifice qui peut bien être compté parmi les merveilles de la Loire. Mais Blois, outre son château, offre nombre de choses intéressantes : des églises comme Saint-Laumer, Saint-Saturnin (au faubourg de Vienne), la cathédrale Saint-Louis, toutefois qu'il n'y ait pas là un édifice comparable à ceux de Chartres ou d'Amiens ; de vieux quartiers, des maisons pittoresques, des hôtels d'une architecture précieuse, — hôtel d'Alluye, hôtel de Guise, hôtel Sardini — le pavillon d'Anne de Bretagne, de jolies fontaines comme celle qui porte le nom de Louis XII, Les restaurations, malheureusement nécessaires à Blois comme partout, semblent avoir pourtant été heureusement conduites, et ainsi l'endroit vaut autant par la beauté de ses constructions diverses que par les multiples souvenirs qu'elles rappellent. — Le volume de M. F. Bournon est complété par une notice sur Chambord, distant de 14 kilomètres, mais qui n'a de l'intérêt que par son château, — dont les fossés, comblés sottement par Stanislas Leczinski, beau-père de Louis XV, pourraient être rétablis avantageusement. Un escalier de la cour, on le sait, a été reproduit dans la reconstruction de l'Hôtel-de-Ville de Paris. La lanterne du donjon est justement célèbre et il y a, à l'intérieur, un escalier à deux rampes contrariées qui est bien une curiosité architecturale ; l'unique réplique qui en existe, à notre connaissance, doit se trouver encore, à Paris même, dans une maison voisine du Palais-Royal. — Un dernier chapitre est consacré aux châteaux du Blésois : — Chaumont, qui date de Louis XI, dans son état actuel, et a tout le pittoresque des constructions féodales ; le donjon de Talcy, les ruines de Bury ; mais Cheverny, Ménars, Beauregard ont été remaniés ou reconstruits aux derniers siècles et n'offrent guère qu'un intérêt médiocre. — L'ouvrage a été abondamment illustré, comme de coutume, par d'excellentes photographies.

§

M. A. Lerosey, — qui doit être, sauf erreur, curé du Martray, une des paroisses du lieu — a donné sur **Loudun**, petite ville de 4.000 âmes, dans le département de la Vienne, et qui eut autrefois une importance beaucoup plus grande, une monographie consciencieuse, pleine d'indications et de détails précis, mais dont les matières, il semble bien, n'ont pas été suffisamment classées, ce qui entraîne souvent un manque de clarté dans l'exposition. — Loudun, ainsi appelé, d'après une étymologie fantaisiste et bouffonne de ce qu'on y aurait trouvé autrefois « l'os d'un homme » (*sic*) — a possédé un très fort château, dont il ne reste guère que le donjon, remontant, selon les uns, à l'époque romaine, selon les autres, et plus vraisemblablement, au comte d'Anjou Guillaume V. C'est une tour quadrangulaire avec des contreforts saillants et qui rappelle le célèbre donjon

de Loches (XIe s.). Le château de Loudun possédait autrefois plusieurs églises et même un palais qui fut détruit à l'époque d'Henri IV. L'enceinte, refaite sous Philippe-Auguste, mesurait un développement de 2.200 mètres et à l'époque de sa fondation, si nous suivons bien M. Lerosay, elle aurait même constitué toute la ville, — avec églises, cloîtres, dépendances, etc. — fait qui se retrouve par exemple à Crépy-en-Valois (1). — L'auteur, après une partie historique un peu écourtée, donne aussi des renseignements nombreux sur les fondations religieuses de Loudun. C'est l'église Saint-Léger du château, l'église de la léproserie de Saint-Lazare, l'église Saint-Hilaire du Martray, l'église des Templiers, l'église Sainte-Croix — dont on a fait un marché, comme à Senlis — l'église Saint-Pierre, le Couvent des Carmes. Il reste encore une des portes au moins de l'enceinte, la porte du Martray; les autres ont été stupidement abattues en 1872; puis de vieux hôtels, des débris enclavés. Mais on a démoli l'hôtel du Roi de Sicile, qui était, paraît-il, une merveille; nombre d'habitations précieuses, et si Loudun mérite d'être étudié aujourd'hui, les ravages du modernisme comme partout s'y sont âprement fait sentir. — Le livre de M. Lerosay apporte encore des renseignements curieux sur l'ancienne organisation administrative et judiciaire du pays; sur la bataille de Moncontour (1569) et les ravages des protestants au cours des guerres religieuses; sur le procès du célèbre Urbain Grandier, la période révolutionnaire, et se termine par une partie biographique que je ne puis que signaler, car elle ne relève aucunement de cette rubrique. — Pour ceux qui médisent de l'état ecclésiastique, je dois mentionner cependant, outre l'existence dans le Loudunais, au vieux temps, de toute une famille de saints, — celle de saint Maximin, qui avait trois frères et une sœur sanctifiés comme lui, — pour la longévité le fait constaté en 1730 de trois religieuses qui possédaient un ensemble de *trois cent vingt-quatre ans!*

§

L'Essai sur l'art français dans les monuments civils, de M. Octave Justice, sera certainement un ouvrage utile, car il doit aider à comprendre quelle sotte confusion on fait encore généralement de la *Renaissance* française et de l'art italien si lourd que l'on désigne sous le même nom. Il semble toujours que l'un soit sorti de l'autre, l'ait prolongé, lorsqu'en réalité ils n'ont rien de commun si l'on excepte l'usage du plein-centre. La Renaissance française est issue du gothique finissant et a donné une admirable floraison de châteaux, de palais, d'habitations privées; la Renaissance italienne

(1) L'auteur signale sur le château de Loudun les travaux et fouilles de M. Moreau de la Ronde, qui durent depuis vingt ans et apporteront sans doute, lors de leur publication nombre d'indications précieuses.

n'a produit que de lourdes bâtisses, et même le génie de Michel-Ange fut impuissant à l'animer. Enfin, c'est à cet art exclusivement français et l'une des plus admirables éclosions du génie de la race qu'il faut faire remonter les châteaux délicieux de la Loire, les merveilles de Chenonceaux, de Chambord, d'Ussé, d'Amboise; les palais de justice de Rouen et de Bourges ; les hôtels de Cluny et de Sens. C'est la grande époque de l'architecture civile, comme la période gothique est l'épanouissement de l'architecture religieuse; et l'art de ce temps est bien un art exclusivement national, inspiré par les princes de la maison de Valois ou leurs ministres, — le duc de Berry, René d'Anjou, le cardinal G. d'Amboise, — mais qui eut ses écoles régionales, ses provinces. — L'étude de M. O. Justice, un peu rébarbative d'aspect et d'écriture rocailleuse, passe longuement en revue les productions de cette période admirable; on y trouve une bonne étude sur le château de Chenonceaux pris comme type; des chapitres très étudiés sur l'art et les artistes du moment, et dans un appendice, des notes sur les châteaux de la région, ou qui se trouvent de la même famille architecturale: Martainville, Meillant, Le Lude, Goutaine, Langeais, Montsoreau, Azay-le-Rideau, Blois, Maintenon, etc...

§

Le livre de M. A. Van Gennep, **Religions, Mœurs et Légendes**, réunit de précieuses études, surtout d'ethnographie, touchant quelques points de l'histoire des mœurs (1); les idées et croyances souvent bizarres ou saugrenues des peuples demi-civilisés. Il faut bien le dire du reste, ces croyances sont surtout des *curiosités* et il importe peu qu'on puisse les codifier en systèmes. Mais on peut être heureux de retenir les articles très bien raisonnés qui traitent des choses de notre Occident, — par exemple sur *les Légendes des Saints, les Ex-Votos Bavarois et Tyroliens; le Symbole chrétien du Poisson; Survivance et invention dans le christianisme populaire; la Formation du Culte de la Vierge*. Une seconde partie du volume est consacrée à des études relevant davantage de l'ethnographie: *Climats, migrations de peuples et civilisations; les Débuts de l'Etat et ses rapports avec les groupements sexuels*, avec des considérations très remarquables, ainsi que dans *le Rôle des Germains et la Renaissance italienne;* on y trouvera encore de curieuses notes sur ce qu'on a appelé *le Bovarysme* (qui n'est, en somme, qu'un postulat d'ambition), —et la troisième partie concerne la linguistique. La plupart des études composant ce volume, — que M. Van Gennep a certes très bien fait de réunir — ont été publiées

(1) Je veux signaler les rapports sexuels avec *une vache*, où, paraît-il, certaines tribus de Madagascar voient un rite spécial — de *purification*, p. 63.

d'abord dans des recueils spéciaux : *la Revue des Etudes Ethnographiques*, *la Revue de l'Histoire des Religions*, etc...

CHARLES MERKI.

QUESTIONS JURIDIQUES

La Peine de Mort (séances de la Chambre des Députés des 4, 11 et 18 novembre 1908). — Lacassagne. *Peine de mort et criminalité*, Maloine, 2.50.

La question de la suppression ou du maintien de **la Peine de mort** passionne périodiquement l'opinion publique. Dans tous les pays, elle a donné lieu, depuis plus d'un siècle, à des discussions interminables et qui se ressemblent toutes ; car les arguments échangés sont toujours les mêmes et, il faut le reconnaître, aussi peu concluants d'un côté que de l'autre. C'est probablement pour cette raison que la discussion s'éternise devant la Chambre des députés. A la tournure qu'elle prend, on ne peut prévoir quand elle finira. M. Puech, sans doute pour faire prendre patience à ses collègues, leur a rappelé « qu'en 1868 la question de la peine de mort avait été également examinée à la tribune de la Chambre des députés de « Suède, où elle avait donné lieu à un débat considérable. On y a « entendu soixante-douze orateurs, trente-cinq contre la peine de « mort, trente-sept pour le maintien de cette peine. La Chambre Suédoise, par 150 voix contre 69, a voté le maintien ».

Cela promet de beaux jours pour l'éloquence parlementaire. Pourvu qu'avant la fin des discours réclamant l'abolition de la peine mort on ne soit pas mort d'ennui !

Victor Hugo, en 1832, dans la préface du *Dernier jour d'un condamné*, a rassemblé les arguments en faveur de l'abolition. Il ne les avait pas inventés ; et, depuis, on n'en a pas produit d'autres.

Tout d'abord avec les ressources de son imagination romantique, Victor Hugo fait le récit de deux ou trois exécutions où le bourreau se montra particulièrement inhabile, ce qui fut l'occasion d'un spectacle odieux. Ceci n'est pas un argument touchant le principe de la peine de mort. Une décision de justice est mal exécutée ; on ne peut en conclure qu'il faut supprimer toutes les décisions de justice ; un mécanicien, par sa faute, occasionne un accident de chemin de fer ; on ne peut en conclure qu'il faut supprimer la circulation sur les voies ferrées. Dans les exemples cités par Victor Hugo, le bourreau fut maladroit ou était pourvu d'instruments défectueux ; c'était déplorable, évidemment, mais il n'y avait qu'à prendre les mesures nécessaires pour empêcher le retour de ce scandale.

Cela n'est pas commode, j'en conviens, car il n'y a pas d'école professionnelle pour les bourreaux, et avant de les installer dans leurs fonctions, il serait assez difficile de leur faire subir un examen

de capacité. Encore un métier qui s'en va! Autrefois, il eut cependant ses apologistes : Joseph de Maistre magnifia en ces termes le bourreau : « Il est créé comme un monde... Toute grandeur, toute « puissance, toute subordination repose sur lui : il est l'horreur et le « lien de l'association humaine. Otez du monde cet agent incompré- « hensible; dans l'instant même l'ordre fait placeau chaos, les trônes « s'abîment et la société disparaît. »

Jadis. la profession valait la peine qu'on s'appliquât, car ses profits étaient grands. Le bourreau touchait, entre autres choses, une dîme particulière : *la havée*,et, sans qu'on ait jamais bien su pourquoi, il percevait un impôt sur les plaisirs : chaque fille de mauvaise vie lui devait quatre deniers parisis par quinzaine. Si cette rétribution avait été maintenue, le bourreau, actuellement, serait peut-être l'homme le plus riche de Paris.

Après avoir lancé à l'échafaud sa malédiction romantique, Victor Hugo examine les raisons des partisans de la peine de mort.

— Il importe de retrancher de la communauté sociale un membre qui lui a déjà nui et qui pourrait lui nuire encore?

« Pas de bourreau où le geôlier suffit. »

— Il faut que la société se venge, que la société punisse?

« Ni l'un ni l'autre. Se venger est de l'individu, punir est de « Dieu. »

— Il faut faire des exemples? il faut épouvanter par le spectacle du sort réservé aux criminels ceux qui seraient tentés de les imiter?

« Eh bien! nous nions d'abord qu'il y ait exemple. Nous nions que « le spectacle des supplices produise l'effet qu'on en attend. »

On le voit, c'est assez simple comme argumentation ; et l'on n'est guère plus éclairé qu'avant.

Après cet exercice de rhétorique qu'il tient pour une réfutation, Victor Hugo croit faire triompher la thèse de l'abolition dans ce dilemme :

« De deux chose l'une :

« Ou l'homme que vous frappez est sans famille, sans parents, « sans adhérents dans ce monde... et alors de quel droit tuez-vous ce « misérable orphelin ? Vous frappez un innocent.

« Ou cet homme a une famille ; et alors croyez-vous que le coup « dont vous l'égorgez ne biesse que lui seul ?... En le tuant, vous « décapitez toute sa famille. Et ici encore, vous frappez des inno- « cents.

« ... Et songez-vous sans frissonner à ce que deviendront ces pe- « tits garçons, ces petites filles, auxquels vous ôtez leur père, c'est-à- « dire leur pain ? »

Les adversaires auraient pu lui répondre qu'ils avaient d'abord à songer aux petits garçons, aux petites filles, auxquels l'assassin a ôté

leur père ; et qu'avant de témoigner tant de sensibilité à l'égard des criminels, il faut penser à leurs victimes.

Le débat devant la Chambre n'a apporté aucun argument nouveau. Les partisans du maintien de la peine de mort ont invoqué l'augmentation constante et réellement inquiétante des attentats contre les personnes, des « crimes de sang », et la nécessité de châtiments capables d'effrayer les criminels.

M. Georges Berry a demandé qu'on eût au moins autant de sollicitude pour les victimes que pour leurs assassins.

Vous avez pitié du coupable qui va subir sa peine ; ne trouverez-vous pas un peu de compassion aussi en faveur de celui qui a subi la peine de mort sans l'avoir méritée ?

Croyez-vous donc que les crimes qui se commettent ne présentent pas l'horreur des exécutions, et même ne la dépassent pas ?

Voici à ce sujet un fait dont je me souviens ; il ne date pas de longtemps. Il s'est passé il y a dix-huit mois dans une maison d'Auteuil, que des rôdeurs croyaient inhabitée.

Ces dévaliseurs de villas entrent par la fenêtre et, après avoir bu les bouteilles de vin qu'ils avaient trouvées dans l'office, se mettent en demeure de piller la maison.

En parcourant les chambres, ils pénètrent dans un cabinet où dormait un gardien. Celui-ci, réveillé en sursaut, se cache sous sa couverture, espérant n'être pas remarqué : mais les dévaliseurs l'ont aperçu, ils enlèvent la couverture qui couvre son visage, saisissent chacun — ils étaient sept — une bougie allumée et dansent une ronde autour du lit placé au milieu de la pièce en chantant le *De profundis*. Pendant une demi-heure ils font subir à ce gardien mille morts. Puis, leurs chants terminés, ils se précipitent sur lui et l'étranglent.

Croyez-vous que ce gardien n'a pas subi plus de souffrances que tous les assassins que nous verrons exécuter ? Assurément si ! Ayez donc un peu de pitié pour ceux que l'ont tue, avant d'en éprouver pour ceux qui ont tué. Que voulez-vous ? J'ai un faible. Je commence par prendre parti pour les honnêtes gens avant de prendre parti pour les assassins.

Le grand argument des abolitionnistes est que la peine de mort est irréparable.

L'argument est puissant ; mais le rapporteur, M. Castillard, y a répondu d'une façon excellente.

De nos jours, la culpabilité de l'accusé est soumise à une série d'examens minutieux avant que la peine capitale reçoive son exécution. Elle est examinée successivement par :

Le parquet de première instance ;
Le juge d'instruction de première instance ;
Le parquet du procureur général ;
La chambre des mises en accusation ;
Le parquet de la cour d'assises ;
Le président et les magistrats de la cour d'assises ;

Le jury, composé de douze citoyens indépendants ;
Le bureau des grâces et le conseil d'administration du ministère de la justice ;
Le garde des sceaux ;
Et enfin, le chef de l'Etat.
La procédure actuelle offre donc toutes les garanties qu'on peut humainement désirer, et l'irréparabilité de la peine de mort ne présente pas le même danger qu'autrefois.

Il est certain que, durant ces trente dernières années, chaque fois qu'un doute, si mince fût-il, subsistait touchant la culpabilité du condamné, la condamnation a été commuée; il est non moins certain que les tendances actuelles ne vont pas à l'encontre de cette prudence et qu'on n'exécutera plus que ceux qui auront avoué, ou auront été pris sur le fait, ceux sur la culpabilité de qui aucun doute ne peut exister.

Les abolitionnistes semblent maintenant s'attacher particulièrement à l'argument suivant : « Vous risquerez d'exécuter des fous; « et cela sans même vous en douter, car il y a des gens dont la folie « ne s'est révélée qu'à l'autopsie. »

J'avoue que l'argument ne me touche pas. Je ne comprends la peine de mort que comme un moyen exemplaire de supprimer un individu dangereux, et je ne vois pas quel intérêt social il y a à conserver un fou criminel.

La conclusion de M. Castillard résume parfaitement la pensée de ceux qui réclament le maintien et l'application de la peine capitale.

Nous nous contentons de penser, avec les gens à l'âme simple qui forment la grande majorité de nos concitoyens, avec la masse du peuple français, qui n'est pas dénuée de bon sens, croyez-le bien, qu'il faut avant tout, à une époque où la criminalité augmente au lieu de diminuer, protéger énergiquement les honnêtes gens contre les malfaiteurs; nous pensons humblement avec les braves gens, dont le cerveau est dépourvu de subtilité, qu'au lieu de nous attendrir sur le sort des criminels il vaut mieux porter notre sensibilité et notre amour de l'humanité du côté des victimes qu'ils peuvent multiplier. Nous pensons, en outre, malgré les théories magnifiques des abolitionnistes, qu'en vertu d'une loi de nature appelée l'instinct de conservation, la peine de mort arrête plus sûrement le bras des assassins que la menace d'un internement dont la durée est toujours problématique et soumise à des aléas. Non, Messieurs, pas de fausse sensibilité ! pas de fausse humanité et surtout pas de *bluff* humanitariste !

D'ailleurs, malgré les affirmations contraires des abolitionnistes, beaucoup de criminalistes, et non des moindres, sont partisans de la peine de mort.

Voici à cet égard une lettre de M. Léveillé, l'éminent professeur de droit criminel à la faculté de Paris. Elle a été lue à la tribune.

Monsieur le rapporteur et cher ancien collègue,

Dans la discussion relative à la peine de mort, M. Willm m'a, paraît-il, compté parmi les abolitionnistes. L'honorable député a été tout à fait mal informé. J'ai pendant vingt ans professé le droit criminel à la faculté de Paris ; j'ai toujours soutenu la légitimité de la peine capitale, appliquée sans exagération et sans faiblesse aux grands criminels. J'ai soutenu avec fermeté la même thèse à la tribune de la Chambre, aux côtés du président actuel du Sénat, M. Antonin Dubost.

Plus récemment, la société des prisons ayant repris l'examen du problème et m'ayant prié d'exprimer mon avis, j'ai répondu, toujours dans le même sens, que les pouvoirs publics ne devaient pas renoncer à l'emploi du châtiment le plus redouté des malfaiteurs et du même coup désarmer la défense sociale contre les pires attentats.

Je crois même me souvenir que je terminai mes observations adressées à la société des prisons par ces quelques mots :

« La réforme poursuivie... » — c'est-à-dire l'abolition de la peine de mort — «...devrait, pour être sincère, être ainsi formulée : Désormais, la loi ne garantira plus en France que la vie des assassins... »

M. Lacassagne, le savant professeur de médecine légale à l'université de Lyon, dans son dernier livre : **Peine de Mort et Criminalité**, n'hésite pas à conclure, lui aussi, en faveur du maintien de la peine de mort ; mais il voudrait qu'à la décapitation publique fût substituée la pendaison dans la cour de la prison.

Je partage absolument son opinion. Ce qui est exemplaire, ce n'est pas le spectacle de l'exécution. Au contraire, ce spectacle agissant sur certains esprits morbides devient une excitation. Le fait a été maintes fois constaté et sert habituellement d'argument contre « l'exemplarité » de la peine de mort. La peine de mort n'est exemplaire que par la terreur qu'elle peut inspirer. Or, le spectacle des exécutions publiques et les abondants récits qu'en publiaient les journaux n'avaient rien de *terrible*, j'entends par là qu'ils n'excitaient pas la terreur. Ils provoquaient le dégoût ou excitaient une curiosité malsaine ; rien de plus.

Au contraire, la peine de mort devient effrayante lorsque son exécution est entourée de mystère. Il faudrait que le condamné fût retranché du monde aussitôt après le prononcé de la condamnation ; qu'on ne le vît plus, qu'on n'entendît plus parler de lui, — sauf, bien entendu, dans le cas où il serait gracié. Il entrerait dans le mystère de la mort en sortant de la Cour d'assises. Sa fin n'aurait plus rien de théâtral. Et c'est cela qu'il faut réaliser. Car l'apache est au fond un cabotin qui veut vivre des crimes dont le récit ou la lecture ont excité son imagination perverse, et l'exécution publique ne l'effraye qu'à demi parce qu'il y voit l'occasion de tenir un dernier rôle sensationnel en crânant devant « la Veuve », et qu'il espère

ainsi prendre rang parmi les grands Exemples dont les apaches conservent le souvenir et s'entretiennent avec exaltation.

JOSÉ THÉRY.

LES REVUES

Revue du Temps présent : M. E. Millaud montre Victor Hugo à une séance du Sénat. — Un poème de M. Caillard. — *La Revue de Paris* : la succession de Hollande considérée comme un danger pour la paix internationale. — *La Revue hebdomadaire :* le centenaire d'Erfurth, par M. Paul Adam. — *Le Voile de Pourpre*, nouvelle revue présentée par M. Henri de Régnier. — Memento.

M. Edouard Millaud donne à la **Revue du Temps Présent** (25 octobre) de « petites pages » qu'il intitule aussi « rondes d'ombres ». Nous en retenons celle-ci, où Victor Hugo sénateur nous est restitué par un de ses anciens collègues à la Haute Assemblée, tel qu'il y siégait en 1884 :

Au Luxembourg, en une sérénité de fakir, Victor Hugo est assis dans son fauteuil de la salle des séances.

Il se recueille et règne.

Immobile, la tête légèrement penchée à droite, les yeux mi-clos, les mains jointes très haut sur la poitrine, le souffle perceptible à peine, les traits d'un calme auguste,le poète s'isole ainsi de longues heures. Personne n'oserait troubler la majesté du génie au repos, engourdi en une puissance de vie accumulée. A ses pieds, sous les tapis du Sénat, doit couler pour lui quelque fleuve invisible aux paillettes d'or.

Quels rayons et quelles ombres le sénateur de Paris voit-il loin, très loin de la Haute Assemblée! quelles chansons orientales entend-il? En son cerveau, quelles légendes se magnifient-elles au travers des siècles ?

Avec quelles âmes chères, un instant fugitives, éloignées de lui, converse-t-il ? Quels éblouissements lui viennent-ils de soleils harmonieusement situés dans l'espace?

Pourtant Victor Hugo a paru se mouvoir, il a légèrement changé de position ; il sort d'un songe où il s'approcha de l'Etre des êtres... Les sourcils épais se froncent sur les yeux en un arc d'un blanc de cygne. Le nimbe qui entoure le front du Mage endormi se dissipe avec les sensations du réveil. Chaque recoin du visage s'éclaire, j'évoque l'image du Bouddha.

Quelqu'un est à côté du demi-dieu. Le Maître, d'un geste lent, tend la main et très bas murmure : « Je vous aime bien. »

Tout à fait éveillé, ranimé, vivant, Victor Hugo se prépare à quitter sa place. Il ignore quel orateur parla, quels applaudissements l'accueillirent, il n'a rien ouï, rien regardé autour de lui, pour écouter quelque écho des heures barbares abolies,ou s'abandonner à quelque vision des temps futurs lorsque la terre donnera ses moissons à des peuples sans frontières, que la Justice, assise en un palais lumineux, trônera au-dessus des nations, que les Grâces sèmeront des roses sous les pas d'une humanité libérée du mensonge et du meurtre.

En ces jours se déchirera le voile de douleur que Schelling apercevait étendu sur toute la nature. L'éclatante vision de Victor Hugo sera réalisée.

Dans la même revue, je trouve, assemblés sous ce titre : *Vieilleries*, des poèmes de M. C.-Francis Caillard, qui ne sont point sans mérite. C'est d'un art méticuleux qui tient à celui de Tristan Corbière, si l'on veut, ou procède peut-être de Coppée et de M. Francis Jammes, sans rien du mysticisme direct de celui-ci, ni de la supérieure ironie du poète des *Amours jaunes*, mais qui révèle une sensibilité très fine. Je voudrais citer *in extenso* cette pièce charmante dont vous ne lirez ici que certaines strophes :

LA CALÈCHE DE TANTE INÈS

La calèche est dans la remise
Où le père Louis l'avait mise,
Car nul n'y toucha plus depuis...
Elle y rêve à son cher Jadis
Où, pour le moins chaque dimanche,
On allait sur la route blanche.

Lors son cahin-caha très doux,
Se rythmant sur les derniers coups
Que le vieux chantre carillonne,
Portait Dame Inès et sa bonne
Depuis leur maison jusqu'au bourg
D'un train lent comme le Saint Jour.

Tandis que la vieille dame et sa servante assistent à l'office divin, la calèche stationne « le long du mur de l'église ». Et le poète écrit :

Et la messe durait longtemps,
Toujours faite des mêmes chants...
Avec les tilleuls de la place
Et le cercle des maisons basses,
La calèche écoutait les sons
De longs versets aux lents répons.

Elle se sentait presque une âme
Sainte comme la vieille dame
— A qui le Paradis est dû —
A force d'avoir entendu,
En ouaille chrétienne accomplie,
Les Messes, Vêpres et Complies.

Madame Inès est morte... Et puis
Louis et sa femme sont partis.
La calèche est dans la remise
Où son vieux cocher l'avait mise,
Comme la sagesse d'antan
Qui sous les tombes nous attend.

§

Un rédacteur anonyme de **la Revue de Paris** (1er novembre

ne compte pas moins de « quarante-et-un héritiers possibles de la couronne néerlandaise ». On le comprend d'avoir voulu, sachant ce fait, examiner ce grave problème de la « succession de Hollande ». Heureusement, la stérile Wilhelmina n'a pas encore atteint la trentaine et on a vu des primipares quarantenaires. Les « héritiers possibles » actuels de cette souveraine ont de 3 à 67 ans ; et à ces deux extrémités de la liste, ce sont des héritières. On y trouve trois princes de Prusse. De tout cela, les Hollandais se moquent et le collaborateur de *la Revue de Paris* s'alarme. Ces temps derniers, on a fort parlé de la guerre, à propos des aventures marocaines et un peu de l'état des nations balkaniques. Faudra-t-il nous inquiéter aussi de la Hollande ?

Il y va de la paix du monde que la succession de Hollande soit réglée au mieux, c'est-à-dire définitivement et irrévocablement. C'eût été au gouvernement des Pays-Bas de prendre l'initiative. Il y a longtemps qu'on l'y convie. Des hommes d'État, les de Beaufort et les Kuyper, s'accordent enfin à demander une solution prompte et catégorique : il est vrai qu'ils ont attendu d'avoir quitté le pouvoir ! Le moment semble venu d'élucider tout simplement ce point de droit.

Cette question de succession de Hollande est triple. Il y a d'abord l'interdiction au roi des Pays-Bas de « porter une couronne étrangère », interdiction qui, pour justifiée qu'elle soit, n'en est pas moins un obstacle au règlement de l'affaire. Le grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach, le plus proche héritier de la reine, se trouve dans le cas prévu par l'article 23. Impossible de le proclamer roi, — selon la formule usitée en monarchie : *le roi est mort ! vive le roi !* — avant qu'il ait fait connaître son acceptation. C'est déjà grave. Et ce n'est pas tout : M. de Beaufort lui-même estime que cet héritier est, du fait de l'article 23, exclu de la succession. Première difficulté, première source de conflits.

Mais le bruit court que le grand-duc de Saxe-Weimar-Eisenach renonce à ses droits. Simple déplacement de difficulté, puisque ce renoncement ne peut être valable que sous la forme d'une abdication. Il faudrait, par conséquent, une déclaration publique, émanant du grand-duc en qualité d'héritier présomptif et confirmant qu'il renonce à tout jamais à la couronne de Hollande. Ici encore, on se heurterait à des contresens, car, les droits du grand-duc paraissant au moins discutables, il se pourrait bien qu'il commît une illégalité en y renonçant. Reste à savoir s'il n'en commettrait pas une, en obligeant les Hollandais à tenir compte de ses droits, de manière à provoquer soit un conflit dans le cas où le gouvernement hollandais serait de l'avis de M. de Beaufort, soit un interrègne absolument inutile et préjudiciable aux intérêts du royaume.

La libérale Hollande pourrait asseoir la République sur le trône vacant du Taciturne, comme dirait Joseph Prudhomme. L'anonyme écrivain effleure la question. Il paraît que ce dénouement, si simple et logique en apparence, ne contenterait personne et semblerait le résultat d'intrigues françaises. Alors ?

1812, toute l'Allemagne de 1813, toute la ruée des nations jadis confiantes dans les principes du drapeau tricolore, ensuite excédées par la tromperie du « Robespierre à cheval ». N'avait-il pas dit à son entourage, après l'union avec Marie-Louise d'Autriche : « Notre oncle, le roi Louis XVI. »

Entre l'heure de Tilsitt et l'heure d'Erfurth, la France a tenu, dans les mains de son empereur, la possibilité d'établir à son profit, comme au profit de la Russie, l'équilibre définitif et pacificateur du monde. A réaliser les vues historiques des tzars sur Constantinople et la réintégration de l'Eglise orthodoxe dans Sainte-Sophie, les deux empires d'Orient et d'Occident ressuscitaient. Entre eux, l'empire central et germanique se fût concentré sous le sceptre des Habsbourg fatalement dociles et d'ailleurs riches. Nos aïeux n'eussent point pleuré sur le désastre de Waterloo, ni nos pères sur celui de Sedan. Affranchis du féodalisme germanique, dotés alors des constitutions qu'ils possèdent maintenant, les peuples eussent gardé, pour la France encyclopédiste, cet amour que Gœthe manifestait devant Napoléon, le lendemain d'Iéna.

. . . .

C'est l'œuvre ébauchée à Tilsitt, gâchée à Erfurth, que la Troisième République reprit, comme un legs de la Première. A cette glorieuse idée, l'Europe, depuis trente ans, doit la paix contemporaine, malgré la puissance expansive de l'empire germanique allié de la maison d'Autriche, comme Richelieu l'avait craint. A cette glorieuse idée, la France doit de jouer aujourd'hui, dans la Triple Entente, le rôle prédominant que lui reconnaissent l'Autriche, les Turcs, et les peuples des Balkans émus par l'avènement de la Bulgarie.

§

Le Voile de Pourpre, qui paraîtra quatre fois par an, est présenté au public par M. Henri de Régnier, en ces termes :

Ce sont des jeunes gens qui fondent cette Revue.

Derrière le voile de pourpre qu'ils tendent au seuil du portique et dont ils me laissent soulever un pan, les voici réunis pour l'œuvre commune.

C'est un même culte pour la beauté qui les assemble. Chacun rend son hommage et apporte son offrande. Celui-ci la cisèle en vers ; celui-là la façonne en prose. Tous les tributs sont agréés. L'autel se pare de toutes les guirlandes.

J'aime beaucoup cette large hospitalité et cet éclectisme est de bon augure. Il promet que la nouvelle publication sera variée, libérale et vivante. Elle ne sera pas une égoïste manifestation de cénacle et d'école ; elle fera accueil aux efforts les plus divers et ce caractère même sera son meilleur signe de jeunesse. Il ne faudra donc pas y chercher une direction déterminée et exclusive.

Memento.— *Le Correspondant* (25 octobre). Napoléon III et l'Impératrice Eugénie. — La question Régnier-Bazaine, par M. H. Welschinger.

Roman et Vie (5 novembre) : un curieux conte de Mark Twain, « Perce ! mon ami, perce ! » — « Milton et le Divorce », par M. A. de Neuville.

Les Chimères (15 octobre). Poèmes de MM. Muselli, N.-O. Gaule, A. Ber-

and, R. Toscan, R. Vincent, et une nouvelle pittoresque de M. A. Machard : Le Mort ».

Le Feu (1er novembre) : « Intérieur », poème de M. R. Vallery-Radot. Elégie intime », par M. E. Henriot.

La Revue (1er novembre) : «Bernard Shaw », par M. Charles Chassé. — Encore la peine de mort », par M. Maurice Leven.

Revue bleue (31 octobre). — Lettres inédites de Gambetta à Mme J. dam. — « Rousseau à Ermenonville », par M. Ed. Pilon.

Les Entretiens idéalistes (25 octobre) publient la fin de l'étude de [. Joseph Serre : « les Hypothèses sur Lourdes », et des poèmes de [. Louis Even.

La Nouvelle Revue (1er novembre) : très curieuse étude de M. Louis acob, sur la manière dont fut accueillie en Europe la nouvelle de « la ort de Napoléon Ier ».

La Grande Revue (25 octobre). — « Souvenirs sur Richard Wagner », ar M. Angelo Neumann.

Poesia (octobre). — Poèmes de MM. Saint-Georges de Bouhélier, Léo arguier, Paul Hubert, Foulon de Vaulx, Jean Balde, de Mme Marie Dau-uet et un poème en prose, « Pensées-Pierreries », de Mme Cœcilia Vellini.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

P. S. — Dans mon précédent article, citant une étude de MM. Tharaud, ai écrit : MM. Jérôme et *Joseph* Tharaud. Nos lecteurs ont rectifié d'eux-êmes ce lapsus : le prénom du cadet des frères Tharaud est JEAN.

C.-H. H.

LES JOURNAUX

La Beauté (*L'Eclair*, 19 novembre). — Les Argas (*La Nature*, 14 novembre). — althusianisme (*Le Malthusien*, novembre).

Une Américaine qui fait de la sculpture, Miss Berevidge, ayant roclamé qu'elle n'avait trouvé que parmi ses compatriotes le type de beauté *idéale*, l'**Eclair** interrogea à ce sujet différents artistes t publia leurs réponses. Maintenant, il a demandé au Dr Paul Richer, rtiste et médecin, notre Perrault, de résumer ces réponses et d'en aire la critique. La question n'est rien moins que celle du beau bsolu. Les artistes d'aujourd'hui ne s'en préoccupent guère :

Il n'en est pas moins vrai, dit M. P. Richer, que, dans la recherche de es modèles, tout artiste se fait une certaine idée en rapport avec son goût, vec ses sentiments. Mais cette idée, cet idéal, si l'on veut employer ce mot, 'a plus rien de tyrannique. Il n'est pas absolu, il est purement individuel, change avec les temps et avec les hommes ; il faut même convenir qu'il st, somme toute, assez vague. Il a un peu le flou d'un rêve. Il est comme saisissable et fuit le plus souvent lorsque l'artiste tente de le fixer. C'est Iichel-Ange qui dit : « Mon désir est toujours trompé quand ma statue ort du marbre comme une femme qui s'élance hors du bain. A travers de imagination, comme au travers de l'onde, on rêve des formes élégantes et ures qui perdent leur beauté une fois sous le soleil. » Quel artiste, son

œuvre achevée, n'a pas plus d'une fois éprouvé cette rancœur dont parle le grand maître de la Renaissance!

Aussi l'artiste consciencieux et avisé cherche-t-il dans la nature même un refuge contre ses incertitudes et ses déceptions. « Applique-toi à observer la nature, dit Albert Dürer à son élève, et ne t'en laisse pas détourner pour suivre ton bon plaisir, en te figurant que tu trouverais mieux que toi-même. » Combien de grands artistes se sont proclamés les humbles servants de la nature! Ce qui n'empêche pas qu'il existe entre l'œuvre de chacun de ces artistes les dissemblances les plus grandes, bien qu'ils aient tous puisé à la même source. C'est que, quelque scrupule qu'il mette à imiter la nature, tout véritable artiste marque son œuvre d'une empreinte personnelle qui est le propre de l'œuvre d'art. Il le fait d'ailleurs à son insu et comme malgré lui. On sait, pour ne citer qu'un exemple, que nul plus que Barye n'étudiait la nature avec une conscience infatigable. « Ensuite, dit Guillaume dans la remarquable notice qu'il a consacrée au célèbre animalier, et sans *qu'il s'inquiétât du comment*, sa personnalité s'ajoutait aux données acquises. Ses matériaux étant scrupuleusement rassemblés, son génie faisait le reste. »

Nous voilà loin de ces soi-disant règles du beau qui, au dire des théoriciens, devraient régenter l'art. Nous voilà loin de cette norme unique, de ce type idéal que miss Beveridge croit avoir découvert.

Pour ce qui est de la beauté féminine, l'histoire de l'art ne manque pas d'être fort instructive. Nous ne voyons pas seulement chaque artiste adopter un type très personnel, mais dans chacun des grands centres artistiques, comme à chacune des grandes époques de l'art, il règne un goût général, une sorte de mode si l'on veut, qui fait que les figures des artistes d'un même centre ou d'une même époque, quelque individuelles qu'elles soient, se ressemblent par bien des points et qu'il s'en dégage un type nettement caractérisé. Ces types, essentiellement différents les uns des autres, n'en ont pas moin réalisé l'idéal de tout un groupe d'artistes. Auquel miss Beveridge décerne-t-elle la palme? J'avoue, en ce qui me concerne, n'avoir pas l'assurance... américaine, et il me serait impossible d'indiquer une préférence. Les artistes que *l'Eclair* a consultés sont, en général, du même avis. Il en est bien trois qui tiennent pour l'idéal antique, six qui donnent le premier rang aux Italiennes et dix aux Françaises ; mais la grande majorité, sous une forme variée, parfois pittoresque, le plus souvent en des termes fort justes, affirme que la beauté n'a point de patrie, que l'idéal artistique varie avec les hommes et avec les époques, que le beau est partout dans la réalité et qu'il appartient à l'artiste de l'y découvrir.

La théorie de l'idéal, règle unique de l'art, est en baisse aujourd'hui. Elle s'est sans doute réfugiée au delà de l'Atlantique.

Tout cela est très bien, mais cela ne nous dit pas quel est le type de la beauté américaine. Mais cela demanderait quelque développement et exigerait une image. Il y aurait une note bien amusante à rédiger sur ce point.

§

On a beaucoup parlé des *Argas*. M. Troussart nous en donne, dans **La Nature**, des nouvelles précises :

Les journaux quotidiens ont relaté la désagréable aventure de cet instituteur de province qui, pendant plusieurs années, fut attaqué chaque nuit, lui et sa famille, par un ennemi inconnu qui lui suçait le sang jusqu'à l'anémie. Finalement, il fut obligé d'abandonner la maison d'école qu'il habitait, afin qu'on pût la nettoyer et la débarrasser de ces dangereux parasites, qui n'étaient pas des Punaises, comme il avait dû le supposer tout d'abord, mais des *Argas*.

Qu'est-ce donc que ces Argas, dont on avait peu parlé jusqu'ici, au moins comme parasites de l'homme, dans notre pays à climat tempéré?

Il existe plusieurs espèces d'Argas. Ce sont des Acariens de la famille des Ixodidés et l'espèce dont il est question ici, l'*Argas bordé* (*Argas reflexus* Fabricius), est la seule espèce que l'on connaisse en France. Toutes les autres habitent les pays chauds sur les deux continents.

L'Argas bordé est un Acarien à peu près de la taille de la Punaise des lits, c'est-à-dire de 5 millimètres de long à l'âge adulte ; les mâles sont un peu plus petits que les femelles. Le corps est ovale, le dos plat avec des téguments finement chagrinés et une bordure mince, un peu relevée, formée par des plis radiés, ce qui lui a valu son nom. On remarque, en outre, dessus et dessous, des fovéoles, ou fossettes, appelées *patelles*, disposées concentriquement et diminuant de taille du centre à la périphérie : c'est ce qui donne à la peau, lorsqu'on examine l'animal à la loupe, cet aspect pustuleux qui l'a fait comparer à celle d'un crapaud...

Chez l'animal à jeun la couleur est d'un gris jaunâtre ; le dessin plus foncé que montre notre figure est dû à l'estomac que l'on voit, par transparence, chez l'acarien repu et plein de sang, formant une large plaque d'un brun violacé, bordée de festons qui indiquent les cœcums de l'appareil digestif.

Les jeunes, ou *larves*, sont presque orbiculaires, de 2 millimètres de long, avec le rostre découvert et les pattes, relativement plus longues que chez l'adulte, au nombre de trois paires seulement.

L'*Argas bordé* a d'abord été signalé dans les colombiers, où il attaque surtout les jeunes Pigeons : mais on le trouve aussi dans les poulaillers. En Roumanie, on dit avoir vu les larves sur le Cheval. Il est probable que l'espèce est répandue dans toute l'Europe.

Ces Acariens sont nocturnes et passent le jour dans les trous de mur, sous les boiseries ou dans les rainures du parquet, et c'est là que la femelle dépose ses œufs ; c'est seulement la nuit qu'ils viennent sucer le sang de leurs victimes. Il est facile de les surprendre en allumant une bougie : ils restent alors immobiles et se laissent écraser sans chercher à fuir. Ils ne se cachent pas dans les matelas, comme les Punaises.

Lorsqu'ils attaquent l'Homme, c'est presque toujours dans des chambres ou mansardes situées au voisinage d'un colombier, et par suite d'une des deux causes suivantes : ou bien les Pigeons ont été détruits et ne leur offrent plus leur nourriture accoutumée, ou bien les Acariens se sont reproduits en telle quantité qu'ils sentent le besoin d'envoyer des colonies dans toutes les directions.

On cite le cas de ce domestique qui habitait, à la campagne, une mansarde très proprement tenue et qui, malgré toutes ses recherches, ne pouvait arriver à savoir où se cachaient, pendant le jour, les ennemis qui l'attaquaient

toutes les nuits. On finit par découvrir que les Argas entraient par l'étroit tuyau ménagé pour le passage d'un cordon de sonnette, et en grimpant à la file le long de ce cordon qui traversait le colombier voisin.

Il faut savoir, d'ailleurs, que ces Acariens peuvent supporter un jeûne indéfiniment prolongé. On a pu en conserver, pendant plusieurs années, sans nourriture, dans des tubes de verre hermétiquement fermés. Au bout de ce temps, ils étaient encore parfaitement vivants et se remettaient à piquer dès qu'on leur rendait la liberté.

Les Argas sont plus désagréables que dangereux. Ils sont de plus très difficiles à détruire, leurs œufs résistant à des températures énormes (140°).

§

Les journaux malthusiens sont-ils pour quelque chose dans la diminution de la natalité? Pour bien peu, sans doute; ils sont un résultat, bien plus qu'une cause, les produits d'un milieu et non les créateurs de ce milieu. C'est peut-être aussi leur intérêt. Ils prouvent que le monde civilisé se désintéresse de plus en plus de la procréation. Tous les pays ont leurs journaux malthusiens. France : **Le Malthusien** (qui me donne ces renseignements); Angleterre : *The Malthusian ;* Hollande : *Het Gellukting Huisgezin ;* Allemagne : *Die Sozial Harmonie ;* Espagne : *Salud y Fuerza ;* Suisse : *la Vie intime ;* Etats-Unis : *The american Journal of Eugenics.*

R. DE BURY.

LES THÉATRES

VAUDEVILLE : *La Patronne*, pièce en 4 actes, de M. Maurice Donnay (6 novembre). — NOUVEAUTÉS : *Dix minutes d'auto !* pièce en 3 actes de MM. Georges Berr et Pierre Decourcelle (13 novembre). — NOUVEAU THÉATRE D'ART : *Le Heurt*, pièce en 3 actes, de M. Paul Granet ; *La Logique du Doute*, pièce en 2 actes, de M. Alfred Mortier (18 novembre) — Memento.

L'histoire banale d'un petit provincial, timide, gauche, embarrassé, plein de généreuses illusions, d'ambitions d'art et d'amour, et qui, grâce à la faveur d'une dame riche et élégante promu secrétaire d'un homme très puissant, peu à peu est conquis par l'atmosphère viciée du milieu où il doit vivre, que serait-ce, même aux yeux d'un romancier, même aux yeux d'un dramaturge, sinon un motif aisé pour définir en des situations joliment pittoresques l'évolution de sentiments qui s'ignorent ou qui hésitent ? La précieuse innovation qu'a apportée à un tel thème l'ingéniosité de M. Maurice Donnay eût été, on le sent bien, de transférer l'intérêt, des sentiments qu'éprouve le jeune niais enthousiaste (et même, — jusqu'à un certain point ! — *poète*) aux sentiments par lui inspirés, sans presque qu'ils s'en doutent ni l'un ni l'autre, à **la Patronne**.

Le théâtre du Vaudeville a nécessairement monté cette pièce, selon

sa remarquable coutume, avec tout le luxe soigné de ses mises en scène. Le milieu opulent où se déroule l'action se prêtait à merveille à ce faste. On s'y étonnerait néanmoins que, à un acte qui doit être, je pense, le deuxième, les murs visiblement en toile d'un petit salon soient ébranlés et tremblent chaque fois que s'ouvre ou se ferme une porte. Sur la cheminée aussi, selon un errement qui peut se déplorer en d'autres théâtres non moins somptueux que le Vaudeville, la glace et son encadrement sont peints dans le décor. Cela serait en soi suffisamment choquant, si même nous n'y avions perdu de voir se multiplier par un reflet, quand il s'y mire, le visage merveilleux de Mlle Marguerite Brésil, qui est, dès son apparition première, un prodige de séduction, un délice à tous les yeux. Elle joint à son charme inoubliable d'aspect une grâce aisée de la diction et la fraîcheur jolie de son talent. Il n'est pas de scènes parisiennes où l'on soit mieux qu'ici certain d'avoir à se réjouir de la beauté féminine qu'exaltent doublement l'éclatante science de se vêtir avec un goût et une recherche suprêmes, l'art de jouer avec une juste délicatesse et une fine intelligence Mesdames de Mornand, Dherblay, Delza, Farna, Lola Noyr sont à Mlle Brésil de parfaites compagnes. Quant à Mme Jeanne Granier, dont on ne peut ignorer la carrière déjà longue de triomphe ininterrompu, par la maîtrise, la sûreté, la simplicité, la profondeur d'expression sans apparente recherche, nulle au monde, nul ne la surpasse; rares déjà ceux qui l'égalent. Elle parfait, avec toutes les ressources heureuses de son autorité, ce que le rôle de Nelly Sandral, la patronne, garde, par la faute de l'auteur, d'indécision, d'imprécision du moins, par endroits.

M. Donnay n'a point osé, dirait-on, prendre courageusement son parti. Est-il las de « tirer des feux d'artifice d'esprit »? Peut-être. Il n'est guère concevable qu'un esprit aussi subtilement observateur, aussi lettré, se satisfasse à jamais de cette constante invention de pauvres et brillants concetti qui vont, non sans patauger parfois aux marécages du fangeux calembour, du coq-à-l'âne balourd à l'à-peu-près égrillard. Il n'en faut pas sans doute rejeter tout entière la valeur, et, quand ils se rencontrent au bon moment placés d'une main experte et ingénieuse, ce sont d'agréables fleurs, produites, si l'on veut, en serres chaudes, mais dont il serait fâcheux et ridicule de méconnaître l'éclat un peu factice, le parfum à la fois fragile et aigu. Henry Becque ni Molière n'en ont méconnu l'importance; Marivaux, dans son genre, Beaumarchais et, à maintes reprises, M. Donnay lui-même en ont tiré le meilleur de leur charme. Seulement, on court grand risque, à vouloir trop user d'un seul ressort, d'en énerver la trempe, d'en rompre la vigueur. M. Donnay, conscient de ce que ses premiers grands succès étaient dus en leur plus forte partie à un renouvellement comme spontané de l'esprit de mots et de reparties dont son

dialogue allègrement pimpant se rehaussait, s'était trop facilement laissé descendre à ne composer plus ses pièces qu'en vue de telles facéties, pour lui un simple jeu. Il ne prenait pas garde que plus elles croissaient en nombre, moins il prenait, au sujet de leur qualité, souci d'être sévère. Et l'on put, au moment où il entra à l'Académie française, emplir un grand journal quotidien de citations innombrables choisies dans son œuvre, dont la plupart auraient rebuté le zèle des faiseurs d'opérettes, découragé la sérénité hardie des pires nouvellistes-à-la main !

Longtemps la satisfaction bête d'un public éberlué a maintenu naïvement M. Donnay dans la regrettable pratique de ce qui semblait devenir un système indéfectible. Mais le voici enfin qui voudrait s'échapper ; qu'on lui fasse crédit, et il y saura parvenir. Dans *la Patronne*, le premier acte est trop conduit encore selon la méthode déplorable ; il est pourtant joli, amusant, pittoresque ; mais comme les *mots*, qui le composent, s'usent avec promptitude : à quoi sert, passée la surprise d'une répétition générale, la préparation que met Nelly Sandral à révéler le nom dont elle nomme tous ces petits jeunes gens pressés d'arriver, sans scrupule, sans délicatesse, audacieux, effrontés, avides et secs ? La salle entière avant elle a murmuré : des « *gentlemufles* ». Il en est de même en quinze ou vingt circonstances, que les journaux et les privilégiés du premier jour ont pris grand soin de vulgariser. Mais ce qu'ils n'ont point laissé entendre, c'est l'émotion contenue du premier dialogue entre le jeune Robert Bayanne et l'éblouissante Adrienne Destrié ; c'est tout le développement intime et discret, la lente et mystérieuse transformation du sentiment, maternel tout d'abord et peu à peu amoureusement éveillé, de Nelly Sandral pour Robert Bayanne, à mesure que lui s'éloigne d'elle et que, épris de luxe et de vie facile, il se déconsidère lâchement. Le *poète* qui avait une petite amie dans sa mansarde et qui rêvait bien d'atteindre à du succès, sans précision, s'est mué en un petit gredin sinistre qui est sur le point de commettre une vilenie pour « arriver ». Nelly le surprend, le confesse, le fait pleurer, et le sauve, et comme en secret elle l'aime non plus en mère, en sœur aînée, mais en amante avertie et un peu douloureuse, en le sauvant, elle-même s'est examinée, elle a entrevu sa propre infamie, elle aperçoit les hontes d'une vie, toute belle en façade seulement, en réalité corrompue et encore plus corruptrice. Peu de grandeur tragique trouble plus, dans aucun théâtre, que l'instant de résolution attristée où elle prend sur elle de rompre avec un amant de plusieurs années, Vincent Le Hazay, ami sincère, fidèle et loyal. La scène est, au surplus, interprétée parfaitement par Mme Granier et M. Abel Tarride.

Mais le premier acte trop chatoyant, qui déjà contient et dessine l'action de la pièce entière, forme un contraste qui déconcerte avec

le second, plus réservé, quoique l'esprit y soit encore abondamment dispensé, avec les deux autres où il s'efface au profit d'une délicatesse de la sensibilité, malaisée à soutenir au théâtre, peut-être trop subtile, et souvent aussi, il faut l'avouer, un peu hésitante, languissante. L'analyse d'une psychologie individuelle, où il est si amusant parfois de s'attarder, fait vite longueur dans une pièce, quand elle n'y est pas relevée par une succession animée de péripéties neuves qui en justifie l'opportunité. M. Donnay ne ménage pas les gradations ; il donne, de tout son poids, le moment qui importe dans une crise du sentiment, sans en préparer, autrement que par de vagues suggestions, l'avènement décisif et lent. De cette faiblesse peut-être naît pour lui le besoin de remplir les vides par du mouvement élégant et par de rapides et vains jeux d'esprit. Malgré la maîtrise avec laquelle sont traitées les situations capitales, aux troisième et quatrième actes, elles acquerraient plus de puissance si l'auteur avait pris souci d'en préparer la nécessité. Elles sont, en ce qu'elles sont, parfaites ; elles pourraient être autres, tout aussi bien. Nous nous trouvons déçus de n'y rencontrer rien que nous n'attendions, et sans la part, en plus, d'inattendu auquel nous étions en droit de nous attendre. Quand M. Donnay, avec aisance, comme il a su être le plus spirituel des auteurs dramatiques, se complaira à ne rechercher plus que l'enchaînement calculé savamment du drame et que l'émotion simple du dialogue, à quoi il parvient lorsque, trop rarement, il le veut, ses pièces ne présenteront plus le caractère hésitant ou hybride qui embarrasse, en presence de *la Patronne* ou telle autre de ses dernières productions, la sympathie qu'on voudrait lui montrer.

Les combinaisons les plus surannées, les plus veules du théâtre de Labiche se relèvent souvent par la mise en action de certains traits de caractère, par la force de certaines reparties ingénieuses et impromptues. Quand ces qualités d'ordre moyen et bourgeois font même défaut à une pièce dont jusqu'au ton, jusqu'au prétexte, jusqu'à l'action, du commencement à la fin, conservent une apparence irréelle ou du moins improbable, et dont les répliques semblent de simples centons de vaudevilles éculés, le spectacle, comme, en cette occurrence, aux Nouveautés, **Dix Minutes d'Auto**! de la scène où s'évertuent les interprètes savants, MM. Decori et Germain, ou gracieux, Mmes Blanche Toutain, Sandry et Herrouët, se transporte sur le public de l'orchestre, des loges et du balcon qui, d'un sourire condescendant et pâle, se laisse illuminer le visage. Si le programme annonce que Mme Blanche Toutain est habillée par Chary et par quelle maison, au 2e acte, la lingerie est fournie, on s'éblouit plus encore le regard aux regards de maintes jolies spectactrices et aux somptuosités harmonieuses des toilettes moins effrontément signées que, durant les entr'actes, elles savent, au foyer, faire valoir.

Ah! les temps regrettés des juvéniles enthousiasmes! M. Alfred Mortier n'a rien abdiqué des fières ambitions ni des hardiesses désintéressées. Bien plus encore, il fait du théâtre, et il nous donne sans remords la joie d'entendre ses personnages parler une langue ferme, imagée et solidement rythmée. Il se soucie donc moins d'obtenir du succès que de réaliser sans concession l'idéal d'art dont il est obsédé. Et, chose de plus en plus étrange, on lui joue sa pièce, **la Logique du Doute**, dans un théâtre à côté, il est vrai, *le Nouveau Théâtre d'Art*, et il y conquiert, comme avant lui M. Souchon avec *la Fausse Nymphe*, M. Louis Payen avec *la Tentation de l'Abbé Jean*, l'attention et la faveur d'un public choisi et lettré.

Que son personnage principal, Henri, roule dans sa cervelle un chaos singulier de pensées confuses, de remords, d'incertitudes, de craintes, de résolutions trop promptes nerveusement arrêtées, on le sent à travers tout le premier acte délicieusement conduit, dans cette scène où la jeune et vierge épousée se livre avec une si ingénue confiance, un abandon si courageux et si pur. Et pourtant, tout flétri qu'on nous fasse entrevoir de ses dégoûts et peut-être de ses hontes sentimentales le malheureux Henri, quand précisément parce qu'il l'adore, la vénère et parce qu'il ne veut pas qu'un jour il puisse en cette pureté inouïe soupçonner quelque défaillance, quelque tare, quelque trahison même en rêve, il frappe sa femme dans son sommeil d'un coup de poignard au cœur, on s'explique si mal cette action brutale que l'auteur lui-même sent la nécessité d'en expliquer au public la logique. Si habilement présentée que soit cette explication, si sûrement qu'elle porte sur l'esprit des auditeurs, je pense qu'il eût fallu que l'action portât en soi sa justification; il eût été mieux qu'elle ressortît visiblement ou fût suggérée des conditions mêmes où elle se produisait, et que, en dépit d'exemples fameux chez, par exemple, Villiers de l'Isle-Adam, tout ce qui, dans une œuvre d'art, ne peut se comprendre ou se sentir qu'à la condition expresse d'être soutenu par de la dialectique, est une aberration. L'art montre, suscite, frappe, mais ne discute ni ne démontre. En dépit de ce contre-sens, la pièce de M. Mortier, avec ses qualités franches, graves et nettes, a réussi, et je m'en réjouis. Le premier acte, attachant dans sa plus grande partie, étonne à son dénouement, et le second acte intéresse et rassure.

Memento. — Bouffes-Parisiens ; *S. A. R.*, opérette en 3 actes, de MM. Xanrof et Chancel, musique de M. Yves Caryll (11 novembre). — Théâtre Déjazet : *L'Enfant de ma sœur*, vaudeville en 3 actes, de MM. Mouezy-Eon et Francheville (12 novembre).

ANDRÉ FONTAINAS.

CHRONIQUE DU MIDI

Le Cinquantenaire de *Mireille*. — Le Transfert du Museon Arlaten. — La Question d'Orange.

C'est au mois de mai que doivent avoir lieu, à Arles, les fêtes du **cinquantenaire de Mireille.** On doit, à cette occasion, inaugurer le monument que la ville d'Arles élève à Frédéric Mistral. Ce monument, œuvre de Théodore Rivière, représente le poète debout, coiffé de son vaste chapeau de feutre, la boutonnière de sa jaquette fleurie d'une fleur des champs et, dans une main, la canne du promeneur solitaire. Les bas-reliefs, œuvre du sculpteur arlésien Férigoule, présenteront une reconstitution des principales scènes de *Mireille.* Ainsi Mistral se dressera, simplement, en poète, en rêveur, et non en Empereur du Midi et dans une attitude théâtrale. Quand les idées pour lesquelles il se passionna auront vécu, quand, après sa mort, le Félibrige se démembrera, c'est alors que le véritable Mistral apparaîtra, le chanteur des *Iles d'or*, le poète pastoral de *Mireille*, le poète héroïque de *Calendal.* Il faut savoir gré à M. Théodore Rivière de nous avoir, par avance, donné une belle effigie de ce que Mistral sera pour nous, plus tard, un poète de la terre, un aède rustique, mais avec je ne sais quoi dans son allure qui sent le gentilhomme.

On a parlé, pour ce monument, de la place du Forum. Malgré son nom pompeux, cette place est si petite qu'il sera bien difficile de donner à la statue du poète la perspective nécessaire. D'autre part, les cafés qui la bordent sont autant de clans politiques très marqués, et il y a également deux hôtels dont les rivalités sont connues. Selon comme le poète sera placé ou tourné, il paraîtra favoriser tel ou tel commerçant. Les Arlésiens ombrageux ont, paraît-il, songé à tout cela et ils méditent d'élever ailleurs la glorieuse statue. Les emplacements ne manquent pas.

Il y a les Lices, où, les soirs d'été, toute la ville se rend et où le kiosque illuminé de la musique militaire donne un air de fête. Le poète verrait tourner à ses pieds, par groupes lents, les Arlésiennes et il serait ainsi mêlé familièrement à une population et à une vie qu'il a aimées entre toutes.

Il y a, surtout, les Alyscamps. Cette allée de hauts peupliers, avec ses tombes alignées, ses chapelles en ruine, avec tous les souvenirs qu'elle évoque et les aspects qu'elle prend selon les heures, conviendrait admirablement à la méditation dernière du poète. Sa statue se dressant au milieu du petit champ où les tombeaux se font plus pressés, où les peupliers s'écartent, ajouterait au caractère mystérieux et sacré de ces lieux. Les Alyscamps sont comme le résumé d'Arles. La présence muette de Mistral achèverait d'en faire le pèlerinage d'art le plus émouvant de Provence.

La municipalité d'Arles décidera. En mai toute la Provence sera là pour glorifier son poète et celui-ci assistera à sa propre consécration. Combien d'hommes actuellement vivants, pourraient-ils sans risques recevoir semblable honneur ? Le patriarche de Maillane est, je crois bien, le seul. Sa belle et noble vie, son labeur constant et désintéressé, le rayonnement universel de sa gloire rendent cette apothéose toute naturelle et permettent de ne pas redouter l'avenir.

Voici cinquante ans que *Mireille* naquit et jamais livre ne fut plus jeune, plus frais, plus immortel. Le premier qui le lut, le poète Adolphe Dumas, en fut enthousiasmé et, depuis lors, chaque génération de lecteurs partage ses sentiments.

Il convient précisément de rendre à Adolphe Dumas tout l'honneur de la découverte de *Mireille*, qu'on attribue trop souvent encore à Lamartine. Mistral écrivait *Mireille*, quand Adolphe Dumas passa par Maillane, chargé d'une enquête officielle sur les dialectes méridionaux. Il vit Mistral qui lui lut des fragments de son œuvre, alors inachevée. L'année suivante, *Mireille* étant terminée, Mistral la lut à Dumas qui lui consacra un article enthousiaste dans la *Gazette de France*. On était en 1856 et l'article d'Adolphe Dumas passa inaperçu, malgré l'enthousiasme dont il était plein. Seuls, quelques amis, méridionaux, plaisantèrent Dumas. En 1859, *Mireille* parut en librairie, chez Seguin, à Avignon, et Dumas se chargea de présenter l'œuvre et le poète à Paris. Un de ses amis, Albéric Second, publiciste, le rencontre un jour sur le boulevard : « Eh bien, lui dit-il, avec un sourire ironique, et votre poète? — Il est arrivé. — Et son poème? — Il est imprimé. — Et votre admiration? — Elle augmente chaque jour.—Décidément, c'est donc gentil ce qu'il compose, votre Mistral? — Gentil ! gentil ! Superposez Homère, Longus et Virgile, vous n'atteindrez pas à la hauteur de *Mireille*. Quoique vous soyez peu digne de cette faveur, ajoute-t-il en tirant un volume de sa poche, prenez et lisez... et vous m'en direz des nouvelles. » Albéric Second prit le poème provençal et promit de le lire. Quelques jours après il faisait amende honorable et écrivait un article enthousiaste qu'il terminait par ces mots : « Mon cher Dumas, ceci est un acte de contrition, je viens de lire *Mireio*. Fréderic Mistral est un admirable poète; son livre est un chef-d'œuvre. Cette lecture m'a fait pleurer mes dernières larmes et vous êtes, vous, le Christophe Colomb de la poésie moderne. » En même temps qu'il présentait ainsi *Mireille* à ses amis, Adolphe Dumas conduisait Mistral chez Lamartine. Celui-ci consacra, comme on sait, quatre-vingts pages à *Mireille* dans son *Cours familier de littérature*.

C'était, soudain, pour Mistral, la grande renommée, et ce qu'il faut peut-être le plus admirer, c'est la sagesse de Mistral qui ne se laissa pas griser par le succès, qui ne resta que huit jours à Paris et qui

retourna dans son village, c'est-à-dire à son inspiration, à ses chers paysages, à sa mission.

Aujourd'hui, et depuis longtemps déjà, Mistral a été récompensé dans ses œuvres. Sa vie paisible et cachée a nourri de sa clarté d'incessantes créations. Pour n'avoir pas, du reste, vécu à Paris et connu sa bruyante agitation, il n'en aura pas moins été en quelque chose un homme public et un apôtre très actif. Le mouvement félibréen est, pour une bonne part, son œuvre et il n'a pas cessé de le diriger vers ses destinées.

Il en donnera, au mois de mai, une nouvelle preuve, puisque l'inauguration de sa statue coïncidera avec le **transfert du Museon Arlaten**, le musée provençal qu'il ne cesse d'embellir.

Jusqu'ici les meubles, les ustensiles, les gravures, les collections de toutes sortes de ce musée s'entassaient au second étage de l'ancien couvent de l'Oratoire, où siège le tribunal de commerce. On va les transporter dans l'ancien Hôtel de Laval, jadis le collège d'Arles. L'immeuble ne pouvait être mieux choisi. Cette demeure seigneuriale, de style Renaissance, est d'aspect imposant. Elle offre, avec ses fenêtres à croisillon, sa tour d'angle, ses créneaux, ses machicoulis, ses gargouilles et ses échauguettes, une parfaite évocation architecturale. L'intérieur est si spacieux qu'on pourra y installer, avec le *Museon Arlaten*, le musée de peinture Réattu et un musée d'art chrétien en Provence. On en fera, en outre, le palais du Félibrige, avec archives, salles de réunion et de fêtes, etc. Restauré et approprié à sa nouvelle destination par Mistral lui-même, grâce aux fonds provenant du prix Nobel, l'hôtel de Laval sera trop petit, au mois de mai prochain, pour recevoir tous ceux qui viendront assister à la glorification de Mistral et de son œuvre.

§

L'actif directeur du *Feu*, M. Emile Sicard, a profité des dernières fêtes d'Orange et de l'intérêt qu'elles ont soulevé pour demander à quelques spectateurs choisis, poètes, critiques, acteurs, journalistes, leurs impressions. De l'enquête que *le Feu* de septembre et d'octobre a publiée il vient de surgir une **Question d'Orange**, que M. Paul Barlatier, avec la plus grande netteté, s'est chargé d'élucider dans le numéro de novembre de la même revue.

Pour M. Paul Barlatier la question d'Orange se réduit à ceci que le théâtre antique n'a pas l'organisation qu'il demanderait : 1° parce qu'il est dirigé par deux « chorèges » qui ne s'entendent pas toujours; 2° parce qu'il est entre les mains de la municipalité, qui en fait une affaire électorale.

Après avoir constaté ces deux vices, M. Paul Barlatier nous promet d'indiquer dans un prochain article sur quelles bases il lui sem-

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] **Camille Lemonnier** [illegible]

Voici le texte de cette adresse :

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] **Émile Verhaeren** [illegible]

moment où je vous écris, cette solennité n'a pas encore eu lieu, mais le programme en a déjà été arrêté. Il comporte la représentation au théâtre du Parc d'un acte du *Cloître* et d'un acte des *Aubes*, des discours de MM. Camille Lemonnier, Saint-Georges de Bouhélier, Jules Destrée et une conférence de M. Maurice Wilmotte.

En attendant cette fête, M. Verhaeren connaît les faveurs officielles en même temps que la plus enivrante popularité! Il y a une quinzaine de jours, il inaugura à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, par une causerie sur l'Art et la Littérature, une série de conférences organisées par la Société des Amis de la Littérature. Jamais pareille affluence ne courut entendre la bonne parole d'un poète. Les amis de la littérature seraient-ils devenus légion? La salle en regorgeait, tandis que, malgré la pluie, des centaines d'invités refoulés au dehors s'écrasaient sur la place, ce qui fait dire spirituellement à M. Gérard Harry dans une chronique de journal : « Il faudrait réunir tous les paletots ou traînes de robes déchirés dans cette ruée du public vers la conférence de l'Hôtel de Ville et les suspendre aux solives de la Salle Gothique, pour commémorer cette date glorieuse dans l'histoire des lettres françaises en Belgique. » Nous aurait-on changé notre pays? Événement tout à fait extraordinaire aussi et qui nous change de nos dynastes : le prince Albert, l'héritier présomptif du trône de Belgique, assistait à cette conférence ainsi que le ministre des Beaux-Arts, le bourgmestre et les échevins de la capitale, quantité de personnalités des arts, de la littérature, du barreau et de la politique.

Le poète avait pris pour thème de sa causerie les rapports qui unissent les anciens maîtres flamands ou hollandais de la palette à nos écrivains d'aujourd'hui. Il a rapproché Lemonnier de Rubens, Eekhoud de Jordaens, Giraud de Van Dyck, Gilkin de Rembrandt, Maeterlinck de Memlinck, Demolder de Vermeer de Delft et de Metsu.

Après cette conférence, dont la péroraison entraînante fut saluée avec enthousiasme, le prince héritier a attaché à la boutonnière du grand poète la rosette d'officier de l'ordre de Léopold. Il va sans dire que les ovations reprirent de plus belle.

Notre littérature est donc toute aux honneurs et à la fête.

M. Fernand Séverin vient d'obtenir le **prix quinquennal de littérature française.** Rien de plus mérité. Le poète de *la Solitude heureuse* est un des noms sur lesquels se réunissent toutes les admirations. Mais on s'attendait cependant à voir couronner cette fois un prosateur ; le prix ayant été conféré deux fois de suite à des poètes, MM. Emile Verhaeren et Albert Giraud, et entre nombre de prosateurs du plus grand talent pour ne citer que MM. Demolder, Krains, Delattre, Courouble et Des Ombiaux, méritant chacun une prime de cinq mille francs et même davantage, le choix semblait devoir se porter sur l'auteur de *la Route d'Emeraude*, du

Jardinier de la Pompadour, de *l'Espagne en Auto* et de tant d'autres œuvres exquises de facture et d'invention, toutes d'une brillante originalité, véritablement créées.

Dans tous les cas, l'institution du prix quinquennal ne répond plus à son but. Il importe de la transformer et de l'adapter à l'importance du mouvement littéraire. Voilà pour M. le baron Descamps-David, ministre des Arts et des Lettres, l'occasion de prendre une opportune initiative. Puisque les encouragements officiels existent il faudrait traiter les écrivains sur le même pied que les peintres, les sculpteurs et les musiciens, c'est-à-dire décerner au moins deux prix de cinq mille francs tous les trois ans et attribuer l'un à la poésie, l'autre à la prose. Si l'on ne réforme l'institution en ce sens, nombre de nos meilleurs écrivains, depuis longtemps admirés risquent de n'obtenir la consécration officielle de leur talent que lorsqu'ils auront cessé d'écrire ou qu'ils auront disparu de la scène littéraire ou même de celle du monde.

Le retour de l'hiver nous vaut quelques bons livres. C'est d'abord **Philosophie de l'A-peu-près**, par M. Edmond Picard. Dans un préambule l'auteur s'explique sur la portée de son ouvrage :

> La vie telle que je la connais depuis plus de soixante-dix ans, depuis quatorze lustres qu'elle me bâte, ne me paraît jamais donner que de l'approximatif, soit en joie soit en chagrin... Peut-être la sagesse est de ne lui demander que cet A-peu-près que la Nature s'obstine à ne point dépasser et que tous les efforts humains ne sont jamais parvenus à surmonter. Combien il est drôle que cet obstiné phénomène soit si peu aperçu et qu'on s'acharne inutilement à le vaincre au lieu de s'y résigner humblement !... Il y a des années que je le médite et que je le pense. J'ai diminué ainsi mes soucis, mes impatiences, mes inquiétudes, mes irritations. Je me suis déshabitué de mordre rageusement ma chaîne comme le chien attaché qui voudrait courir la campagne. Je suis devenu un philosophe de l'à-peu-près. C'est calmant et invigorant.

Ame blanche, histoire d'une petite fille, par Mlle Marguerite Van de Wiele, abonde en jolies notations sur le décor et les mœurs du vieux Bruxelles, en détails évoqués à travers la mélancolie et la poésie du souvenir. Comme Alphonse Daudet notre authoresse rappelle souvent Dickens. Tel patriarche décoratif et égoïste s'apparente à des personnages rencontrés dans *Bleak House* ou *Little Dorrit*. Mais malgré quelque prolixité cette histoire se lit avec plaisir. Presque à chaque page on rencontre une comparaison ingénieuse, une image trouvée. Ainsi, pour compléter la physionomie inhospitalière quoique respectable de la maison du docteur Veydt, Mlle Van de Wiele dira : « Tous les décrottoirs ont l'air de lames d'acier tranchantes mises de distance en distance, à seule fin d'amputer dextrement les pieds boueux assez téméraires pour oser s'y frotter. »

M. Paul Spaak réunit en un volume deux aimables comédies en vers, **la Madone** et **la Dixième journée**, représentées pour la première fois en octobre, à Bruxelles, l'une par le théâtre de l'Œuvre avec M. Lugné-Poe et Mlle Sephora Massé ; l'autre au théâtre du Parc, sous la direction de M. Victor Reding. L'une et l'autre se passent en Italie. Dans la première, une légende ombrienne du *quatro cento*, nous voyons une jeune fille aimée d'un moine se substituer à la Madone invoquée par le saint homme qui luttait contre son amour profane, et descendre de l'autel pour se donner à lui.

La Dixième journée, inspirée de Boccace, du moins quant au décor et aux personnages, met aux prises deux adorateurs d'une même beauté ; un poète platonique et un solliciteur plus entreprenant. Le premier n'a fait que troubler et émouvoir le cœur de la dame, c'est le second qui en prendra possession.

La Victoire, le drame en quatre actes que publie M. Horace Van Offel, n'a pas encore vu le feu de la rampe. L'auteur y affirme ce tempérament fougueux qui a déjà attiré sur lui, dès ses débuts, l'attention de ceux que ne satisfait point la littérature trop sage et trop fignolée et surtout trop pastichée dont on nous encombre aujourd'hui. *La Victoire* est une intéressante esquisse dramatique, dans le mode ibsénien, d'un symbolisme un peu simpliste, mais dont quelques scènes porteraient certainement.

Les Jours tendres, par M. Henri Liebrecht, sont d'excellents poèmes parnassiens dédiés à la femme du poète. Dès la pièce d'introduction on est tenu sous le charme d'un sentiment délicat exprimé avec distinction. M. Liebrecht rime correctement et facilement ; certains de ses sonnets (*Jean XXII, le Jacquemart*) ne représentent que d'agréables exercices dans un genre porté à son apogée par Heredia, puis par Giraud. C'est dire que nous préférons, en général, la première moitié du volume, d'un accent plus trouvé et plus personnel, à la seconde, quoiqu'il se rencontre encore de jolies pièces dans celle-ci, notamment l'ode dédiée à la mémoire de l'auteur des *Trophées*, et les poèmes réunis sous ce titre, *Sur la voie sacrée*, d'une grâce toute hellénique, apparentée à la sérénité d'un Fernand Séverin. En somme, si M. Liebrecht se ressent d'un commerce assidu avec les maîtres, il imprime à plus d'une strophe son cachet personnel. Il invente ce que M. Dumont-Wilden appelait fort gentiment la poésie des jeunes ménages.

Dans sa tragi-comédie, **la Peste de Tirgalet**, M. Charles Van Beneden traite un sujet vraiment nouveau : Florent Montenu, son personnage principal, fait croire par une série de crimes personnels à l'existence d'une épidémie de peste afin de se servir de ce moyen « pour escamoter impunément les témoins gênants de ses assassi-

nats ». A ce que l'auteur nous apprend dans sa préface, le personnage serait historique ; M. Van Beneden n'aurait attribué qu'un mobile moins répugnant à sa scélératesse. « La peste imaginaire, les malades enlevés de chez eux et internés comme pestiférés, le mystère et le bluff entretenant dans le public la croyance à l'épidémie, l'émeute tragi-comique qui termine ce drame épouvantable, seraient des faits acquis à l'histoire d'une nation. »

M. Sylvain Bonmariage retourne au roman mignon et menu tel que le comprenait Voltaire. **Bobette, petite-sœur de la lune** forme un amusant dosage de sentimentalisme et de sensualité, quelque chose de touchant et de cruel comme l'adolescence même. L'écriture désinvolte mais élégante, et le texte impertinent de cette plaquette nous remémore la grâce mélancoliée de Max Waller. Dans une lettre ouverte à *Bobette*, le poète Albert Giraud la salue en ces termes : « Créature de joie, petite femme et petite flamme, tu es le plus petit animal de chair, de sang, de sincérité dans le mensonge, de candeur dans le vice, de fidélité dans l'inconstance, de bonté dans la cruauté ! Comme la lune a ses phases, ton instinct a les siennes. »

A **la Monnaie**, après une reprise très soignée et même brillante de *la Juive*, on prépare la première d'*Ariane et Barbe-Bleue*, de Paul Dukas, et celle de *Monna Vanna*, de Février. La concession de notre Opéra accordée à MM. Kufferath et Guidé expirait à la fin de la présente saison. A la grande satisfaction du public, sur la proposition de M. Lepage, notre échevin des Beaux-Arts, la ville a maintenu dès maintenant cette concession à la direction actuelle pour une nouvelle période de neuf années.

Memento. — *La Belgique artistique et littéraire* (novembre) : Félicien Rops, par Camille Lemonnier ; des vers de Verhaeren et de Giraud ; les Libertins d'Anvers, par Georges Eekhoud ; la suite d'un roman, par Sander Pierron ; le théâtre belge d'expression française, par M. H. Liebrecht.

La Société Nouvelle (octobre) : La cuisine des Fous, par M. Franz Hellens ; Masques littéraires belges, par M. Maurice Gauchez.

Durendal (septembre) : Réalités toutes simples, par M. Arnold Goffin ; William Wordsworth, par Dom Bruno Destrée ; des vers de M. Pierre Nothomb ; (octobre) : des impressions d'Italie, par M. Georges Virrès ; Paul Wissaert, artiste médailleur, par Henri Moeller, avec la reproduction d'une médaille ; le commencement de Vieux Bruxelles, roman par M. H. Carton de Wiart.

La Vie intellectuelle (octobre) : James Ensor, par E. Verhaeren ; Premier amour, par George Rency ; (novembre) : Félicien Rops, par Camille Lemonnier ; la Première Idée de la Chanson d'Eve, par Charles Van Lerberghe ; des propos de littérature par M. Georges Rency, et d'art par M. Abel Torcy.

Revue de Belgique (octobre) : Le Congrès d'Arlon, par M. Maurice Wilmotte ; François Coppée, par M. Henri Schoen.

Le Thyrse (nos d'octobre et de novembre) : des vers de Grégoire Le Roy t de Verhaeren ; Félicien Rops par Camille Lemonnier ; un conte de Blan-he Rousseau ; Alfred Michiels par M. Léon Wéry.

Revue artistique (hebdomadaire, nos 14 et 15) : La Floche du soldat, par I. le baron Charles Van Beneden.

Accusé de réception : Une interview au transformisme, par M. le baron Ch. Van Beneden ; Dans le silence, poèmes par M. René Lyr ; Chants et ouvenirs, poésies par Mme Françoise Le Roy.

GEORGES EEKHOUD

LETTRES ALLEMANDES

Friedrich Nietzsche : *Ecce homo. Wie man wird was man ist* ; Leipzig, Insel-Verlag, M. 20. — Friedrich Nietzsche : *Briefe an Peter Gast* (*Gesammelte Briefe*, vol. IV) ; Leipzig, ib. id., M. 9. — Care Albrecht Bernoulli : *Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche, eine Freundschaft*, vol. II ; Iena, Engen Diederichs, M. 7.50.

La littérature nietzschéenne s'est enrichie de plusieurs publications importantes dont il convient de dire quelques mots. Dans le nombre, **Ecce homo** est, sans conteste, la plus importante. A vrai dire, nous n'espérions plus que ce dernier écrit du philosophe vît jamais le jour. Quand fut entrepris, il y a quatorze ans, sous les auspices du *Nietzsche-Archiv*, la grande édition complète des œuvres de Frédérich Nietzsche, il était convenu qu'*Ecce homo* devait y trouver place. On l'écarta, tout d'abord, du huitième volume, qui contenait tout ce que Nietzsche avait écrit en 1888, et laissé sous une forme définitive, ainsi que les poésies, mais on prévoyait que cette précieuse autobiographie pourrait paraître à peu près en même temps que *la Volonté de Puissance*, qui forme le quinzième et dernier volume de la collection. Mais des scrupules, dont nous n'avons pas à examiner le bien fondé, firent renoncer à incorporer *Ecce homo* dans les *Œuvres complètes*. Mme Fœrster-Nietzsche en donna quelques fragments, soigneusement élagués, dans l'étude biographique qu'elle consacra à son frère, mais l'amputation paraissait définitive.

Depuis lors, on s'est ravisé. Si la lecture d'*Ecce homo* pouvait paraître dangereuse pour la foi chrétienne et la foi germanique des masses nietzschéennes, auxquelles on s'applique maintenant, en Allemagne, à servir une doctrine édulcorée et nullement incompatible avec la qualité de citoyen du grand empire néo-byzantin, le public riche, par contre, protégé par son scepticisme naturel de tout danger de contamination, serait à même d'acquérir, sans dommage, l'opuscule incendiaire. On décida donc de faire, chez un autre éditeur que celui des *Œuvres complètes*, un tirage restreint, d'un prix élevé, pour empêcher l'ouvrage de pénétrer jusque chez « les humbles ».

Nietzsche avait fixé lui-même, dans une lettre à Peter Gast, le prix de vente d'*Ecce homo* : « Un mark 1/2, comme *le Crépuscule des*

idoles » (26 novembre 1888). Mais qu'importe la dernière volonté de Nietzsche! On vend maintenant son livre vingt marks, on l'édite dans un format ridicule, avec des ornementations d'un style si déplaisant que les Belges mêmes n'en ont plus voulu, et cela après avoir attendu vingt ans! De pareilles choses ne peuvent se passer qu'en Allemagne.

M. Raoul Richter, professeur à l'Université de Leipzig, a ajouté aux volumes quelques excellentes notes bibliographiques. Il y affirme, comme si cela n'allait pas de soi, que, sauf quelques légères variantes, l'impression a été faite exactement conformément au manuscrit original

Les lecteurs du *Mercure* pourront lire ici *Ecce homo* dans son entier. Nous le ferons paraître en volume dans quelques semaines en même temps que les poésies laissées par Nietzsche. Ce n'est donc pas le moment d'y insister davantage.

I

On sait qu'un des amis les plus dévoués de Nietzsche fut le jeune musicien Kœselitz, qui signait ses compositions du pseudonyme de Peter Gast. Etudiant à Bâle en 1875, Gast suivait les cours de Nietzsche, d'Overbeck et de Burckhardt. Il fit la connaissance de son professeur à qui le liaient déjà de communes admirations musicales. Nietzsche rédigeait alors sa quatrième *Considération inactuelle*, entièrement consacrée à Richard Wagner. Le jeune homme s'offrit de mettre le manuscrit au propre et depuis lors des relations suivies s'établissent entre les deux hommes. Peter Gast possède une magnifique écriture. Il a copié de sa main presque tout ce que Nietzsche destinait à l'impression et, pendant dix ans, jusqu'à la fin de 1888, aucun volume ne fut publié qu'il n'en eût sous les yeux les brouillons et qu'il n'en corrigeât les épreuves.

Comme musicien M. Peter Gast est à peu près inconnu en Allemagne. Il a composé un opéra, *le Lion de Venise*, et Nietzsche voyait en lui le futur Bizet allemand. Mais certaines consécrations se font attendre longtemps. Qui sait ! peut-être assisterons-nous un jour au triomphe de ce brave homme, dont il convient de louer surtout la modestie. Il fut pour Nietzsche une sorte d'Eckermann. On retrouve même chez lui certains traits qui rendent si touchante la figure effarée du confident de Gœthe, par exemple la naïveté et le manque de sens critique.

En un fort volume de 500 pages, M. Peter Gast vient de réunir toutes les lettres que lui écrivit Nietzsche. La première est une simple carte de visite avec deux lignes de texte, datées du 27 mai 1876, la dernière qui, elle aussi, n'a que deux lignes, porte la date suprême : 4 janvier 1889. « A mon maëstro Pietro. Chante-moi un chant nouveau. Le monde est tranfiguré et tous les cieux se réjouissent. — Le Crucifié. » Il faut remarquer que l'avant-dernière lettre, datée du

31 décembre 1888, est encore d'une lucidité parfaite dans ses débuts. C'est donc entre le 1er et le 3 janvier qu'il faut placer la catastrophe qui anéantit à jamais l'intelligence du philosophe.

Peter Gast était pour Nietzsche le correspondant idéal. Il répondait minutieusement à toutes les lettres, il saisissait toutes les allusions et savait se plier à toutes les exigences du maître. N'était-il pas aussi le seul homme qui connaissait parfaitement son œuvre ? Aussi, devant ce jeune homme, Nietzsche se *donnait-il* beaucoup plus que devant ses amis d'enfance, les compagnons de son âge. Gast, pour le philosophe, possédait une autre qualité encore : il était dénationalisé comme lui, vivant à Venise presque toute l'année, et, en musique, ils avaient tous deux les mêmes goûts.

Ces 278 lettres sont donc un des plus précieux documents que nous possédions sur la vie intime de Nietzsche. Il faut lire avec soin surtout celles des quatre dernières années, depuis le premier séjour de Nice en 1884, pour comprendre comment l'auteur de *Zarathoustra*, las de ses « soucis germaniques » (comme disait Henri Heine), s'efforça d'augmenter son domaine intellectuel.

Le 26 février 1888, il lit à Nice *les Œuvres posthumes* de Baudelaire, s'enthousiasme pour *Mon cœur mis à nu* et copie, à l'usage de son ami, une lettre entière de Wagner à Baudelaire. Le 11 mars, toujours à Nice, il est « ravi », parce qu'il entend de l'Offenbach (*la Périchole*, *la Grande-Duchesse* et *la Fille du Régiment*). Le 17 mai de la même année, écrivant de Turin, il se réjouit du grand succès du *Roi d'Ys*, d'Edouard Lalo, « un artiste modeste à qui la vie a joué de mauvais tours ». Huit jours après il est enchanté de trouver à la quatrième page du *Figaro* un morceau entier de *la Passion selon saint Mathieu*, de Bach. De Sils-Maria, le 20 juin, il signale qu'il est en train de lire *Rome, Naples et Florence*, « le livre le plus *abondant* » de Stendhal, et il ajoute en marge que « l'on vient d'éditer quelque chose d'inattendu, le *Journal* de Stendhal ».

Durant les trois derniers mois de cette extraordinaire année, les missives deviennent de plus en plus nombreuses et, à côté d'indications relatives à la publication de ses œuvres, le désir de se mêler à la vie française apparaît de plus en plus nettement.

Qui sait, si la maladie n'avait pas terrassé Nietzsche, peut-être l'aurions-nous vu surgir à Paris, durant l'exposition de 1889, hôte fêté de quelque salon international, en proie aux reporters et aux petites dames hystériques.

Avouons que nous aimons mieux son visage de grand solitaire méconnu. La grande foire de Paris nous l'eût gâté. N'est-ce pas déjà de trop que les snobinettes aient le droit de le lire et d'en parler ?

§

Franz Overbeck und Friedrich Nietzsche. — Après

un procès retentissant qui en a retardé la publication de quelques mois, le second volume de ce copieux ouvrage vient d'être livré au public. Rappelons seulement que M. Peter Gast s'était opposé à ce que les lettres qu'il adressa à Fr. Overbeck et critiquant le *Nietzsche-Archiv*, fussent utilisées et reproduites par M. Bernoulli. Selon la législation française, et nous pouvons ajouter selon la simple équité, le droit de M. Gast ne pouvait faire aucun doute. Il est inadmissible qu'un tiers puisse publier une correspondance entre deux personnes dont l'une est encore vivante, sans se mettre d'accord avec celle-ci. Mais il paraît que le droit germanique est muet sur certains conflits que le simple bon sens suffirait du reste à régler. Quoi qu'il en soit, M. Gast a eu gain de cause et le second volume de M. Bernoulli paraît aujourd'hui avec de nombreux passages « caviardés ». Cela lui donne un aspect tant soit peu russe. Ajoutons du reste qu'il n'y a pas autre chose de « russe » dans cet ouvrage, que les épaisses taches noires. M. Bernoulli a bien fait un volume *allemand*. C'est le seul qualificatif que nous puissions trouver pour cette accumulation de documents à peine reliés les uns aux autres, où les passages importants disparaissent sous un fouillis d'inutiles bavardages, où rien n'est véritablement à sa place. Pourtant M. Bernoulli est Suisse et il a des amis en France, mais, apparemment, il a trop regardé vers l'est, et pas assez vers l'ouest.

La presse allemande a été extrêmement dure pour M. Bernoulli, plus dure encore pour son second volume que pour le premier. Elle l'a généralement traité de pamphlétaire. M. Bernoulli, insinue-t-on, a écrit un pamphlet contre le *Nietzsche-Archiv* et contre la sœur de Nietzsche. Disons à son excuse qu'il voulait défendre la mémoire de son maître et ami, Franz Overbeck; mais il y a certaines défenses qui, par leur caractère outrancier, ne sont pas éloignées de prendre la forme d'une accusation.

Nous n'avons pas à intervenir dans ce débat. Nous avons dit plus haut, à propos d'*Ecce homo*, les griefs que l'on pourrait invoquer contre le *Nietzsche-Archiv*.

Il y a eu un malentendu primordial entre les amis de Nietzsche, et les amis de sa philosophie. Overbeck était un professeur de théologie et Rohde était un professeur de philologie classique. Ils étaient tous les deux les amis de Nietzsche, ils n'étaient pas ses disciples. S'ils admiraient les dons prodigieux de ce génial camarade, ils ne se rendirent cependant pas compte de l'importance énorme de sa doctrine. Nietzsche souffrait de cet état de choses et il s'en est expliqué maintes fois. Mais il avait en Overbeck un compagnon dévoué qui s'occupait de régler ses affaires, de sorte qu'il apparaît comme assez naturel que celui-ci, une fois qu'il eut ramené Nietzsche, malade et perdu à jamais, dans sa patrie allemande, considérât sa mis-

sion comme terminée. Pouvait-il raisonnablement s'occuper *de son œuvre*, lui qui n'y avait jamais rien compris ?

Il faut lire cependant les récits de son voyage à Turin et de son retour à Bâle en compagnie de Nietzsche malade, qu'Overbeck fit à différentes reprises tant à Peter Gast qu'à d'autres personnes. On ne saurait trouver quelque chose de plus poignant et c'est le mérite de M. Bernoulli d'avoir fait connaître ces pages au grand public.

Soyons reconnaissant aussi à l'écrivain suisse de sa belle défense de Fritz Kœgel, le premier collaborateur du *Nietzsche-Archiv*. N'oublions pas que c'est à cet esprit magnifiquement organisé que nous devons la publication de l'*Antechrist*, qui sans lui n'aurait probablement vu le jour que d'une façon clandestine, de même qu'*Ecce homo*. Il avait un véritable culte pour Nietzsche, dont il saisissait (n'oublions pas qu'il y a maintenant quatorze ans de cela !) toutes les finesses. Sa force de travail était prodigieuse. Si notre traduction de *Zarathoustra* est si parfaitement adéquate à l'original, c'est à une correspondance presque quotidienne avec Kœgel que nous le devons.

Mais M. Bernoulli, malgré toutes les qualités que nous lui reconnaissons, a complètement manqué le but qu'il se proposait de remplir, en voulant consacrer son ouvrage à la fois à Nietzsche et à Overbeck. On lui a cherché chicane de plusieurs côtés à cause de ses nombreuses inexactitudes. Comment ne pas se tromper, quand on a la prétention de faire d'un ouvrage biographique une encyclopédie ? Voyez les notes qu'il accumule à la fin de son volume : Une appréciation de Taine historien voisine avec un exposé de l'affaire Chambige et une caractéristique de l'assassin Prado. Le Badois Gelpke, qui rêve de rendre le Rhin navigable jusqu'au lac de Constance, alors qu'il ne le sera pas jusqu'à Strasbourg avant quatorze ans, est couvert de fleurs peu après un petit couplet en faveur de la propagande anti-alcoolique. Dans une longue note sur « Nietzsche en France », il est dit que M. Camille Mauclair écrivit la préface de la traduction du *Crépuscule des Idoles*. Et pour montrer l'influence qu'exerce Mme Foerster-Nietzsche sur le mouvement nietzschéen, l'auteur résume son jugement en écrivant : « Elle domine les lettres françaises par le *Mercure de France*. » Après cela, il n'y a plus qu'à nous arrêter. Bâle est-il donc si loin de Paris, pour que de pareilles erreurs de perspective soient possibles, ou bien M. Bernoulli est-il victime d'une documentation qui, pour venir jusqu'à lui, fait le détour de la Sorbonne ?

HENRI ALBERT.

LETTRES ESPAGNOLES

Gabriel Alomar : *El futurisme*, L'Avenç, Barcelone. — J. Cases-Carbo : *Catalonia (Assaigs Nacionalistes)*, L'Avenç, Barcelone. — M. Menendez y Pelayo : *El*

Doctor D. Manuel Mila y Fontanals, semblanza literaria, G. Gili, Barcelone. — Memento.

Un homme débarque à Barcelone, la ville que Cervantès, dans *les Deux donzelles*, a saluée d'une phrase célèbre : « Ils l'estimèrent fleur des belles cités du monde, honneur de l'Espagne, épouvante des ennemis proches ou lointains... » Cet homme vient à son tour admirer la ville qu'il a si peu hantée, sauf en ses rêves. Qui sait? Ce n'est peut-être que la troisième fois qu'il la voit et vient y jouir de ses étonnements ravis de provincial. De provincial; car saurait-on l'être davantage, lorsqu'on vient de Majorque, l'île heureuse si longtemps endormie dans sa beauté, mais que l'effort de poètes et de penseurs tels que Mossen Costa, Jean Alcover, Oliver commence à faire sortir de sa torpeur? Et c'est un provincial bien enraciné, semble-t-il, que celui-là; car combien d'heures a-t-il passées hors de Palma, sa ville natale? Certes, Palma est bien la capitale de l'*Ile dorée;* n'empêche, c'est, comparée à Barcelone, une capitale en miniature. Encore est-ce dans une étroite ruelle que cet homme demeure, ruelle d'atmosphère ecclésiastique, où rien ne pénètre des bruits que pourrait encore faire la petite ville quasi morte, rien que la gravité des cloches de la Seu voisine, et, aux heures canoniques, l'écho des pas des fidèles passant vite le long de portes anciennes couronnées de statues de bienheureux.

Or c'est pourtant cet authentique provincial que Barcelone — et avec elle la Catalogne entière — vient de recevoir comme son vrai roi, le roi spirituel d'un peuple débordant de jeunesse et qui s'affole à la recherche d'un idéal de vie moderne. Cet accueil triomphal était mérité. D'une part, en effet, personne n'a peut-être autant aimé Barcelone et ne l'a si magnifiquement exaltée : du culte d'une symbolique Cité, incarnée en cette ville, Gabriel Alomar a fait sa philosophie, sa religion et son poème. Il est d'autre part au premier rang de ceux qui ont contribué à donner aux aspirations catalanes une orientation originale. M. Manuel de Montoliu, dans une étude où il l'appelle « le verbe le plus haut de la spiritualité catalane actuelle », a bien montré que par lui la Catalogne s'est assimilée d'un coup « toute l'immense et multiforme palpitation de l'âme du monde actuel ». De fait, si, au rebours de la plupart des *régionalismes* presque toujours négatifs, exclusivement soucieux de restaurations chimériques, inactuels, « ruralistes », dirait Alomar, si le catalanisme est un mouvement profondément national et à la fois très moderne, par certains côtés même très cosmopolite, c'est en partie à Gabriel Alomar qu'on le doit. Car ce provincial casanier est, à sa façon, le plus grand déraciné qu'ait connu l'Espagne au XIXe siècle.

Et ce n'est pas là le seul contraste qu'on puisse relever en cet esprit

singulier. Alomar, qui hait tant l'« éruditisme » sec, inanimé, snob, possède une culture si profonde qu'on s'étonne qu'elle n'ait pas étouffé chez lui une fantaisie merveilleuse en perpétuelle gestation d'idées et de rêves ; c'est qu'une passion de possédé exalte pour lui toutes ces notions abstraites et desséchées pour les fossiles de la science, les coordonne d'originale façon et les anime d'une vie nouvelle ; qu'il parle ou qu'il écrive prose ou vers, Alomar est une inlassable tempête. Romantique et classique à la fois, nouveau Faust secondé pour qui sait quel diabolique grand-œuvre par l'intime Méphistophélès, comme Gœthe amoureux d'Hélène et de Gretchen, épris de la forme et de la clarté grecques, mais aussi curieux du mystère chrétien et ressentant pour le Moyen-âge, sa symbolique, sa liturgie, une étrange attirance d'hétérodoxe parfois très large, mais plus souvent intolérant, Alomar a exposé sa poétique dans *l'Esthétique arbitraire*. Nous reviendrons sur ce curieux essai à l'occasion de la publication, qu'on nous annonce prochaine, du recueil de ses poèmes jusqu'ici dispersés. Nous voudrions insister aujourd'hui, ne fût-ce que sommairement, sur une autre face de l'œuvre complexe d'Alomar : ses théories politiques et sociales qui, exposées dans un petit livre intitulé **le Futurisme**, puis reprises et complétées dans cent articles de revues ou de journaux, ont étendu le renom que lui avait valu auprès de l'élite sa très haute poésie, et ont fait de lui l'homme de lettres actuellement le plus populaire de la Catalogne.

Pour ceux-là même — et j'en suis — qui ne voient guère en ce futurisme qu'un mot nouveau, l'Essai ainsi intitulé est en tous cas un vrai poème par la beauté de la langue et par ce rythme intérieur, venu d'une âme en pleine exaltation, qu'Alomar sait donner à tout ce qu'il écrit. Certes ce livre contient d'admirables pages sur le romantisme, sur le rôle joué dans l'histoire de l'humanité et de tout esprit pensant par ces deux courants dont l'un s'alimente de la tradition et dont l'autre est un courant de réaction contre l'impulsion donnée, de diversification, d'individualisation, de révolte ; l'évolution du catalanisme, romantique et traditionnaliste à ses débuts, est aussi fort bien esquissée. Mais l'argumentation d'Alomar nous semble beaucoup moins précise, lorsqu'il s'essaye à montrer que la Catalogne doit être futuriste et lorsqu'il préconise l'empire de la *Cité* contre la *ruralité*, de la Cité, fleur de la nation, essentiellement aristocratique et futuriste, contre les tendances patriotiques et traditionnalistes. Alomar est mieux armé pour la critique négative, pour le combat d'offensive que pour l'instauration d'une impossible paix dans sa chimérique cité ; un anarchiste ne devrait prétendre qu'à détruire. Et vraiment, après avoir lu la conclusion du livre, nous ne nous trouvons guère avancés :

Après l'idéal classique de *la Patrie*, qui perpétua l'amour idolâtre pour

les pères, le christianisme instaura l'idéal de *Fratrie*, de fraternité, qui confond les frères en une seule prière et en une seule vie devant le Père commun. La nouvelle orientation du monde se constituera, permettez-moi de le croire, sur l'idéal que nous pourrions qualifier de *Filie*, l'idéal des fils qui viendront, qui dorment encore, espérant l'heure d'apparaître sur l'orient, en un matin de lumière et de vie.

Alomar, avons-nous dit, est un poète, et ce n'est qu'après coup, semble-t-il, qu'intervient en lui le philosophe, s'ingéniant à édifier sur les fondations plus séduisantes que solides du poète.

Nous ne pouvons terminer cette étude déjà longue sans dire un mot de l'amour qu'inspire la France à l'illustre poète-penseur. Il n'y a guère d'étrangers, Nietzsche excepté, qui aient crié si haut leur prédilection pour notre pays, mais, à la différence de Nietzsche, aristocrate qui prêchait le culte de l'élite et aimait surtout la France comme la terre privilégiée du sens artistique et l'héritière de la Grèce antique, Alomar, aristocrate, comme à regret, aime la France pour cela même, mais aussi pour « les symptômes d'anarchie » que l'Allemand germanophobe s'inquiétait d'entrevoir chez nous : il manifeste un faible malheureux pour ceux qui ont déséquilibré notre tempérament national et tout fait pour asservir l'élite à la plèbe ; et l'on a plus d'une fois le regret de voir un tel artiste, par le fait de préoccupations trop peu sereines, trop actuelles, voisiner avec nos primaires. D'autre part, l'amour qu'il témoigne à la France ne pourrait-il donc pas se concilier avec plus de sympathie pour l'Espagne? Cette année même, au moment où toute la Péninsule célébrait le centenaire de la guerre d'indépendance, Alomar a écrit, dans *El Poble Catala* une série d'articles où il tentait d'établir que l'Espagne a beaucoup perdu à ne pas se laisser conquérir par la France de Napoléon, qui était encore, assure-t-il, la France de la Révolution. Ici encore, l'argumentation d'Alomar semble être plus ingénieuse que solide, et est fort loin de nous convaincre. N'importe! Il y a un réel courage — en Espagne presque autant qu'en Allemagne — à nous manifester une sympathie sans réserves, et il est juste d'en savoir gré à Gabriel Alomar.

La renaissance littéraire étant en Catalogne intimement liée à la renaissance politique et économique, il nous a fallu précédemment exposer à grands traits l'ensemble du mouvement catalaniste. Le « milieu » une fois décrit, nous pourrons consacrer nos prochaines chroniques catalanes à l'étude d'œuvres purement littéraires. Mais il nous paraît utile de signaler encore, auparavant, un livre tout récent où la question catalane est surtout envisagée du point de vue politique. La première des études réunies par M. J. Cases-Carbo sous le titre de **Catalonia : essais nationalistes**, est déjà ancienne : elle parut en 1892 à l'Avenç, revue dont l'influence fut si grande, grâce à la collaboration d'hommes tels qu'Almirall, Apeles Mestres,

R. D. Pérès, Santiago Rusinol, grâce surtout au prestige de son directeur, M. Masso-Torrents, bibliographe éminent, historien très sûr de l'ancienne littérature nationale, et qui est aussi l'exquis prosateur des *Croquis pyrénéens* et du roman *Désillusion*. Depuis cette époque, M. Casas a toujours consacré à l'étude de la doctrine catalaniste la meilleure part de son activité, fort bien servie par une profonde connaissance de l'économie politique et par un naturel optimisme que les événements ont, d'ailleurs justifié : les derniers essais du livre sont postérieurs aux élections de 1906, qui envoyèrent à Madrid 43 députés catalanistes, sur 44, je crois. L'une des plus intéressantes parties du volume, intitulée *Catalogne trilingue : étude de biologie linguistique*, contient de curieux renseignements sur l'usage du français qui est, au dire de M. Casas, la langue complémentaire par excellence de ses compatriotes, celle qui leur a servi « d'intermédiaire pour s'assimiler la culture du groupement de civilisation européenne ».

Nous nous étions promis, dans notre avant-dernière chronique, d'analyser la biographie de Milà récemment publiée par M. Menéndez y Pelayo. Nous le faisons avec un plaisir d'autant plus vif que, comme toujours, l'éminent critique a singulièrement élargi son sujet ; et c'est ainsi que nous ne trouvons pas seulement ici une étude achevée de Milà philologue, provençaliste, historien de la littérature catalane et des chansons de geste castillanes, esthéticien, poète, mais encore de très nouveaux aperçus sur la philosophie catalane de la première moitié du XIXe siècle, influencée par le psychologisme écossais, sur le romantisme catalan influencé par l'Italie, par Tomas Grossi, S. Pellico et surtout Manzoni, un jugement enfin sur la valeur de la renaissance catalane et sur la légitimité des revendications régionales. A ce propos, certain Espagnol qui déclare lire attentivement mes chroniques et pourrait certes mieux employer son temps, puisqu'il lit si mal le français qu'il juge un éloge outrancier ma critique pourtant peu tendre de l'œuvre de M. Trigo, certain Espagnol, dis-je, m'écrivait ces jours derniers « que mon parti-pris en faveur des catalanistes (!) empêcherait mes chroniques de jouir de quelque autorité en Espagne ». Je laisse à M. Menéndez y Pelayo le soin de répondre pour moi à ce reproche : après avoir rappelé que Milà, président des premiers Jeux Floraux de Barcelone, avait, en imposant l'emploi exclusif de sa langue maternelle dans ces concours littéraires, assuré l'avenir de la renaissance catalane, M. Menéndez ajoute :

Et pourquoi s'en serait-il repenti ? Une poésie lyrique supérieure en quantité et en qualité à tout ce que le reste de la Péninsule avait produit après le romantisme ; de grandioses tentatives épiques qui commencent à prendre place dans la littérature universelle ; un théâtre véritablement popu-

laire de par ses fondateurs, puis très moderne en ses idées et procédés qui, par lui, ont pénétré en Espagne ; un développement du roman de mœurs qui rivalise dignement avec celui d'autres régions privilégiées sur ce point ; une aube d'études linguistiques... qui ajouteront un nouveau chapitre à la philologie romane ; un mouvement très fécond d'investigations historiques... ; une nouvelle efflorescence artistique, prodigue en fruits, parfois prématurés, mais de rare et pénétrante saveur ; un idéal esthétique qui commence à tranformer la vie urbaine, accompagnant de constructions superbes l'expansion croissante de la grande métropole méditerranéenne, maîtresse en d'autres temps de la mer latine et destinée peut-être dans les desseins de Dieu à devenir la tête et le cœur de l'Espagne régénérée.

L'illustre Menèndez y Pelayo ne serait-il donc, comme moi, qu'un odieux « catalaniste »?... Personne n'était mieux désigné pour faire des déclarations d'aussi haute portée, que l'homme de génie dont l'esprit est assez large pour comprendre et aimer toutes les anciennes nationalités de l'Espagne, ce type du vieil Espagnol de race très pure, de foi très pure, qui n'abdique rien ou presque rien du passé de son pays, et qui n'en est pas moins un des plus grands humanistes du XIXe siècle. Nous sommes heureux qu'un tel témoignage nous justifie d'avoir tenu à parler alternativement ici des lettres catalanes, à peu près inconnues jusqu'à présent en France, et des lettres castillanes. Nous le ferons toujours avec une égale sympathie et une égale impartialité.

MEMENTO. — A propos de notre compte-rendu de la *Question Catalane*, M. Normandy, qui veut bien reconnaître ce compte-rendu « très bienveillant et très impartial », nous a pourtant écrit pour « affirmer que si les deux premiers chapitres de son livre sont incomplets, ils le sont volontairement : 1° parce que, ne disposant que de 100 pages (alors qu'il en faudrait 600 pour traiter un peu en détail la question) j'ai dû me restreindre beaucoup ; — 2° parce que j'ai tenu à insister sur la politique actuelle. Là-dessus on n'avait pas de documents en France... Je voulais ensuite publier pour la première fois en France... le texte intégral du projet d'administration locale de la Catalogne lu au Congrès de 1907, et les divers appendices nécessaires au point de vue documentaire qui mangent le tiers des 100 pages mises à ma disposition. » Nous en prenons acte bien volontiers.

MARCEL ROBIN.

LETTRES POLONAISES

Stefan Zeromski : *Duma o Hetmanie* (*La Chanson du Hetman*), La Mutuelle des employés de librairie. — Le même : *Echa lesne* (*Les Echos de la forêt*), Université populaire, d'Adam Mickiewicz. — Nos morts : Karol Estreicher, Konrad Proszynski, Jadwiga Luszczewska, Samuel Hirszenberg. — Le jubilé de Swietochowski. — Memento.

Sienkiewicz a écrit sa fameuse « trilogie » historique (*Par le fer et par le feu*, *Le Déluge*, *Messire Wolodyowski*), qui n'est en som-

me qu'une apothéose de la *schlıakhta* (noblesse) polonaise, « pour fortifier les cœurs ». Il a voulu montrer que, dans les circonstances les plus adverses, le génie de la nation avait su trouver une issue, et, retrempé dans la source vive de son patriotisme et de sa foi, tirer le char de la république de la voie embourbée. Au moment le plus critique, quand tout espoir semble perdu, le manteau blanc d'un moine (Kordecki) protège les murs sacro-saints de Czenstochowa contre les balles suédoises et les cœurs défaillants contre l'assaut du désespoir ; et dans la ville assiégée par les hordes musulmanes le héros national, « le Sauveur » (Jan Sobieski) fait son entrée triomphale. L'œuvre de Zeromski est le contraire de celle de Sienkiewicz. Ce n'est qu'un cri de souffrance et de détresse. Avec une cruauté implacable, Zeromski dévoile devant nous les blessures les plus cachées et les plus saignantes de son cœur, qui est en même temps celui de la nation tout entière. Chaque livre de lui n'est qu'une « station » du chemin de croix de l'âme nationale. *Les Sans-toits*, calvaire des travailleurs et de ceux qui donnent leur vie au service du peuple souffrant et exploité ; *Les Cendres*, chevauchée tragique des héros qui ont mis leur foi dans les promesses fallacieuses du « dieu de la guerre », du « Corse aux cheveux plats » ; *L'histoire d'un péché*, calvaire de l'innocence crédule et de la beauté dangereuse... Chaque roman, chaque conte, chaque page de Zeromski est un joyau précieux, où le poète-écrivain enchâsse les rubis faits des gouttes de sang coagulé et les perles et les brillants de ses larmes. La souffrance régit le monde ; et que sert-il de se retirer du monde, de se réfugier dans le désert, puisque « Aryman se venge » toujours et frappe cruellement ceux qui ont essayé de fuir son empire ?...

La Chanson du Hetman (1) est conçue dans la même note — je n'ose pas dire si chère, — mais si inséparable de l'œuvre de Zeromski. Cette fois-ci l'écrivain se tourna vers le passé. Et devant ses yeux le champ immense de Cérora (Tsétsora) apparut, le champ infâme où s'est joué un des drames les plus poignants de l'histoire polonaise. C'est là que le grand, vieux et malheureux *hetman* Stanislaw Zolkiewski, à la tête de sept mille hommes, défend les frontières de la patrie contre l'invasion de cent cinquante mille sujets barbares du grand sultan Osman. Les grands seigneurs, « les roitelets », la noblesse belliqueuse, la nation enfin qui a des milliers et des milliers de soldats, chevaliers, aventuriers pour s'amuser à combattre au profit d'un imposteur quelconque qui brigue la couronne des tsars moscovites, pour faire la guerre au *hospodar* de Moldavie, pour la fronde et la révolte, ne peut réunir plus d'une poignée misérable de soldats, lorsqu'il s'agit de défendre les frontières du

(1) *Hetman*, titre du chef d'armée dans l'ancienne Pologne.

pays, l'indépendance de la patrie ! Et encore ! Combien faudra-t-il mendier, implorer à genoux, afin que tous ces grands seigneurs, tous ces indomptables en révolte constante contre le roi, contre le pouvoir et la loi, daignent se mettre au service du pays ! Et le vieux *hetman*, victime innocente de son honneur, du devoir et de l'amour de la patrie, n'ayant pu sauver son pays contre l'invasion des barbares et la lâcheté des siens, donne sa tête blanche en pâture au triomphe du grand sultan.

L'œuvre est composée de trois parties. La première (prologue) et la troisième (épilogue) contiennent le récit de la bataille et de la retraite désespérée de l'armée battue vers les frontières de la République. Combien nous sommes loin ici de ces tableaux pittoresques, de ces belles chevauchées décoratives, où la victoire ailée suit au pas les coursiers polonais, de ces exploits fantastiques, auxquels nous a habitués la plume-pinceau de Sienkiewicz ! Devant nos yeux, un des épisodes les plus tragiques de la vie humaine se joue. Et la maîtrise de l'écrivain est si grande, et sa propre émotion est si douloureuse que nous arrivons à percevoir au milieu du sifflement des balles et des flèches, au milieu du grondement assourdissant des canons, du cliquetis des épées, le bruit doux des larmes qui tombent sans interruption sur toutes les blessures.

La deuxième partie est consacrée aux « visions » de Zolkewski ». Abattu par les fatigues, par les journées de labeur surhumain, les nuits sans sommeil, le vieux *hetman* s'assoupit dans sa tente. Et les rêves chaotiques, rêves douloureux et sublimes, viennent hanter son sommeil. D'un regard inspiré, il voit le passé, le présent et l'avenir de la nation. L'imagination enfiévrée du *hetman*, Zeromski embrasse d'un vol rapide la ville éternelle des Sévère, Flavius, Titus et Constantin, la république vénitienne, le vieux marché de Cracovie aux jours de la joie et du triomphe, les murs du Kremlin, où Zolkiewski porta jadis aux frères moscovites, à la pointe de son épée victorieuse, son cœur douloureux, plein d'amitié, d'amour et de bonté. En son songe, il oppose à l'orgueil immense du *condottiere* Pelleoni, qui n'a jamais servi « dans les légions éternelles polonaises, mal mobilisées, indisciplinées, jamais payées, habillées de haillons », qui n'a toujours écouté que la voix de l'ambition et de la force, l'humilité sublime du serviteur fidèle de son peuple et de sa patrie. En son songe il perçoit les cris de détresse et les gémissements du bas peuple oppressé par les seigneurs égoïstes et féroces. En son songe, il tombe à genoux devant le révolté Zborowski, auquel le bourreau a jadis coupé la tête, mais qui a lavé toutes ses souillures et tous ses méfaits par son sang et ses larmes. En songe prophétique, il voit les sauveurs futurs de la nation, ces « hommes de la Pologne nouvelle à l'âme céleste, ces papillons du genre humain aux ailes merveilleu-

ses, ces fleurs admirables qui poussent dans le désert vulgaire ». Mais Zeromski se serait démenti lui-même, si les rêves du *hetman* s'étaient terminés par ce tableau plein d'espoir en l'avenir meilleur. Et c'est dans la tristesse d'une interminable plaine neigeuse, où traînent les colonnes d'exilés destinés au bagne lointain, que le songe du *hetman* s'évanouit pour toujours. La deuxième partie de la *Chanson* n'atteint pas la hauteur du « prologue » et de l'« épilogue ». Les défauts de construction nuisent ici à la cohésion et l'unité de l'œuvre. Et l'inspiration s'affaiblit parfois... Mais le « prologue » à lui seul aurait suffi pour placer *la Chanson du hetman* parmi les plus belles productions du génie polonais.

Sous le pseudonyme de Maurycy Zych, l'auteur de *la Chanson du Hetman* avait publié jadis en Galicie quelques œuvres (*Les Travaux de Sisyphe*, mœurs d'école russe en Pologne, *Les Corbeaux et les Corneilles nous dévoreront*, recueil de contes tirés du martyrologe polonais présent et du passé le plus récent) qui auraient pu attirer sur sa tête les foudres de la police russe, s'il avait avoué hautement sa paternité. Entre parenthèses, la police russe n'épargna pas l'homme qui est la gloire de sa nation et de l'art universel. Voulant à tout prix enrayer tout mouvement intellectuel en Pologne, le gouvernement « constitutionnel » du tsar Nicolas II, ami et allié de la France républicaine, ferma du jour au lendemain quelques dizaines d'écoles polonaises, étouffa toutes les universités populaires et tous les cours pour les analphabets adultes et jeta dans les prisons, sans jugement, sans aucune intervention des tribunaux et de la loi, une quantité d'hommes et de femmes coupables d'avoir consacré leurs efforts au développement de la culture nationale. Parmi eux fut Stefan Zeromski. Le mouvement d'opinion fut si fort et si unanime que la police fut obligée de reculer. Certaines écoles furent rouvertes et quelques personnes, dont Zeromski, furent relâchées. Mais la santé toujours précaire du maître écrivain n'a pu supporter le choc moral qu'on lui a fait subir d'une façon si brutale. Au moment où j'écris ces lignes, Zeromski est encore étendu sur sa couche de douleur. Sous le même pseudonyme de Zych, Zeromski fait paraître en une édition de luxe, ornée par Bukowski et Malczewski, un charmant petit conte intitulé **Les Echos de la forêt**. C'est l'histoire, tragique dans sa simplicité même, d'un conflit entre deux membres d'une famille, dont l'aîné, l'oncle, abruti par le service dans l'armée russe, tel Brutus à l'envers, fait condamner à mort son neveu, insurgé contre le pouvoir du tsar (c'est en l'an de grâce 1863) et fait du fils de celui-ci un sujet fidèle et orthodoxe de l'empereur de toutes les Russies, malgré la volonté du père patriote. L'anecdote est contée finement, avec un sourire aux lèvres, à travers lequel tremblent les larmes mal cachées

La mort a fauché ce temps-ci dans le champ des lettres et des arts polonais. La bibliographie, l'histoire littéraire subissent une grande perte en la personne de **Karol Estreicher**, travailleur infatigable qui laisse après lui un véritable monument : la bibliographie complète des lettres polonaises, depuis le commencement jusqu'à nos jours. L'avenir rectifiera problablement certains dires d'Estreicher, mais son ouvrage immense restera pour longtemps une source inestimable pour quiconque travaillera à l'histoire de la littérature polonaise.

Konrad Proszynski (Promyk), mort récemment, fut l'homme qui a le plus contribué au développement de l'instruction dans les couches populaires de la nation. Par son journal destiné à la masse, par ses publications innombrables, par son *Abécédaire* célèbre qui a obtenu une haute récompense à Londres, il a fait à lui seul plus de bien à l'instruction et au développement du peuple polonais que toutes les écoles communales, créées par le gouvernement, n'ont fait de mal. Il meurt à sa tâche, en laissant un fils qui, paraît-il, va continuer son œuvre. Honneur à sa mémoire.

Morte physiquement, il y a peu de jours, **Iadwiga Luszczewska** (Deotyma) ne comptait plus pour la poésie depuis longtemps. Toute jeune, il y a un demi-siècle de cela, elle étonnait le monde littéraire par son don d'improvisation. Ce don lui est à peu près resté et c'est à lui que nous sommes redevables de ces poèmes interminables, tirés de l'histoire polonaise et que personne ne lisait plus. Malgré cela elle a joui toute sa vie d'une grande estime, plutôt comme un symbole du passé que comme une figure actuelle. Ses « jeudis » furent fréquentés par quelques amis fidèles et les poètes commençants, avides d'occasions où réciter des poèmes à des auditeurs bénévoles. Certains groupes ont profité de l'occasion pour faire de son enterrement une sorte de manifestation. Mais, comme quelqu'un a dit à propos de Coppée, ce fut un deuil « nationaliste » plutôt qu'un deuil « national ».

La mort de **Samuel Hirszenberg** enlève à l'art polonais un peintre de grand talent. Elevé à l'école académique, il ne suivit pas le mouvement moderne, mais grâce à la puissance de son sentiment il a su donner à son art une note particulière et touchante. Il fut le peintre du *ghetto* juif par excellence, et s'étant engagé dans cette voie ouverte par Maurice Gottlieb, mort trop jeune, il montra le chemin à d'autres peintres polonais de race israélite. Dans certaines pages, « Le Cimetière juif », « La Sieste de Sabbath », etc., il a su s'élever jusqu'à la grandeur par la puissance d'émotion. Il ne fut pas un inconnu pour la France, où il exposait depuis 1889 au Salon des Artistes Français, qui le comptait parmi ses « hors concours ».

§

La place me manque, hélas! pour parler, comme il conviendrait, du quarantième anniversaire du travail littéraire d'**Alexandre Swietochowski**. S'efforçant d'étouffer tout vestige de la vie intellectuelle, politique et sociale, de la Pologne, la police russe a défendu au dernier moment toutes les fêtes du jubilé qu'on préparait en l'honneur de l'homme qui incarne toute une période du développement intellectuel (période dite positiviste) de la Pologne moderne. C'est de cette façon libérale que le gouvernement du tsar interprète le manifeste du 30 octobre.

§

Memento. — Volumes reçus. Henryk Sienkiewicz: *Dwie Lonki*, Gebethner i Wolff. C'est un recueil inutile de récits, d'articles de journaux et de discours qui auraient mieux fait de rester pour toujours là où on les a pris. — Ignacy Chrzanowski: *Literatura niepodleglej Polski*, ibid. Histoire littéraire d'une documentation précise et consciencieuse, toute émaillée d'extraits d'auteurs choisis avec soin. — Stanislaw Wyspianski: *Daniel*, œuvres posthumes I, ibid. — Henryk Moscicki: *Wilno i Warszawa w « Dziadach » Mickiewicza*, ibid. — A. Nowaczynski: *Figliki Sowizdrzalskie*, ibid. — Waclaw Sieroszewski: *Malzenstwo*, *Byc albo nie byc*, *Tulacze*, ibid. — Zofia Urbanowska: *Wszechmocni*, ibid. — K. Przerwa-Tetmajer: *Zwielkiego Domu*, St. Sadowski. — G. Danilowski: *Wrazenia wiezienne*, B. Polòniecki. — St. Antoni Mueller: *Henryk Flis*, ibid. — Cyprian Norwid: *Wybor poezyi*, ibid. — Gabrielle Zapolska (Paul Cazin trad.): *L'Oraison Dominicale*, E. Sansot et Cie. Le recueil de contes que nous donne dans une belle traduction de M. Cazin, la librairie Sansot, ne donne pas l'idée bien nette du talent puissamment naturaliste de Mme Zapolska. Mais c'est tout de même un joli livre, non dépourvu d'un accent ému et sincère. — *170 procès de presse (documents pour servir à l'histoire des persécutions de la presse polonaise par le gouvernement prussien au cours des trois dernières années)*, bureau de l'agence polonaise de presse à Paris. 170 procès de presse aux cours de trois années. Des procès pour un oui et un non ; des procès où tout prétexte d'accusation manque. Des procès qui ont pour conséquence quelque chose comme 25 mille marks d'amende et plus de dix années de prison. Vraiment, c'est à vous dégoûter des constitutions !...

MICHEL MUTERMILCH.

VARIÉTÉS

Le budget du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts.

Chargé pour la seconde fois du rapport du budget de l'Instruction publique, M. Steeg a traité tout particulièrement cette année, avec une très grande largeur d'idées, la question du rôle social du maître ;

mais si intéressant que soit ce sujet, il sied moins sans doute de s'y arrêter ici que dans les quotidiens. Je me contenterai donc de résumer les considérations présentées par M. Steeg sur l'enseignement supérieur et les Universités. A côté de l'Université de Paris qui dispose annuellement de près de sept millions, qui possède dans sa bibliothèque 600.000 volumes, et qui compte environ 16.000 étudiants, les quatorze universités provinciales dont les revenus ne dépassent guère chaque année 2 millions et demi au total demeurent dans une situation trop défavorable : elles manquent même de crédits pour acheter simplement les livres dont elles ont besoin. Pour atténuer cette opposition, M. Steeg propose d'accorder aux Universités provinciales des privilèges jusqu'ici réservés à Paris, comme le droit de présenter des candidats aux conférences et aux cours, la dispense de droit d'examen pour les boursiers de province et l'augmentation de leur nombre, l'organisation d'une classe de lettres supérieures à côté de chaque grande université. Enfin les universités de province elles-mêmes pourraient être classées en deux séries, celles qui possèdent leur quatre facultés et seraient dites « de plein exercice », et les autres qui seraient au besoin rattachées chacune aux universités de la première catégorie.

Quant aux ressources, il serait possible de les augmenter en réalisant les économies indiquées par M. Steeg et surtout en modifiant les droits universitaires par l'accroissement du droit d'inscription, ainsi que le demandent les Universités de Lille et de Bordeaux. De plus, il serait désirable de développer l'action régionale des Universités de façon que celles-ci à leur tour puissent espérer des régions des contributions financières plus importantes. M. Steeg a rappelé aussi les tentatives faites à l'étranger par les Universités françaises :

Parmi ces tentatives, il convient de signaler d'abord l'institut italien-français créé à Florence par l'Université de Grenoble. Grâce à l'activité de maîtres éminents et dévoués, l'Université de Grenoble est devenue en province un centre d'études italiennes. Les jeunes gens qui se dirigeaient vers ces études allaient faire un séjour prolongé en Italie. M. Luchaire eut l'idée très ingénieuse et très pratique de les grouper à Florence, et de diriger l'emploi de leur temps de telle sorte que, tout en continuant leurs études, ils puissent en même temps se rendre utiles aux jeunes Italiens qui désirent mieux connaître notre langue et notre littérature. Il y a là un admirable exemple d'initiative.

L'Université de Bordeaux et celle de Toulouse ont dirigé leurs efforts du côté de l'Espagne. La première a créé un *Bulletin hispanique ;* la seconde s'occupe d'organiser une *Union des étudiants français en Espagne.*

M. Louis Buyat, lui aussi pour la deuxième fois chargé du rapport sur la partie « Beaux-Arts », a constaté à nouveau que le grand

public fréquente peu les musées et il a félicité la société récente « l'Art à l'école » des efforts faits par elle pour développer le goût de la beauté. M. Buyat voudrait que l'on rende l'étude du dessin plus attrayante, et s'il ne craignait d'encombrer encore les programmes d'examen, il accepterait sans doute d'y voir figurer le dessin. Soit. Mais il faut bien le reconnaître, dans la pratique le dessin ne peut servir qu'à une minorité, artisans compris; tandis que tout le monde devrait pouvoir jouir du plaisir passionnant et gratuit que peut donner la vue d'un Vinci, d'un Titien, d'un Velazquez ou d'un Rembrandt. Or, tandis qu'on force l'écolier à retenir mille choses d'une inutilité parfaite, qui donc s'avise de lui faire connaître les artistes? Il y a place dans les programmes pour tout, sauf pour l'histoire de l'art. Un apprenti bachelier doit connaître les particularités de l'ichtyosaure ou de la prosodie latine, mais il peut ignorer parfaitement Watteau, Chardin ou La Tour. N'est-ce pas un peu excessif, et n'y a-t-il pas là un sujet excellent pour nos futurs rapporteurs des beaux-arts?

M. Louis Buyat s'est plus particulièrement occupé des théâtres cette année, et parmi eux de l'Odéon. Et il a montré que ce n'est pas précisément d'hier que l'exploitation de ce théâtre soulève des difficultés. Voici quelques-unes des notes assez piquantes recueillies par M. Buyat :

Dans leur mémoire de 1770 au roi, les comédiens français, installés provisoirement salle des machines, aux Tuileries, protestent contre la construction du futur Odéon sur l'emplacement actuel et représentent que : « *Leur ancien hôtel rue des Fossés-Saint-Jacques est dans une situation plus avantageuse pour eux que l'hôtel de Condé.* »

1779. — Le Kain et Préville, insurgés, refusent de venir à l'Odéon vu son éloignement.

1813. — Gobert, resté seul administrateur de l'Odéon, après toutes sortes de déboires, sollicite la permission de faire jouer à ce théâtre tous les genres.

1817. — A cette époque, la comédie alterne avec les gymnastes et des prestidigitateurs.

1822.— M. de Gimel, ancien colonel de dragons, directeur, fait spécifier dans le cahier des charges qu'il peut ajouter du chant à son répertoire, car : « *L'Odéon, par son éloignement, doit être assimilé à un théâtre de province, et les théâtres de province sont à la fois lyriques et dramatiques.* »

1828. — Lemethayer, directeur, ancien officier de marine, essaie de décider les Parisiens à passer l'eau en annonçant que : « *Des omnibus transporteraient à toute heure les voyageurs de l'Odéon à l'autre rive.* » Il fait faillite.

1832. — Direction Harel. — La Gazette des théâtres n° 4853 dit : « *L'Odéon expire ce soir. On se réunira au faubourg St-Germain, dans le lieu ordinaire de son agonie.* »

1842. — Direction Lireux. — On écrit : « *Que va faire dans ce sépulcre ce gai et insouciant garçon ? Pourra-t-il conduire ce théâtre impossible !* » Lireux fait faillite en 1845.

1845. — Arrivée de Bocage. Théophile Gautier écrit : « On ne dira plus de celui-là qu'il ne connaît pas le théâtre ; il a donné de son intelligence, de sa probité toutes les preuves désirables. Il croit si bien à la possibilité de l'Odéon qu'il y engage 80.000 fr. de son avoir. *Si cette fois l'essai ne réussit pas, il faudra raser l'Odéon et semer du chanvre à sa place.* » — En 1847, Bocage se retire ; son successeur, Vizentini, prend la fuite et se réfugie à Bruxelles.

Le Journal officiel est comme l'Odéon : il mériterait un meilleur sort. Car il est loin d'être ennuyeux tous les jours. Et la discussion du budget des beaux-arts précisément a fourni à M. Fernand Engerand l'occasion de cette spirituelle intervention :

Messieurs, au début de cette discussion intime (*sourires*) du budget des beaux-arts, ma première parole sera pour adresser des remerciements et des félicitations à M. le ministre de la Marine. M. Alfred Picard a bien voulu renvoyer au Louvre le bureau de Colbert qui en avait été retiré en 1848, pour servir de table de travail aux ministres successifs de la marine.

Depuis longtemps on en réclamait la restitution au Louvre ; l'Administration de la marine avait toujours opposé une fin de non-recevoir absolue. M. Alfred Picard a décidé d'autorité la réintégration au Louvre de ce meuble historique. Cela prouve peut-être qu'il y a quelque chose de changé rue Royale (*sourires.*)

Je vous prie donc, monsieur le sous-secrétaire d'Etat des beaux-arts, de bien vouloir féliciter M. le ministre de la Marine et de lui dire que la Chambre tout entière qui m'écoute (*rires*) est unanime à le louer de ce geste heureux. (*Très bien ! très bien !*)

Je vous prierai de transmettre à d'autres membres du Gouvernement des félicitations semblables, car enfin, je dois le dire au risque de compromettre le gouvernement et de me compromettre moi-même, au point de vue artistique ce cabinet est une des meilleures équipes que nous ayons eues.

A tout seigneur tout honneur. M. Clemenceau a rendu au Louvre une table célèbre de Riesener qui, dans son cabinet, supportait le poids des dossiers des affaires courantes. Il a joint à cette restitution celle d'une charmante pendule du XVIIIe siècle, *l'Offrande de Vénus à l'amour*. C'est un acte méritoire, car pour l'artiste qu'est M. Clemenceau, il était assurément plus agréable de regarder dans son cabinet ces deux belles œuvres que les têtes de quelques-uns de ceux qui y défilent quotidiennement. (*Rires.*) Il a droit à des remerciements. Voudriez-vous les lui porter, ainsi qu'à M. le garde des Sceaux qui, lui aussi, a restitué au Louvre ce magnifique bureau de Choiseul qui se trouvait, place Vendôme, dans le cabinet du ministre de la Justice ?

Voilà de belles et promptes réformes. Je ne puis vous dire qu'une chose : Continuez. Et puisque nous sommes ici entre nous (*rires*), j'aurai, monsieur le sous-secrétaire d'Etat, une question peut-être un peu indiscrète à vous poser. Un journal a prétendu qu'un des prédécesseurs les plus pro-

ches de M. Alfred Picard, et qui n'est pas M. Thomson, avait la fâcheuse habitude de travailler armé d'un canif et, au cours de ses démonstrations, de larder tout ce qui se trouvait à sa portée. Et l'on affirme que le bureau de Colbert aurait reçu quelques-unes de ces atteintes. J'espère qu'il n'en est rien.

M. Fernand Engerand s'est plaint ensuite de la mauvaise installation des musées de province, constatée dans le très remarquable rapport de M. Henry Lapauze. Mais tant que l'Etat ne sera pas arrivé à imposer aux municipalités un contrôle efficace, et surtout à obtenir un choix plus judicieux des conservateurs, qui devraient ou sortir de l'école du Louvre ou tout au moins présenter des garanties techniques suffisantes, il est fort à craindre que les musées provinciaux demeurent mal logés, mal classés, et si dépourvus d'inventaires ou de catalogues sérieux que le curieux, l'amateur ou l'érudit restent dans l'impossibilité de connaître les chefs-d'œuvre qu'ils dissimulent aux chercheurs, mais qu'ils exposent tour à tour aux dangers d'un incendie, ou, comme à Orléans, aux bienfaits de la pluie.

TRISTAN LECLÈRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Eugène Ledos : *Les Criminels et la Criminalité ;* Librairie des Saints-Pères. 5 »

A. Porte du Trait des Ages : *L'Envoûtement ;* Daragon. » 90

Ethnographie

Georges Dottin : *Les Livres de saint Patrice, Apôtre de l'Irlande ;* Bloud. » 60

Louis de la Vallée Poussin : *Notions sur les Religions de l'Inde. Le Védisme ;* Bloud. 1 20

Histoire

J. Bourbon : *Les Assemblées du Clergé et le Protestantisme ;* Bloud. 1 20

Th. de Cauzons : *Histoire de l'Inquisition en France ;* Bloud. 7 »

Eugène Defrance : *La Maison de Madame Gourdan (Vieilles façades parisiennes)*, documents inédits sur l'histoire des mœurs de la fin du XVIII[e] siècle. Illustrations de Louis Michel ; « Mercure de France ». 3 50

Edouard Driault : *Vue Générale de l'Histoire de la Civilisation ;* Alcan, 2 vol. 7 »

A. Fortin : *Les Croisades ;* Bloud. » 60

P.-F. Macquat : *Evasion et Survie du Fils de Louis XVI ;* Daragon. 2 50

Marcel Navarre : *Le Comité de Salut Public ;* Bloud. » 60

A. Trimoulier : *Un Missionnaire de 93 : Marc-Antoine Baudot ;* Dorbon. 3 »

Littérature

Paul Adam : *Les Disciplines de la France ;* Vuibert et Nony. 3 50

J. Barbey d'Aurevilly : *Voyageurs et romanciers ;* Lemerre. 3 50

Albert de Bersaucourt : *Triptyques ;* Sansot. » »

René Doumic : *Etudes sur la Littérature Française ;* Perrin. 3 50

Alphonse Lefebvre : *La Célèbre Inconnue de Prosper Mérimée, sa vie et ses œuvres authentiques avec documents, portraits et dessins inédits*, Préface par F. Chambon ; Sansot. 7 50

Jean Moréas : *Esquisses et Souvenirs ;* « Mercure de France ». 3 50

Mgr. de Moucheron : *Le Clergé à l'Académie ;* Perrin. 5 »

Pédagogie

Gabriel Compayré : *L'Adolescence ;* Alcan. 2 50

Philosophie

J. Bourdeau : *Pragmatisme et Modernisme ;* Alcan. 2 50

Jean des Cognets : *Les Idées Morales de Lamartine ;* Bloud. » 60

Frédéric Enriques : *Les Problèmes de la Science et la Logique ;* trad. de l'italien par Julien Dubois : Alcan. 3 75

Comte Foucher de Careil : *Descartes, la princesse Elisabeth et la Reine Christine ;* Alcan. » »

Aug. Georges : *Essai sur le système psychologique d'Auguste Comte ;* Lyon, Rey. » »

Poésie

R. Blanco-Fombona : *Au delà des Horizons*, trad. de Frédéric Raisin ; Messein. 3 »

Marie Dauguet : *Les Pastorales ;* Sansot. 3 50

J. Delhys : *Verts et Ors ;* Messein. 1 50

Frédéric Masson : *Autour de Sainte-Hélène, II ;* Ollendorff. 3 50

Lionel Nastorg : *Au Seuil des Rêves ;* Ollendorff. 3 50

Madeleine Paul : *Enivrements ;* Sansot. 3 50

Maurice Sorozynski : *La Lyre qui pleure ;* Soc. française d'impr. et de libr. » »

Marcel Tournier : *Rayons d'aurore ;* Librairie « Dramatica ». 1 35

Publications d'Art

Auguste Audollent : *Le Musée de Clermont-Ferrand ;* Clermond-Ferrand, Impr. G. Mont-Louis. » »

Henri Defontaine : *Du Costume civil officiel et de l'uniforme militaire des officiers à la Cour ou auprès des chefs d'Etat français depuis 1804 ;* Geoffroy. 15 »

Lucien Lambeau : *L'Hôtel-de-Ville de Paris ;* Laurens. 8 »

Abel Letalle : *Les Fresques de Florence ;* Messein. 5 »

Péladan : *Les Idées et les Formes. Antiquité orientale ;* « Mercure de France ». 3 50

Questions coloniales

Jean Darcy : *Cent années de Rivalité coloniale ; L'affaire de Madagascar ;* Perrin. 4 »

Henri Lorin : *L'Afrique du Nord ;* Colin. 3 50

Questions juridiques

A. Lacassagne : *Peine de mort et criminalité ;* Maloine. 2 50

Questions religieuses

Jules Baudot : *Le Pallium ;* Bloud. » 60

Jules Baudot : *La Dédicace des Eglises ;* Bloud. » 60

J. Bourbon : *Les Assemblées du Clergé et le Jansénisme ;* Bloud. 7 »

H. Couget : *Le Sens Catholique ;* Bloud. 1 20

Albert Dufourcq : *Histoire de la Fondation de l'Eglise*, t. II et III ; Bloud, 2 vol. 7 »

I. Fioretti : Les Petites fleurs de la Vie du petit pauvre de Jésus-Christ. Saint François d'Assise ; trad. et notes d'Arnold Goffin, Bloud. » 60

G. Planque : *Histoire du Catholicisme en Angleterre ;* Bloud. 1 20

Maurice Souriau : *Les Idées morales de Chateaubriand ;* Bloud. » 60

Paul Thureau-Daugin : *Le Catholicisme en Angleterre ;* Bloud. 3 50

J. Toutain : *Etudes de Mythologie et d'histoire des religions antiques ;* Hachette. 3 50

F. de La Mennais : *Pensées ;* Bloud. » 60

Nicole : *Le Prisme*, etc. Bloud. » 60

Roman

Jean Bertheroy : *Conflit d'ames ;* « Edition Moderne ». 3 50

Albert Boissière : *Un Crime a été commis ;* Lafitte. 3 50

Brada : *L'Ame libre ;* Plon. 3 50

Marion Crawford : *Haine de Femme ;* Hachette. 3 50

Lucie Delarue-Mardrus : *Marie fille-mère ;* Fasquelle. 3 50

Charles Derennes : *La Guenille ;* Michaud. 3 50

Valentine Gilbert : *L'Image Virtuelle ;* Librairie Universelle. 3 50

Elinor Glyn : *Trois Semaines*, trad. de J. et M. Petite ; Libr. Universelle. 3 50

Grazia Deledda : *Le Fantôme du Passé*, trad. par G. Hérelle : Calmann-Lévy. 3 50

Jehan d'Ivray : *Les Porteuses de torches* ; Méricant. 3 50
Rudyard Kipling : *Au Blanc et Noir*, trad. d'Albert Savine ; Stock. 3 50
Fernand Kolney : *L'Amour dans cinq mille ans* ; chez l'auteur, 16, rue La Fontaine. 3 50
Comte Léonce de Larmandie : *Un Coup d'Etat au XXe siècle* ; L'Edition. 3 50
André Martin : *L'Ascension du Poète* ; Messein. 3 50
Célestin Pontier : *Les Pourpres* ; Grasset. 3 50
C.-F. Ramuz : *Jean Luc persécuté* ; Perrin. 3 50
Roger Régis-Lamotte : *La Femme passa* ; « Edition Moderne ». 3 50
Jules Renard : *Nos frères farouches, Ragotte* ; Fayard. 1 35
Amédée Rouquès : *Le Jeune Rouvre* ; Ollendorff. 3 50
Gaston Rouvier : *Les Toits Rouges* ; Fasquelle. 3 50
Hippolyte Scheffler : *Sept Nouvelles* ; Nice « Floréal » » »
Jean Selme : *L'Amour l'emporte* ; Fischbacher. 3 50
Emile Solari : *La Force des Chastes* ; Librairie Universelle. 3 50
Gilbert de Voisins : *Les Moments perdus de John Shag* ; Grasset. 3 50
Colette Willy : *Les Vrilles de la Vigne* ; « Vie Parisienne ». 3 50

Sciences

Bernard Brunhes : *La Dégradation de l'Energie* ; Flammarion. 3 50

Sociologie

Edmond Benoit : *Psychologie de l'Amour* ; Daragon. 3 50
L. Garriguet : *Régime du Travail*, I ; Bloud. 2 vol. 7 »
René Gonnard : *La Hongrie au XXe siècle* ; Colin. 3 50
Maurice Leclercq et E. Girod de Fléaux : *Ces Messieurs de la C. G. T.* Ollendorff. 3 50
André Lecocq : *La Question sociale au XVIIIe siècle* ; Bloud. 1 20
Ch. Lescœur : *Pourquoi et comment on fraude le Fisc* ; Bloud. 3 50
Pierre Méline : *Le Travail sociologique* ; Bloud. 1 20
G. Olphe Galliard : *Le Problème des Retraites ouvrières* ; Bloud. » 60
Stéphen Pichon : *Dans la Bataille* ; Méricant. 3 50
Jules Renard : *Mots d'écrit* ; Nevers, « Cahiers Nivernais. » » »
André Tardieu : *La France et les Alliances* ; Alcan. 3 50
Alexandre Zevaès : *Le Socialisme en France* ; Fasquelle. 3 50

Théâtre

Euripide : *Les Bacchantes*, texte grec, avec une introd. par Georges Dalméyda ; Hachette. » »
Jules Leroux : *L'Aube sur Béthanie*, poème dramatique en 1 acte ; « Le Beffroi ». » 75
F. Loliée : *La Maison de Molière et des Grands Classiques* ; Colin. 1 50
Paul Souchon : *La Tasse*, drame en 5 actes, en vers ; « Mercure de France » 3 »
William Shakespeare : *Œuvres dramatiques*, trad. par Georges Duval. t. VII ; Flammarion. 3 50

Voyages

Léonie Bernardini-Sjoestedt : *Pages Suédoises* ; Plon. 3 50
La Mésangère : *Les Petits Mémoires de Paris*, conten. quatre eaux-fortes orig. par Henri Boutet ; Dorbon. 2 »
A. Sainte-Marie-Perrin : *Bâle, Berne et Genève* ; Laurens. 3 50

Divers

Annales des Lettres Françaises, 1907 ; Sansot. 3 50
Emile Bayard : *L'Art du Bon-Goût* ; Garnier. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Une *Salomé* française à Lyon. — Sur les origines de l'Angélus. — Les chapeaux et la musique. — Largesse. — On demande des numéros du *Mercure de France*. — Les Hospitalières de l'Elite. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une « Salomé » Française à Lyon. — Le 30 octobre dernier, le

Grand Théâtre de Lyon donnait la première représentation d'une *Salomé*, par M. A. Mariotte, d'après la tragédie d'Oscard Wilde. *Le Salut Public*, *l'Express*, *le Progrès*, *le Lyon Républicain*, *la Dépêche de Lyon* ont constaté le très grand succès de cette œuvre, à laquelle M. Emile Berr, dans *le Figaro* du 11 septembre 1907, avait consacré une brillante chronique.

C'est en 1895, alors qu'il faisait, en qualité d'aspirant, la campagne de Chine, que M. Mariotte écrivit les premières mesures de *Salomé*. Des circonstances diverses en retardèrent l'achèvement, et entre temps M. Strauss survint, avec une *Salomé* allemande qui fit grand tapage et dont la valeur n'est ni incontestable ni incontestée. Ce ne fut qu'en 1902, après sa nomination comme professeur au Conservatoire de Lyon, que M. Mariotte put travailler sérieusement à sa partition. Les lignes suivantes, empruntées au compte-rendu de *la Dépêche de Lyon*, relatent des incidents sur lesquels nous aurons sans doute l'occasion de revenir :

La *Salomé* de M. Mariotte devait être représentée au cours de la saison dernière, ainsi en avaient décidé les directeurs du Grand-Théatre lorsqu'ils reçurent l'ouvrage du jeune compositeur, après une brillante audition, au mois de septembre 1907. Mais ces messieurs avaient compté sans M. Richard Strauss, le célèbre et ombrageux musicien allemand, que nous vîmes à la tête de la Philharmonique de Berlin, lors de son dernier concert au Casino. M. Richard Strauss, auteur d'une *Salomé* à laquelle on fit, d'ailleurs, partout un vif et bruyant succès, ne pouvait admettre qu'un autre ait eu avec lui (même bien avant lui) l'idée d'écrire une partition sur le poème d'Oscar Wilde, et, après avoir donné à M. Mariotte l'autorisation de faire jouer sa pièce, il n'hésita pas à signifier par huissier, aux directeurs du théâtre, l'interdiction de la représenter.

Il fallut que M. Mariotte, sur les conseils et les instances de ses amis, se rendît à Berlin pour rejoindre le « maître » qui se dérobait toujours et lui arracher la main-levée de l'interdiction, mais au prix de quels sacrifices !

Salomé ne peut être jouée qu'une seule saison, et seulement sur le théâtre de Lyon ; la partition sera ensuite livrée à M. Richard Strauss pour être anéantie !

Voilà les faits ; il serait inutile de les accompagner d'aucun commentaire. Le lecteur appréciera les procédés courtois et la magnanimité de M. Richard Strauss à l'égard de son confrère lyonnais.

M. Mariotte s'est fait connaître en outre par des sonates pour piano, une symphonie, six *Sonatines d'Automne*, sur des paroles de Camille Mauclair, et il travaille actuellement à un opéra sur *le Vieux Roi*, de M. Remy de Gourmont.

§

Sur les origines de l'Angelus. — Nous trouvons, dans *le Manuel liturgique* de Lerosey, 1889, t. IV, page 578, ce renseignement réclamé par notre collaborateur Georges Polti comme document récent, et qui vient à l'appui du dire de M. Lafagette sur les origines de l'Angelus (Voy. *Mercure de France*, numéros 272 et 273) :

L'*Angelus*, dans sa forme actuelle, remonte au pape Jean XXII (1316-1334).

En outre, *la Rassegna gregoriana*, mai 1906, colonne 199, donne une note sur la sonnerie de l'Angelus d'après la *Zeitschrift für kath. Theologie*, avec mention d'une indulgence pour ceux qui récitent le soir à genoux trois *Ave Maria* au son de la cloche (1274).

§

La Musique et les chapeaux de femmes. — Nous lisons dans la *Neue freie Presse* du 22 novembre :

« Les chapeaux de dames, comme la mode l'exige cette année, ont pris, chacun le sait, des formes qui méritent d'être qualifiées de monstrueuses. Déjà en maints endroits a été observée la venue intermittente de monstres dont le diamètre est d'un mètre et plus, et on ne voit pas bien pourquoi une dame, dont les proportions s'y prêteraient, n'irait pas jusqu'à un chapeau de deux mètres. Aux endroits publics, cette mode est un véritable objet de scandale. Le moindre mais inévitable choc suffit ; portières de voitures et portes de maison deviennent immédiatement trop étroites, et l'auto, par son espace restreint, ne saurait plus être pris en considération par toute femme moderne.

« Les abonnés aux *Concerts philharmoniques* viennent de s'apercevoir, avec un étonnement douloureux, que les dames possesseurs des plus grands chapeaux qui soient à Vienne paraissent s'être conjurées pour occuper, disséminées avec une cruauté raffinée, le parquet des dits concerts, et à ce point que, à partir du dixième rang, un formidable rempart de rubans et de plumes rend impossible toute vue du podium. Qu'on n'objecte pas qu'au concert il n'y ait rien à regarder. Il n'est interdit à personne de tourner le dos aux musiciens ou de demeurer, les yeux fermés, « tout oreilles ». Mais il n'est point universellement reconnu que ce soit là le meilleur moyen d'entendre. Le Dr Friedrich von Hausegger, dans son fameux livre *la Musique comme expression*, écrit : « Nous ne sommes pas encore arrivés au « point où nous puissions jouir musicalement d'une symphonie, si elle ne « se manifeste pas à nous par quelque intermédiaire humain. Pourquoi pas ? « Un clavier mis mécaniquement en mouvement dépasserait sûrement, en « précision, en facilité, en force, etc., le jeu de n'importe quel pianiste. Et « combien facile à nos moyens techniques d'en construire un semblable ! « Nous sommes convaincus que les formes musicales ainsi obtenues quel- « que merveilleux que soit l'enchantement qui en résulterait pour les sens, « perdraient leur pouvoir de séduction aussi vite que les fontaines lumi- « neuses. Ainsi ce serait une condition d'audition musicale que cet exercice « fût manifesté d'une façon sensible à nos sens par des hommes. Nous éprou- « vons une certaine nécessité de voir l'exécutant au milieu de son œuvre et « ce n'est point là uniquement un besoin de curiosité : cela est inséparable « de la nature de la jouissance attendue. Nous demandons, plus ou moins « consciemment, que la musique perçue par notre oreille donne d'elle une « représentation humaine. »

« Le nombre est grand de ceux voulant suivre tous les mouvements du chef et des exécutants. Cet intérêt est théoriquement fondé et pratiquement reconnu depuis longtemps. Ce n'est pas sans raison que l'essai souvent répété en Allemagne d'orchestres invisibles n'ait donné aucun résultat. Il ne serait peut-être pas impossible, si plus difficile à prouver, que les ondes sonores, après avoir franchi ces tours de chapeaux, arrivassent fort modifiées aux oreilles de l'auditeur... »

§

Largesse. — Pour que les œuvres complètes de Haydn puissent être publiées au moment des fêtes du centenaire du « Père de la symphonie », le ministère des Cultes de Prusse vient d'accorder à l'entreprise un subside de 75.000 francs.

§

On demande des numéros du « Mercure de France ». — Nous sommes acheteurs au prix marqué des numéros suivants : 1, 2, 8, 13, 68, 73, 106, 107, 108, 113, 114, 115, 117, 118, 120, 144, 147. Les fascicules doivent être propres et complets, mais nous accepterions des couvertures salies, décolorées ou déchirées.

§

Les Hospitalières de l'Elite. — Dans l'écho que nous avons publié sous ce titre le 16 novembre, et qui a été si remarqué, une regrettable coquille déforme le nom de l'auteur de *la Civilisation de l'Elite*, article où se trouve le projet de l'aimable communauté des *Hospitalières ;* il faut lire : Alfred Pichou (et non Pichon).

§

Publications du « Mercure de France » :

Esquisses et Souvenirs, par Jean Moréas. Vol. in-18, 3 fr. 50 (12 exemplaireshollande à10 fr.).

Les Idées et les Formes, *Antiquité orientale*, par Péladan. Vol. in-18, 3 fr. 50.

La Maison de Madame Gourdan (*Vieilles Façades parisiennes*), documents inédits sur l'histoire des mœurs de la fin du XVIIIe siècle, par Eugène Defrance. Illustrations de Louis Michel. Vol. in-18, 3 fr. 50.

Le Tasse, drame en 5 actes, en vers, par Paul Souchon. Vol. in-18, 2 fr.

§

Le Sottisier universel.

Quand un jeune homme a atteint l'âge mûr... — CONAN DOYLE : *L'Oncle Bernac*.

Il a été précipité sur la voie et a eu une jambe coupée au-dessus de la clavicule. — *Journal de Genève*, 11 juin.

Le jour où l'on a mis le petit doigt dans l'engrenage,il y entre jusqu'à l'aisselle. — *Lyon Républicain*, 19 août.

On peut avoir ainsi des rosiers en fleurs à terme fixe, tout comme un simple pot au feu. — Gemen et Bourg : *Les Roses*, p. 43.

Je sais bien qu'on a le droit de changer d'opinion, et que Voltaire a dit :
« L'homme absurde est celui qui ne change jamais. »
Les Annales, 8 novembre.

Coquilles :

Incident de Cacablanca. — *Echo de Paris*, 6 novembre.

Mais il ne s'agissait que d'un pétard de fortes dimensions qui avait fait exploser un gamin. — *Journal de Genève*, 1er septembre.

Coin coin... c'est une canne qui a couvé le soleil... Coin coin. — *Mercure de France*, 16 octobre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

FERDINAND BRUNETIÈRE (de l'Académie Française)

Histoire de la Littérature française classique

VIENT DE PARAITRE :

. — 3e partie, La détermination de l'idéal classique. In-8° carré........ 2 fr. 50

ne Ier complet forme un vol. in-8° carré de 650 pages environ, lequel comporte : Ire par- *Le mouvement de la Renaissance.* — 2e partie, *La Pléiade.* — 3e partie, *La détermination de l'idéal classique*.. 7 fr. 50

:ont, rédigées et présentées systématiquement, les fortes leçons professées pendant 18 ans par M. Brune- l'École normale supérieure. M. Brunetière y développe dans toute leur ampleur ses grandes vues, avec ·incipes et leurs conséquences, sur l'histoire littéraire. — Avec la publication de cette troisième partie : l'étude de cette première phase dans laquelle M. Brunetière a voulu montrer comment notre idéal clas- ssu du mouvement général de la Renaissance, mais inconscient et d'abord assez incertain de lui-même, rendu compte insensiblement de ses propres tendances en essayant de s'organiser. On retrouve dans ce les qualités d'érudition et de vigueur logique qui ont fait de M. Brunetière le maître incontesté de la cri- ançaise moderne.

(Le tome II est en préparation).

LES POÈTES DU TERROIR

Du XVe siècle jusqu'à nos jours

MORCEAUX CHOISIS, NOTICES ET BIOGRAPHIES

Par **Ad. VAN BEVER**

I. — Charmant in-16 avec cartes, br.................................. 3 fr. 50

peausseline.. 5 fr.

t un ouvrage très original, dans lequel on retrouvera sous la forme de poésies chantées par les fils du la physionomie de nos provinces : *Alsace, Anjou, Auvergne, Berry, Bourbonnais, Bourgogne, Breta- hampagne.* On y retrouvera aussi bien des chansons populaires, dont l'auteur est oublié, mais que leur a fait survivre. — Texte patois et texte français s'éclairent quand il est utile. — Pour chaque région, l'au- t remonté aux premières poésies connues. Des notices biographiques et bibliographiques, une histoire t une carte de chaque province, en tête de chacun des choix de poésies qui les concernent, feront de cet : un document des plus curieux et des plus instructifs pour tous ceux qui voudraient bien connaître l'âme e pays et retrouver les éléments de notre personnalité française actuelle.

XVIIe Siècle par les textes

LECTURES CLASSIQUES

Par **G. PELLISSIER**

esseur de Première au lycée Janson-de-Sailly

écu ill., br...................... 5 fr.

oile.......................... 6 fr.

un livre où ceux qui aiment notre littérature e pourront pénétrer plus avant dans l'intimité : plus grand siècle littéraire, grâce aux pages : d'auteurs connus ou inconnus, que M. Pellis- essuscitées tout en les éclairant de notices expli- et en les illustrant de gravures du temps.

Œuvres en prose de Richard Wagner

TRADUITES EN FRANÇAIS

Par **J.-G. PROD'HOMME** et **F. HOLL**

TOME II : Weber. — La Neuvième Symphonie. — Les Wibelungen. — Les Nibelungen. — Un Théâtre national allemand. — Discours (1848).

In-18 jésus, br.................... 3 fr. 50

M. Prod'homme dans une traduction précise et vivante, fait repasser sous nos yeux bien des heures d'émotion, de recherche et d'effort qui ne furent pas étrangères à la formation de la puissante personnalité de l'incomparable musicien. C'est la première traduction française des œuvres en prose de Richard Wagner.

RUDYARD KIPLING

Extraits des œuvres choisies

par **Michel EPUY**, (romancier et critique).

broché, **3** fr. **50** ; — Relié peausseline, grain anglais.......................... 5 fr.

de (*Le livre de la Jungle. Kim*). — Contes guerriers. — Légende (*Histoires comme ça*). nan (*La lumière qui s'éteint*). — Poésies, etc.

longs extraits reliés par des analyses et précédés d'une étude critique sur l'œuvre de Rudyard Kipling. Livre pouvant être mis entre toutes les mains.

JEAN MORÉAS

;quisses et Souvenirs. Volume in-18........... 3.50

PÉLADAN

:s Idées et les Formes. **Antiquité orientale.** (*Egypte, Kaldée, Assyrie, Chine, Phéni-e, Judée, Arabie, Inde, Perse, Aryas d'Asie-Mineure*). Vol. in-18........ 3.50

EUGÈNE DEFRANCE

ı Maison de Madame Gourdan. (**Vieilles façades pari-ennes**). Documents inédits sur l'Histoire des Mœurs de la fin du XVIIIe siècle. Illus-ations de Louis Michel. Vol. in-18................................ 3.50

PAUL SOUCHON

: Tasse, drame en cinq actes, en vers. Vol. in-18............... 2 »

AUREL

our en finir avec l'Amant. 1 vol. in-18..... 3.50

HENRI MALO

:s Corsaires, **Mémoires et Documents inédits.** Volume in-18.................................. 3.50

RUDYARD KIPLING

: Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vol. in-18................... 3.50

ARNOLD VAN GENNEP

eligions, Mœurs et Légendes. Essais d'ethnographie et e linguistique. Vol. in-18.. 3.50

FERNAND GREGH

rélude féerique, conte bleu en vers. Vol. in-18........ 3.50

EDMOND PILON

rancis Jammes et le Sentiment de la Nature, Collection « **Les Hommes et les Idées** », avec un portrait et un autographe. Vol. in-16................. 7.50

HAVELOCK ELLIS

Membre de la Société de Médecine légale de New-York

a Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-Érotisme. (**Études de Psychologie sexuelle. I.**), traduit par A. van Gennep, directeur de la *Revue des Etudes Ethnographiques*. Edition française revue et augmentée par l'auteur. Vol. in-8... 5 »

GASTON DANVILLE

Iagnétisme et Spiritisme, Collection « **Les Hommes et les Idées** ». Volume in-16.. 0.75

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.